
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583115 0





LES PASSAGÈRES

1. Fiction, French
2. Sex life - Fiction

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

G. DE LA LANDELLE

LES

PASSAGÈRES

ROMAN MARITIME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1860

LES PASSAGÈRES

LA CLORINDE

I

DÉPART DE FRANCE

Une demi-heure après l'appareillage de la frégate *la Clorinde*, maître Baraquette, l'oracle du gaillard d'avant, remit son sifflet de manœuvre dans sa poche, croisa ses longs bras sur sa poitrine, et secoua la tête d'un air de mécontentement bien marqué.

Les matelots qui l'entouraient avaient lieu d'être étonnés d'un tel signe de mauvaise augure.

— Ah çà, maître, demanda l'aide canonnier Mathieu surnommé Coco-Bel-Œil à cause de sa laideur, pourrait-on savoir la raison qui vous jugule? m'est avis pourtant que tout navigue à vos souhaits?

— Heum ! fit le sous-officier.

Coco-Bel-Œil, beau parleur émérite, ne perdit pas l'occasion de développer sa dernière phrase.

— Comment! dit-il, beau temps ! belle mer ! jolie brise de nord-est ! nous filons vent sous vergue, ni plus ni moins que si la princesse Félicia en personne avait commandé le temps tout exprès. Cargaison de beau monde, de manière qu'il y a-t-apparence d'une fameuse pesée de pièces de cent sols au passage de la Ligne et à l'arrivée à Rio. Et d'un ! Sans compter, comme vous disiez ces jours-ci, que le commandant Roqueterre est un poulet, un matelot et un crâne qui n'a pas l'œil embrumé, un bon enfant qui vous connaît, puisque vous avez fait campagne avec lui dans son jeune temps; ce qui ne veut pas dire qu'il soit vieux ! non ! et même on n'a pas vu souvent des capitaines de vaisseau de son âge, hormis qu'ils fussent frères, cousins ou fils de quelque Majesté, comme par exemple le prince Jérôme, qui était frère de l'Empereur, ou l'amiral de M..., qui était cousin de Charles X, ou encore le commandant d'O..., qui est... Mais, faut pas se compromettre; c'est votre sentiment et le mien aussi ! et de deux !

Nous devons interrompre ici Mathieu dit Coco-Bel-Œil, pour déclarer qu'il y a dans la marine une demi-douzaine d'officiers généraux ou supérieurs dotés par le gaillard d'avant des parentés royales les plus apocryphes.

Maître Baraquette écoutait, toujours les bras croisés, en mâchant et remâchant, suivant son usage, un gros morceau de tabac.

— Et puis, continua l'orateur, notre lieutenant est dur, c'est vrai, mais il est juste, et pas méchant dans le fond, comme vous disiez encore hier, maître ! Donc, voici que nous appareillons de Toulon ce matin, sans casser un fil de carret, naviguant droit en route avec bonnettes et perroquets, le ciel pareil à un velours bleu, la mer douce comme une jeune demoiselle bien éduquée; et vous, maître, vous, un ancien, vous branlez la tête, vous avez une face de vent

de bout,vous faites la grimace, quoi! comme un chat qui s'étrangle, soit dit sans vous offenser.

— Mes petits, répondit maître Baraquette du haut de sa grandeur, mais avec une certaine bonhomie, cette nuit, pendant mon quart il m'est venu une idée.

— Voyons! s'écrièrent plusieurs des assistants.

— Mon idée, c'est qu'une princesse passagère, et tant de femmes comme elle en a pour sa suite, ça doit porter malheur. Sur un navire de commerce, qui a coutume de prendre des passagers, je ne dis pas; mais sur un navire de guerre, autre chose. Pour lors, pensant en dedans de moi, je comptais. A bord de *la Cléopâtre*, nous avions trois femmes passagères; au vent des Bermudes, nous crochons un mauvais temps, trois hommes tombent à la mer, on n'en sauve aucun; à bord du *Caïman*, nous avions deux passagères, nous faisons côte; sur *le Cygne*, nous avons démâté, ayant toujours des femmes à bord; une autre fois...

— Mais, interrompit Coco-Bel-Œil, si vous n'aviez pas eu de passagères, tout ça vous serait arrivé de même; à preuve que *le Superbe* s'est bien perdu sans qu'il eût l'ombre d'une femme à bord.

— Je te croyais du bon sens, mon garçon, répliqua maître Baraquette en haussant les épaules, je m'envasais!... Donc, si des femmes ordinaires ça porte malheur, qu'arrivera-t-il ayant à bord une princesse du Portugal, cousine de l'empereur du Brésil, des marquises, des suivantes, des particulières premier brin, et toute une décoction de seigneurs par-dessus le marché?

— C'est égal! dit Coco-Bel-Œil faisant l'esprit fort, il y en a parmi nos passagères de terriblement gentilles, des soignées et des suivées qui sont amusantes comme tout à lorgner, commençant par la princesse et sa suivante, Mlle Miguéla, et finissant par Mlle Héloïse, la Parisienne. Je dis, moi, que le commandant, les officiers et les aspirants vont avoir de l'agrément pendant cette traversée.

— On gagerait, reprit maître Baraquette en ricanant,

qu'il n'a pas vu la vieille marquise Léonarda *da Viraçâo,* ce qui veut dire en portugais *du bon petit vent...* Si celle-là, avec son nom et sa mine à faire chavirer de peur, n'est pas l'auteur que nous genopons quelque coup de cape, je n'y connais rien!

— Tiens! reprit Coco-Bel-Œil, pas si bête que de perdre mon temps à regarder les vieilles laides ridées comme des raisins secs; quand il y a là-bas derrière un tas de mignonnes brunettes qu'on prendrait pour des pêches étalées au soleil.

Un commandement de l'officier de quart interrompit ce colloque; maître Baraquette emboucha son sifflet, et les matelots plus ou moins impressionnés par les fâcheux pronostics du vieux marin, se dispersèrent pour courir à leurs postes.

Déjà les rivages de la Provence commençaient à pâlir; la mer, un peu moins calme qu'auprès de la côte, faisait rouler et tanguer la frégate; les passagers et les passagères se retirèrent dans leurs appartements.

Le comte Didier de Roqueterre, commandant de *la Clorinde,* et l'un des plus jeunes capitaines de vaisseau de notre marine, donna ses derniers ordres au lieutenant Rupert, son second, et à l'enseigne de quart; il alla ensuite jeter le coup d'œil du maître dans l'intérieur du navire, et, satisfait de son inspection, il ne tarda pas à remonter. Alors il se promena seul, du côté du vent, en réfléchissant à la conduite qu'il tiendrait pendant la traversée.

A peine âgé de trente deux-ans, le comte de Roqueterre devait surtout à son mérite et à d'heureuses occasions un avancement tout à fait extraordinaire, qui fit murmurer bien des envieux.

On ne cachera pas qu'une grande naissance, une brillante fortune et de hautes protections, le servirent puissamment. Toutefois ses débuts furent ceux d'un simple élève de l'école d'Angoulême; il avait suivi la filière commune jusqu'au grade d'enseigne. Mais au blocus de Cadix,

il obtint, en récompense d'une action d'éclat, l'épaulette de lieutenant de vaisseau. A Navarin, quatre ans plus tard, il se signalait; le brevet de capitaine de frégate lui fut envoyé peu après. Enfin, pendant l'expédition d'Alger, le bâtiment qu'il montait rendit de tels services, que l'amiral Duperré sollicita pour lui le grade de capitaine de vaisseau.

Par des raisons qu'il est inutile de relater ici, le comte de Roqueterre vit encore augmenter son crédit l'année suivante; on le nomma au commandement de la frégate destinée à porter au Brésil la princesse Félicia de Bragance, duchesse de Viseu, qui allait demander un asile à la cour impériale de son parent dom Pedro Ier.

Le jeune capitaine de vaisseau regarda cette mission comme une corvée diplomatique, qu'on lui imposait, pensait-il, parce qu'il était riche et capable de représenter très-grandement. Il l'accepta donc avec sa subordination habituelle, sans empressement et sans hésitation. Il se proposa d'être digne de la confiance de ses chefs, résolut de ne rien épargner pour bien recevoir son illustre passagère, et se promit aussi de revenir en toute hâte, afin de solliciter une autre campagne qui pût lui fournir l'occasion de se distinguer. Mais les circonstances modifièrent singulièrement ses opinions et ses projets.

Exilée du Portugal après la mort mystérieuse du duc de Viseu, son mari, la princesse Félicia s'était d'abord rendue en France. A Paris, le comte de Roqueterre lui fut présenté comme l'officier dont on avait fait choix pour la conduire à Rio-Janeiro.

Dès la première entrevue, la jeune veuve fut frappée par la tenue distinguée du marin, par la noblesse de ses manières, par son langage plein d'une respectueuse courtoisie. Elle ne craignit pas de se féliciter hautement en sa présence de devoir être la passagère d'un tel commandant.

Ces paroles, dites avec grâce par une bouche charmante, plusieurs autres phrases bienveillantes que la princesse adressa au comte de Roqueterre, firent sur ce dernier une

impression d'autant plus profonde, qu'il ne s'était pas attendu à un semblable accueil. Mais la politesse de la royale exilée ne produisit pas le même effet sur l'illustrissime dona Léonarda marquise da Viraçâo, sa première dame d'honneur, duègne revêche qui s'était inoculé dans le sang les règles de l'étiquette, et se regardait comme responsable des moindres atteintes portées aux usages de la cour par la veuve du duc de Viseu.

Aussi lorsque l'audience fut achevée, la vieille marquise s'empressa-t-elle de décocher, d'un ton aigre-doux, diverses observations conformes aux strictes lois du cérémonial, mais du reste infiniment peu aimables.

— Sa Grace Sérénissime, disait la duègne, ne saurait ignorer, que dans une réception officielle, une princesse de son rang ne doit pas sourire, comme elle l'a fait jusqu'à trois fois.

— Mais, ma chère dame, répondit la princesse Félicia souriant encore, suis-je maîtresse de repousser toute impression agréable, et doit-on prendre un air boudeur lorsqu'intérieurement on est satisfait comme je l'étais?

— Sa Grâce Sérénissime, reprit la duègne, prend plaisir à feindre une faiblesse que respectera sa très-humble dame d'honneur. Si cependant il m'était permis de parler...

— Parlez, parlez, madame, murmura la princesse avec ennui; vous avez le droit de m'entretenir pendant une heure. Si je l'oubliais, vous n'oublieriez pas de me le rappeler.

La jeune veuve faisait allusion à l'une des bizarres volontés consignées dans le testament du duc de Viseu, — volonté par laquelle le prince défunt recommandait expressément à dona Léonarda, marquise de Viraçâo, de se rendre tous les jours auprès de la princesse Félicia, et de passer une heure avec elle pour l'instruire dans les principes de l'étiquette et lui apprendre l'art de se conduire en toutes circonstances conformément au cérémonial de la cour. — Un legs assez considérable était attaché à cette charge, dont

la duègne s'acquittait avec une conscience et un zèle sans égal, en dépit des bâillements étouffés de la princesse Félicia.

Attendu que le testament du vieux duc ne nous oblige pas à donner une seconde édition des leçons et conseils de dona Léonarda, nous nous bornerons à dire que sa veuve ne les avait jamais trouvés plus soporifiques.

Cependant les remontrances de la docte marquise lui inspirèrent des réflexions si sérieuses, qu'elle ne sourit que deux fois, huit jours après, quand le comte de Roqueterre vint prendre congé d'elle avant de partir pour Toulon, où *la Clorinde* entrait en armement.

Malgré cela, le capitaine de vaisseau ne s'aperçut pas que sa seconde visite eût été moins attrayante que la première. Il lui sembla même, à tort ou à raison, que les regards de la princesse s'étaient arrêtés sur lui avec moins de fierté. Son imagination lui peignit sous les couleurs les plus riantes la traversée qu'il allait entreprendre. Il partit de Paris dans un état d'exaltation dont il ne parvenait point à se rendre compte, car il n'avait jamais aimé.

D'une nature sérieuse et peu communicative, le comte de Roqueterre avait toujours vécu renfermé, pour ainsi dire, en lui-même. Enfant, il avait été sévèrement élevé dans la maison paternelle. A l'âge où les passions se développent, il eut la douleur de perdre ses parents; ce malheur lui fit prendre en mépris les folles joies des aspirants de marine ses collègues. Il avait conservé des principes austères qui le défendirent ensuite des séductions faciles auxquelles ses camarades cédaient avec emportement. N'ayant jamais faibli à l'époque où les tentations l'environnaient de toutes parts, il devint plus ferme encore lorsque le succès couronna ses premiers exploits. Puis, justement épris de sa profession, il s'y adonna exclusivement; il concentra en elle toute l'énergie dont il était doué; il commandait. Il fut marin; il fut capitaine. A trente-deux ans, son cœur était vierge de

tout amour profane ; il n'avait connu d'autre passion que la gloire.

A Toulon, lorsqu'il se présenta devant la duchesse de Viseu pour prendre ses ordres, il ressentit un trouble inexprimable, mais auquel il trouvait des charmes.

Lorsqu'il la conduisit à la frégate, dans son canot, et qu'il s'assit à côté d'elle, il tremblait.

Enfin, quand pour monter à bord il lui présenta la main ; son cœur battit violemment ; il se dit avec effroi : « Je l'aime. »

Et le lendemain vers midi, lorsqu'on eut appareillé, lorsque le dernier lien qui retenait la frégate eut été rompu, et que les voiles s'arrondirent sous un vent favorable, Didier de Roqueterre, en se promenant sur le pont, répétait encore : « Je l'aime ! »

Il n'avait pu dormir de la nuit ; elle reposait dans la galerie qu'il avait mise à sa disposition. Plusieurs fois il fut tenté de se déclarer malade et de se faire porter à terre pour fuir le danger ; mais la passion fut plus forte que la prudence. Son amour naissant était armé de toutes pièces, comme Minerve sortant du cerveau de Jupiter.

— Quoi ! se disait le jeune commandant, me sera-t-il donc plus difficile de conserver le sang-froid en présence d'une femme qu'en face de la tempête ou de l'ennemi !... Je l'aime ! oui !..... je le sens !..... Eh bien ! luttons corps à corps avec cet amour. J'ai pour auxiliaires le devoir et l'honneur !.... Fuir, l'abandonner aux soins et à la garde d'un autre !..... c'eût été une lâcheté !

— Qui cherche le péril y périra, murmurait la raison agonisante.

La passion étouffait ses derniers cris en répétant :

— N'êtes-vous pas un brave officier, un honnête et un galant homme ? que craignez-vous ? Elle est à votre bord, vous la ferez respecter, et le premier vous donnerez l'exemple.

Enfin l'amour qui déjà ne se déguisait plus, ajoutait d'un ton triomphant:

—Je la verrai tous les jours, je la verrai sans cesse! Elle viendra s'asseoir à ma table, je la servirai, je lui parlerai, je suis le roi du bord; ici je suis son protecteur naturel... Sur le pont, quelquefois, j'oserai lui offrir l'appui de mon bras... je sentirai le battement de son noble cœur... je lui dirai... non! je me garderai bien de lui dire!... mais deux mois dans ma vie j'aurai goûté le vrai bonheur!

Longtemps le jeune commandant s'abandonna sans contrainte à ses rêves d'enthousiaste; *la Clorinde*, emportée par la brise, fendait l'espace comme une hirondelle de mer; la terre avait disparu, et les mouvements du tangage devenaient durs, lorsque quatre heures sonnèrent à la cloche du bord.

Didier s'arrêta étonné de ses propres pensées, étonné surtout de la rapidité avec laquelle le temps avait fui depuis le départ; calme pour un instant, il conclut une sorte de trêve avec lui-même.

— Je la servirai, je la garderai, je la conduirai à bon port, murmura-t-il, et surtout je tairai mon amour insensé... tel est mon devoir! Dieu me donne la force de le remplir jusqu'au bout!

Tous les passagers avaient le mal de mer, la princesse fit dire qu'elle ne sortirait pas de sa chambre; le commandant dîna seul.

En d'autres termes, la première journée s'acheva sans incidents dignes d'être rapportés.

A bord des navires de guerre, où tout est réglé par des lois non moins sévères que l'étiquette de cour, les membres de l'état-major se subdivisent en trois catégories, nettement tranchées par la table et le logement. Il y a la table du commandant, celle des officiers, celle des élèves ou aspirants de marine. Dans un ordre inférieur, viennent ensuite la table des maîtres, celle des seconds-maîtres, et les plats de matelots. Les passagers eux-mêmes sont classés d'une

manière absolue d'après la table où ils ont été placés, en sorte qu'en parodiant un proverbe bien connu, déjà travesti par Brillat-Savarin, on pourrait leur répéter : — « Dis-moi où tu manges, je te dirai qui tu es ! »

Nécessairement les passagers les plus éminents sont les commensaux du capitaine. Ainsi, quoi qu'en pût penser l'illustrissime dona Léonarda marquise de Viraçâo, et quelles que fussent les exigences du cérémonial portugais, la princesse Félicia de Bragance était destinée à s'asseoir à la même table qu'un simple capitaine de vaisseau de marine la française.

La marquise elle-même, en sa qualité de première dame d'honneur, le seigneur chambellan César Chifaroté, marquis das Pénilhas, son frère, et enfin la jeune Miguéla de Beija-flor, l'amie et la compagne de la duchesse de Viseu, étaient appelés aussi à l'insigne honneur de prendre leurs repas avec leur maîtresse.

Quant aux autres personnes de marque, elles étaient placées avec les officiers.

Enfin, les valets et les femmes de chambre étaient traités comme les domestiques du commandant, — au grand regret, il faut le déclarer, de messieurs les aspirants de marine, qui n'auraient certainement pas craint de déroger, en recevant dans leur poste [1] mesdemoiselles Héloïse et Amanda, Parisiennes toutes deux, et toutes deux récemment arrachées à un magasin de modes de la rue Vivienne.

Amour ! tu perdis Troie !... tu perdis Troie pour une seule Hélène. *La Clorinde*, on en conviendra, eût couru moins de périls au milieu d'un banc de récifs, qu'avec tant d'Hélènes à son bord. Peut-être maître Baraquette n'avait-il pas si grand tort de secouer la tête après l'appareillage.

Le commandant était amoureux.

1. Chambre commune des aspirants de marine.

Les officiers, pour la plupart, étaient amoureux de leurs passagères.

Tous les aspirants étaient amoureux, et brûlaient d'une égale et commune ardeur pour Héloïse et Amanda.

Il n'était pas jusqu'au très-haut et très-puissant marquis César Chifaroté, qui, malgré sa moustache grise, ne soupirât pour la jeune dona Miguéla Beijaflor ; mais son mal datait d'avant l'embarquement, et peut passer pour chronique.

Le docteur Esturgeot, chirurgien-major de *la Clorinde* et chef de la gamelle des officiers, — personnage dont le portrait et la biographie méritent un chapitre spécial, — d'une part, — et d'autre part, le lieutenant Rupert, faisaient seuls exception à la règle générale.

Le premier devait certainement son indifférence à quelque passion dominante et systématique.

Le second était cuirassé de ce triple airain dont parle Horace. Au demeurant, le lieutenant Rupert était un homme sec, raide, scrupuleux et laconique, bon marin, excellent serviteur, actif, obéissant, et dévoué au capitaine. Deux gros sourcils noirs se rejoignaient sur son front, deux petits yeux vifs scintillaient sous cette unique arcade. Il était laid, et s'en félicitait parfois comme d'un grand bonheur; on ne peut avoir l'esprit mieux fait.

Vingt-quatre heures après le départ de Toulon, la frégate avait un air de fête ; le plus beau soleil d'Italie se jouait aux réseaux de sa chevelure; elle bondissait joyeusement sur une mer scintillante; elle volait bercée par sa voilure, ou, pour mieux dire, par sa volière de beau temps; car *perroquets*, *perruches*, *catacois* et *papillons* étaient rangés sur les barreaux de leur cage aérienne, déployant les ailes au souffle de la brise pure et suave comme l'haleine d'une sylphide.

Arrière les bonbons de Malte et les pastilles de menthe ! Il faisait un temps de reine; la princesse voulut prendre l'air sur le pont.

Elle monta, précédée par dom César Chifaroté, qu'on surnommait déjà le *grand sénéchal*, en réminiscence de *Jean de Paris*; elle s'appuyait sur la gracieuse Miguéla de Beijaflor, dont la beauté faisait valoir la sienne, comme les perles font ressortir le diamant.

Le regard de la princesse avait plus d'éclat et de majesté, celui de la jeune fille plus de douceur; le sourire de la première était tempéré par un sentiment de dignité qui ne l'abandonnait jamais; l'insoucieuse Miguéla de Beijaflor se laissait aller à une joie presque enfantine, et alors sous ses lèvres entr'ouvertes, on apercevait une merveilleuse rangée de petites dents, blanches à l'égal de la neige.

La duchesse de Viseu, belle dans toute l'étendue du terme, portait avec autant de grâce que de fierté une de ces têtes que les grands maîtres affectionnent, dans lesquelles rien n'est livré au caprice du peintre, et dont toutes les lignes sont d'une rigoureuse correction; de même son teint aurait nécessité une extrême fermeté de touche. Pour rendre les tons qui s'y mélangeaient harmonieusement, il eût fallu mettre en œuvre les plus chaudes couleurs, car ses yeux de jais brillaient à travers des nuances à la fois ardentes et sombres. Qui sait si le sang des Maures d'Espagne ne coulait point dans ses veines avec le sang royal de Bragance? Les plus illustres maisons tinrent jadis à honneur de s'allier aux descendants convertis des califes d'Andalousie et des rois des Algarves.

Miguéla, disait-on, comptait parmi ses ancêtres un de ces chevaliers de Bourgogne qui fondèrent la monarchie portugaise. Peut-être devait-elle à cette origine ses joues roses, ses cheveux blonds, ses grands yeux bleus et sa physionomie plutôt piquante que régulière. Au moins est-il certain que tout en elle justifiait le doux nom de Beijaflor, dont la traduction littérale est *Baise-Fleur*. Comme l'étincelant oiseau du Brésil, qu'on appelle aussi *Beija-Flor*[1], elle

1. Beija-Flor ou Pica-Flor, nom du colibri en portugais.

semblait prête à prendre son vol, tant ses formes étaient sveltes et légères.

Les autres dames de la princesse la suivirent sous la tente de dunette, où les sièges étaient déjà disposés par les soins du commandant de *la Clorinde*.

A leur aspect, un murmure d'admiration parcourut un groupe d'officiers et de passagers assemblés auprès du grand mât. Le lieutenant Rupert salua militairement, passa du côté de bâbord, ne jeta plus un coup d'œil à tribord où s'asseyait la noble compagnie, et continua sa promenade; mais les autres lieutenants et enseignes n'imitèrent pas la réserve du vieux Spartiate : ils regardèrent franchement avec un vif plaisir.

Rien ne manquait en ce moment pour faire du gaillard d'arrière le plus délicieux tableau de genre ; rien, pas même un contraste; car du milieu de cette corbeille de fleurs blanches, brunes, blondes, roses, négligemment parées de leur jeunesse et de leur fraîcheur, sortait comme un coquelicot fané, la tête raide, rèche, rechignée, violacée, bourgeonnante, *étiquetée* (qu'on nous passe le mot !), de très-illustre dame d'atours dona Léonarda marquise de Viraçâo.

Le comte de Roqueterre était dans une élégante tenue de bord. Il s'avança respectueusement vers la duchesse en homme du monde, sans trouble apparent, d'un pas ferme et léger à la fois. Sa contenance ne trahissait pas le moindre embarras, mais la fièvre le minait, et son cœur battait comme le cœur d'un brave au commencement d'une action, car il allait livrer un premier assaut. Sa démarche aisée émerveillait les plus hardis enseignes.

Il s'inclina profondément, s'informa de l'état de santé de la princesse, et montrant le ciel :

— Votre voyage, madame, s'annonce sous d'heureux auspices. Fière de vous porter, la frégate obéit à mes vœux. Si j'avais la baguette magique d'une fée, je ne pourrais

vous faire hommage d'une brise préférable à celle qui nous entraîne.

La duchesse de Viseu accueillit avec une satisfaction marquée ces propos du comte de Roqueterre, qui ajouta bientôt après :

— La mer et les vents sont-ils donc, comme nous, vos humbles esclaves?

— Je reconnais à sa courtoisie l'auteur des aimables surprises qui m'attendaient à bord de *la Clorinde*, répondit la princesse Félicia, en faisant allusion au goût exquis et à la recherche de son ameublement. — L'on m'assurait autrefois que les marins dédaignaient d'être galants et se bornaient à être gens de cœur. Je m'aperçois à présent qu'on leur faisait tort. On leur ôtait le double mérite de la grâce et de l'esprit.

— Madame, murmura le jeune commandant, vous aviez conçu de nous une opinion que je craindrais de détruire ; c'est le cœur seul qui nous a inspirés !

Le comte de Roqueterre achevait à peine, lorsque des sons harmonieux se firent entendre dans la batterie de la frégate. La princesse écouta ; elle reconnut un air de son enfance et de son pays, un air qu'elle aimait et dont elle avait parlé à Paris, en présence du jeune capitaine de vaisseau.

— Ah ! monsieur le comte ! s'écria-t-elle, comment vous remercier dignement de cette nouvelle et délicate attention?

— En exigeant beaucoup de moi, madame ! répondit le marin avec un regard qui fut trop éloquent peut-être.

La symphonie qui partait de l'intérieur du navire absorbait-elle entièrement l'attention de la duchesse de Viseu? — Nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est que la noble passagère baissa les yeux et se renferma dans un silence glacial.

Mais Miguéla Beijaflor, l'enfant rieuse, poussa un profond soupir en levant les siens sur Didier de Roqueterre.

Quant à la marquise de Viraçâo, elle fronça ses sourcils

teints en noir, et lança un coup d'œil des moins tendres à son frère le *grand sénéchal.*

Traduit en bon français, ou plutôt en bon portugais, ce coup d'œil signifiait clairement :

— Mon très-cher frère, je suis outrée ; après la séance, venez me trouver ; je compte sur vous ! il faut que je décharge ma mauvaise humeur.

L'honorable dom César Chifaroté marquis das Pénilhas, n'était pas moins outré que l'irrascible duègne, dont il accepta le rendez-vous fraternel par un signe de tête affirmatif.

— Allons ! allons ! pensa gaiement le docteur Martial Esturgeot, l'action s'engage à merveille ! beau temps ! belle mer ! jolie brise !... mais gardons-nous d'ajouter : rien de nouveau ! — Il y aura du nouveau bien au contraire, ou je veux y perdre mes titres et qualités de chef de gamelle, président perpétuel de la société du cancan maritime et colonial ou club des vieux garçons ! etc., etc.

I

CONFIDENCES ET RAPPORTS

Il était déjà fort tard quand dom César Chifaroté marquis das Pénilhas put enfin se rendre auprès de sa sœur.

Leur conférence eut lieu dans le poste en toile qui servait de chambre à la duègne ; un fanal de combat appendu au-dessus d'un canon de trente éclairait tristement l'étroit séjour de la très-noble dona Léonarda, qui invita son frère à prendre un pliant, se laissa tomber elle-même sur l'unique fauteuil du réduit, et poussa un long gémissement, exorde nécessaire de la tirade suivante :

— En quel temps, en quels lieux vivons-nous, seigneur ! Par notre dame de Belem ! je suis encore hors de moi ! et je vois bien que vous partagez ma juste indignation ! Est-il possible, j'en frémis quand j'y songe, qu'un petit gentillâtre de France, qu'un déhonté patron de barque, ose parler ainsi à notre très-gracieuse princesse !

— Trop gracieuse, en vérité! ô ma digne sœur, interrompit d'une voix rauque le grand sénéchal. Et Miguéla fait encore pis, s'il est possible!

— Quoi! poursuivit la marquise, mettre en oubli de la sorte tous mes conseils, toutes mes instructions et les recommandations du vénérable duc de Viseu, notre maître défunt. Certes! je ne suis que la très-obéissante dame d'honneur de la princesse Félicia, mais si cet endiablé comte m'eût adressé le quart des compliments qu'il distribuait autour de lui à ces têtes folles... je réponds qu'il aurait été fièrement remis à sa place!

— Il s'en est douté assurément, répondit dom César, car, dans l'arsenal de sa galanterie française, il n'a trouvé pour vous que quelques formules de respect...

— ... Ironiques! je crois, par Notre-Dame des Rochers! interrompit avec feu la marquise de Viraçâo; comme si je n'avais pas eu l'insigne honneur de danser avec Sa Majesté Très-Fidèle dom Jean VI, d'auguste mémoire...

— En l'an de grâce 1798, pensa dom César.

— Prince de bon goût et de grand jugement, ajouta la marquise avec emphase; rien ne lui échappait, à tel point qu'il remarqua la petitesse de mon pied, la blancheur de mon bras et l'éclat de mes yeux.

— En 1798, pensa de nouveau le judicieux dom César.

— Ah! mon frère, je suis suffoquée en voyant un obscur capitaine de France oser s'asseoir à la même table que la princesse et que nous!... C'est d'une inconvenance qui dépasse toutes les bornes... Mais croiriez-vous que la duchesse de Viseu, au mépris des sages lois de la cour, m'a répondu qu'à bord d'un navire de guerre français, elle devait se conformer aux usages de la marine de France, et qu'après tout le maître de la frégate était M. le comte de Roqueterre!... *Le maître*, entendez-vous!... Que sommes-nous donc, nous, s'il est *le maître?*

— Pour moi, répondit dom César Chifaroté, je suppor-

terais encore sans trop de dépit sa présence à notre table; car il faut convenir qu'elle est royalement servie, que son vin de Porto est de la meilleure qualité, que son champagne...

— N'avez-vous pas honte, dom César, d'attacher quelque importance à ces misères? interrompit la marquise.

— J'ai cet homme en horreur! s'écria le grand sénéchal; cependant je ne cacherai pas que sa dinde truffée était exquise! Mais, ce qui m'irrite, ma sœur, c'est qu'avec sa maudite galanterie, il a déjà fait tourner la tête de ma bien-aimée Miguéla de Beijaflor.

— Votre Miguéla est une petite sotte, mon frère. Je vous ai toujours dit que vous dérogiez en daignant soupirer pour elle.

— Les Beijaflores, par l'ordre de Saint-Jean! sont de très-noble extraction, madame!... Et Miguéla est belle comme les houris de Mahomet.

— En vérité, dom César, à votre âge, on ne devrait plus se permettre de pareilles folies; quand je vous vois tourner votre vieille prunelle, et faire le langoureux avec votre figure coriace et jaune, je crois voir don Quichotte aux pieds de Dulcinée.

— Holà, ma sœur! reprit le marquis, croyez-vous, par hasard, que votre teint lie de vin méritât autre chose que les respects du comte de Roqueterre, ou pensez-vous être encore en 1798, au bal de la cour? Vous êtes mon aînée, si je ne me trompe.

La conversation confidentielle du grand sénéchal et de la dame d'atours tournait à l'aigre le plus fraternellement du monde; néanmoins elle n'occasionna point de rupture entre les deux illustres personnages. Loin de là, ils prirent la douce habitude de se réunir tous les soirs, et de décharger, en tête-à-tête, leurs douloureuses remarques sur l'incroyable laisser-aller de la duchesse, sur l'audace croissante du jeune commandant, et sur la faiblesse de Miguéla, que la mar-

quise haïssait comme favorite, tandis que l'amoureux dom César s'irritait de ses dédains.

Miguéla se jouait depuis longtemps de la flamme du grand sénéchal. Que de fois elle avait fait rire la duchesse en lui rapportant textuellement les déclarations du vieux Céladon ! Mais un mois ne s'était pas écoulé depuis le départ, que la jeune fille cessa tout à fait de plaisanter sur le compte de l'infortuné chambellan ; rêveuse pendant tout le jour, elle ne retrouvait un peu d'entrain qu'aux heures des repas, ou le soir, lorsque les sons joyeux de l'orchestre réunissaient sur le pont les officiers et la suite de la princesse.

Le beau temps avait accompagné la frégate jusqu'au delà du détroit de Gilbraltar et des îles Fortunées.

L'on voguait maintenant entre les tropiques, l'on approchait de la ligne équinoxiale ; *la Clorinde*, poussée par les vents alizés, marchait escortée par des troupes chasseresses de dorades, de coryphènes argentés et de noirs dauphins.

Elle s'avançait magnifique et sereine, comme une déesse de la fable antique, portant les attributs de sa puissance. Ses soixante canons étincelaient à ses flancs. Ses nappes de toile blanche, semblables à l'étoffe ouvrée dont se coiffaient les duchesses de Bourgogne, descendaient de la tête des mâts jusqu'au niveau de l'Océan, et se développaient sans faire un pli bien en dehors de ses hanches.

Elle portait encore *basses-voiles, huniers, perroquets, catacois, papillons, focs, brigantine et bonnettes* haut et bas, pour parler en termes marins. Et la brise caressait amoureusement ces diverses surfaces carrées, trapéziformes, triangulaires, fixées à des vergues ou suspendues à des cordages, retenues par des anneaux coulants ou par des nœuds inflexibles.

A l'heure où le soleil couchant empourprait la mer clapoteuse, dès que la température devenait douce et tiède, pour le plus grand plaisir des jeunes enseignes, le bal s'im

provisait sur le gaillard d'arrière ; mais la princesse Félicia de Bragance, clouée par sa dignité au dossier de son fauteuil, enchaînée par l'étiquette mille fois maudite, et surtout par la présence de la duègne et du grand sénéchal, se contentait d'assister à la soirée.

Elle voyait les quadrilles se former et la valse tourbillonner devant elle; puis, le lendemain ou le soir, retirée dans son appartement, elle interrogeait sa compagne chérie, la douce Miguéla de Beijaflor.

Le comte de Roqueterre ne manquait jamais d'inviter la jeune favorite, dont la main tremblait dans la sienne; mais il ne lui parlait guère sans regarder la princesse.

Cependant, les officiers, les élèves de marine et les passagers papillonnaient autour des autres dames de la petite cour que *la Clorinde* emportait dans l'hémisphère méridional.

Par son inépuisable gaieté, le docteur Martial Esturgeot obtenait chaque soir de nouveaux succès : — succès de rire, succès de popularité, succès de confidences, succès de complicité dans mille petites intrigues, succès de tactique et de commérage; il voyait, entendait, savait et retenait tout.

Seul, le lieutenant Rupert se promenait gravement du bord opposé, non sans observer quelquefois d'un œil attentif, mais sans sourire, sans faire le moindre signe qui pût trahir ses pensées, sans approuver, sans blâmer, avec une indifférence apparente. Il avait quarante-cinq ans sonnés; il n'était pas du monde et ne voulait point en être.

Maître Baraquette disait à Mathieu Coco-Bel-Œil :

— Je gage que le lieutenant n'est pas plus content que moi de voir tant de particulières à bord.

— Maître, répondait le matelot-canonnier, laissez donc venir le passage de la ligne. Vous verrez s'il y a de quoi se plaindre d'avoir une princesse passagère. Mlle Héloïse,

premier point, m'a dit à moi que sa maîtresse est... généreuse comme tout... Donc!...

— Ta demoiselle Héloïse est une coquette à mettre dans le même sac que les dames de l'arrière; elle et l'autre, comment l'appelles-tu?

— Mlle Amanda.

— Oui, c'est ça... Eh bien! il y a toujours une division d'aspirants à causer avec elles, c'est mauvais... mauvais... et voilà!

— Tiens! vous recommencez comme au départ de Toulon; pourtant on n'a jamais eu si beau temps comme nous avons eu jusqu'ici.

— Et justement je me dis... ça commence trop bien, ça finira mal!...

— Maître, avec la brise qu'il fait, c'est-il pas après-demain qu'on coupe la ligne?...

— Oui, mon garçon; aussi j'ai tiré mon plan, et tu en seras.

— Merci, maître, vous êtes un vieux fieffé.

Pendant que les deux marins causaient ainsi, le commandant, bravant les feux croisés des regards du marquis et de la marquise, s'approchait de la princesse Félicia. Quelquefois même il arrivait que la noble passagère lui demandait l'appui de son bras pour se promener un instant, ce qui était toujours le texte d'un sermon en trois points pour la séance d'étiquette du lendemain.

Mais dès qu'une heure s'était exactement écoulée, la princesse se tournait vers la docte marquise en disant: « Je vous remercie bien, madame; veuillez m'envoyer Miguéla de Beijaflor. »

La marquise, ainsi congédiée, sortait non sans dépit, et Miguéla ne tardait pas à entrer d'un pas léger et flexible.

Sa blanche main entr'ouvrait d'abord le rideau de riche étoffe qui flottait à la porte du boudoir maritime; puis sa tête blonde et rose s'avançait doucement, elle jetait un regard furtif, ses yeux rencontraient ceux de la princesse;

on échangeait un sourire; la jeune fille bondissait auprès de sa royale amie. Félicia lui posait un baiser sur le front et lui faisait signe de s'asseoir à côté d'elle.

Il faut avoir navigué sur quelque yacht royal pour se faire une juste idée de la coqueterie somptueuse de l'appartement où Miguéla vient de pénétrer. Le comte de Roqueterre n'avait rien négligé de ce qui pouvait le rendre digne de sa passagère. Jamais un plus grand nombre d'objets de luxe et de confort ne furent assemblés dans un espace si étroit, mais que le goût du décorateur et l'ordre parfait des arrangements faisaient paraître spacieux.

La galerie, car tel est le nom technique de cette partie du navire, occupait à l'arrière de la batterie toute la largeur de la pouppe. Dans le sens de la longueur du bâtiment, elle était extrêmement resserrée; et cependant, l'art déployé dans son installation donnait un attrait réel à sa forme oblongue qui eût semblé disgracieuse partout ailleurs.

Quatre larges fenêtres, inclinées sur la mer, inondaient de clarté le petit salon de la princesse; aussi des draperies et des rideaux de soie blanche et bleue tempéraient-ils l'éclat trop vif de la lumière.

Sur les panneaux boisés, des peintures de grand prix avaient été exécutées par les ordres du commandant, qui en avait choisi les sujets dans les *Lusiades* de Camoëns; elles étaient encadrées en ovale et chargées des armes de la maison de Bragance.

Un tapis des Gobelins couvrait le plancher.

Un long divan oriental, qui dissimulait les boiseries dans lesquelles s'enchâsse la tête du gouvernail, s'étendait le long des croisées; de sorte qu'en s'abandonnant aux charmes d'une molle rêverie, la princesse pouvait voir au-dessous d'elle les vagues frissonner, jaillir en paillettes et puis se dérouler en flots d'écume comme un immense serpent aux anneaux argentés.

Tous les meubles, recouverts en tapisserie d'un travail

exquis, étaient d'acajou massif et sculptés avec une délicatesse merveilleuse.

Sur des plateaux et des consoles qui se balançaient au gré du roulis, se trouvaient des porcelaines de Sèvres plus précieuses que celles du Japon.

Des statuettes et des cariatides de bronze supportaient dans les encoignures, quelques vases de fleurs artificielles en plumes du Brésil.

Au plafond, rehaussées de dorures en relief, appendaient une boussole et des cassolettes d'argent.

Enfin, des glaces, une harpe, une bibliothèque d'ouvrages choisis, portugais et français, plusieurs albums, des flambeaux, une lampe à roulis et une montre énorme tenant lieu de pendule, frappaient encore les regards, lorsqu'on entrait dans la pièce principale.

La chambre à coucher, qu'il n'est pas permis de décrire, avait été ménagée au dépens de la salle à manger du commandant ou salle du conseil, qui précédait la galerie et servait d'antichambre hors les heures des repas.

En outre, la princesse avait la jouissance de deux petits cabinets, vulgairement appelés *bouteilles*, dont l'un renfermait une baignoire de marbre et quelques vases de fleurs naturelles. Un intelligent architecte s'était immiscé dans les détails les plus secrets, et avait prévenu tous les désirs. Un marin avait présidé avec amour aux mystérieuses dispositions de l'élégante retraite de la duchesse de Viseu. L'or du comte de Roqueterre avait opéré des prodiges.

Au dire des jeunes officiers, le commandant s'était exécuté en prince; au dire des artistes, il avait enfanté un chef-d'œuvre; au dire de bien des gens, il avait fait des folies, qui, tout calculé, s'élevaient au modeste chiffre de quarante mille francs, mais qui atteignait aisément la somme ronde de cent mille, si l'on faisait entrer en ligne de compte les gages de l'orchestre et de la livrée, les provisions de bouche, un magnifique service de table et quel-

ques autres dépenses plus générales dont le bâtiment ou l'équipage avaient profité.

Afin de pouvoir exiger de ses matelots une tenue irréprochable, le jeune capitaine leur avait fait distribuer, à ses frais des effets d'habillement d'une coupe moins grossière que celle des uniformes délivrés par les magasins de l'État.

L'on conçoit qu'une pareille mesure, dont les marins ne recherchèrent point les motifs, dut populariser le comte de Roqueterre sur le gaillard d'avant.

Quant au navire, les couches de peinture appliquées sur sa muraille intérieure étaient sombres et communes ; le pont, blanc et uni, était déparé par d'affreuses têtes de clous ; les tentes qui servent à garantir de l'ardeur du soleil étaient en grosse toile grise.

Didier ne s'adressa point à l'autorité pour obtenir des améliorations que sa fortune lui permettait de faire à sa fantaisie : des ouvriers habiles furent mandés ; les boiseries du gaillard d'arrière furent repeintes, sculptées, dorées et vernies avec soin ; on dissimula, sous des losanges de citronnier ou de buis, les têtes de clous disparates ; on tailla des tentes en étoffes, dont les couleurs s'harmoniaient avec celles du pont.

Et tout cela pour une traversée qui ne devait guère durer plus de deux mois.

Du reste, on doit ajouter que le jeune commandant ne passait point parmi ses collègues pour avoir des goûts de faste. Jusqu'alors il avait eu la réputation d'un homme simple et rangé, ce dont on aurait pu trouver une preuve dans son logement, car la dunette qu'il habitait était réglementairement meublée avec les fournitures du port.

L'avant-veille du passage de la ligne, quand Miguéla de Beijaflor entra chez la duchesse de Viseu, elle était plus soucieuse que de coutume. L'on sait déjà que son humeur,

toujours aimable et douce, s'était légèrement altérée depuis qu'on était à la mer.

— Enfant, dit la princesse en lui prenant la main, qu'as-tu?... réponds-moi. Je t'observe, je t'écoute, je cherche à lire dans ton cœur.

Les yeux bleus de la jeune fille se baissèrent devant le regard scrutateur de Félicia, qui ajouta d'une voix bienveillante :

— Je vois bien que tu as un secret, un secret d'amour sans doute.... heureuse enfant! et tu le caches à ta meilleure amie!

— Madame, par pitié! murmura la jeune fille en rougissant, ne me questionnez pas, je vous prie, car je parlerais, et j'ai peur!...

— Peur! de moi? Miguéla, ma blanche colombe, viens! viens et parle tout bas!

En disant ces mots, la duchesse de Viseu attirait sur son cœur la jeune favorite, et la caressait fraternellement; la pauvre Miguéla, tremblante et confuse, résistait avec faiblesse. Une de ses larmes coula sur la main de sa royale amie!

Sans l'interroger davantage, la princesse lui essuya les yeux et la berça comme une mère bercerait sa fille; elle lui donnait de tendres baisers, mais ne la pressait plus de questions.

Peu à peu les larmes de Miguéla se séchèrent. Elle leva un regard timide et vit tant de sincère amitié sur les traits de sa maîtresse qu'elle finit par dire en soupirant:

— Oui! madame, j'aime!... Cela fait bien mal!

— Et c'est pourquoi sans doute tu ne te moques plus tant du marquis das Pénilhas? répondit la duchesse en souriant.

— Ah! madame, s'il souffre comme je souffre, j'ai eu tort de me moquer de lui; je m'en repens en conscience.

— Ce n'est donc pas lui? dit la princesse d'un ton à demi sérieux, à demi railleur.

— Lui! dom César Chifaroté!... interrompit la jeune fille

avec un air de dédain qui ne dura qu'un instant et fit place à une amère tristesse... Ah! plût à Dieu que je pusse être aveugle au point de l'aimer!... Mais, pardonnez-moi, ma dame, ne parlons pas de ces chagrins. L'infortunée Miguéla ne devrait songer qu'à vous plaire... Qu'importent mes soucis à moi, quand vous êtes exilée, bannie... calomniée... Je ne veux aimer que vous.

— Calomniée... bannie... exilée!... murmura la princesse devenue tout à fait sérieuse. Et cela n'est rien encore! Je suis du sang de Bragance, mon enfant; je suis née sur les marches du trône... Où tu as un cœur, il faut que je trouve un glaçon!

La princesse baissa la tête à son tour. A son tour Miguéla de Beijaflor essaya de dissiper les ennuis de la noble veuve. Elle baisait ses mains et la regardait d'un air suppliant, comme pour lui demander pardon d'avoir éveillé de cruelles pensées.

— Eh bien! dis-moi donc tes secrets... ils me feront oublier qu'on a osé m'accuser d'un crime infâme... Non! je n'aimais pas plus le duc de Viseu... je ne l'aimais pas plus que tu n'aimes dom César... Il était vieux et laid, j'étais jeune et belle!... Il était morose et ridicule, j'étais rieuse et gaie, et je tournais en raillerie l'étiquette qu'il adorait... Il mourut, il était presque octogénaire!... Et l'on dit... l'on osa dire... « Du poison! » Horreur!... Mais va donc, Miguéla, tu vois bien que ces souvenirs me poursuivent comme un cauchemar..... Parle-moi de tes amours... Qui aimes-tu?

— Ah! madame, s'écria douloureusement la jeune favorite, le monde est-il donc ainsi fait qu'on ne puisse être aimé de qui l'on aime?

La princesse écoutait sa compagne avec une sorte de stupeur.

— Vous n'aimiez pas le duc de Viseu, et lui vous aimait, on l'assurait du moins! Celui que j'aime, madame, ne daigne pas s'apercevoir de mon amour!... et moi je suis aimée par dom César Chifaroté!

Au nom du grand sénéchal, le princesse retrouva encore une sorte de sourire, et après un instant de silence :

— Mais qui aimes-tu ? demanda-t-elle.

— A quoi bon vous dire le nom de cet homme, puisqu'il ne peut jamais répondre à mon amour ?

— Jamais ! interrompit la duchesse de Viseu ; est-il donc lié par serment, est-il marié ?

— Non, madame.

— Eh bien ! enfant, pourquoi désespérer ? Tu n'es pas de sang royal, toi ! Tu es jeune, tu es belle, tu peux laisser voir ton amour, on ne t'en fera pas un crime, tu t'appartiens ! On ne négociera pas ta main comme un traité ! On ne te livrera point pour de mystérieux motifs, sans te consulter, sans t'entendre !... On n'appellera pas mésalliance ton mariage avec un homme de cœur !

— Mais, madame, il ne m'aimera jamais ; car lui aussi aime sans espoir... Il se tait, il n'ose... Pardon ! s'écria Miguéla fondant en larmes. Je vous disais bien que j'avais peur de parler.

La princesse Félicia se leva brusquement ; ses yeux noirs lançaient des éclairs. Miguéla de Beijaflor, foudroyée, cachait sa tête entre ses mains et pleurait.

— Le comte de Roqueterre oserait !... En vérité, Miguéla ? s'écria la duchesse avec colère.

— Ah ! mon Dieu ! elle sait tout, répondit la jeune fille, qui poussa un grand cri et tomba sans connaissance.

A cet aspect, la colère de la princesse fit place tout à coup à un sentiment de pitié, d'affection et de bonté qui ne lui permit pas de réfléchir ; elle sonna.

Les filles de service accoururent ; Héloïse et Amanda, femmes de chambre parisiennes, s'empressèrent de venir en aide à la jeune favorite.

Le chirurgien major ayant été prévenu, l'évanouissement de Miguéla fut bientôt la nouvelle du bord. Il aimait fort à causer, le digne docteur Esturgeot ; il n'aimait pas moins à écrire.

Quelques extraits de sa correspondance, recueillis avec soin, nous permettront d'admirer les fleurs de son style épistolaire.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé, que la princesse se retrouvait en tête-à-tête avec Miguéla de Beijaflor.

— Espérance ! enfant, disait-elle, va ! sois sans crainte. Il t'aimera... je le veux... calme-toi. Je sais tout; eh bien ! que peux-tu craindre?... Il faut que je sois de marbre, moi ! il faut que je lui impose le respect et l'indifférence... Mais en te voyant si belle, si aimante, il ne nous résistera pas...

La jeune fille s'abreuvait des paroles de sa maîtresse.

— J'ai eu tort de céder à un mouvement d'orgueilleuse colère !... Tu vois bien que je ne puis l'aimer, moi !... je ne serai donc pas ta rivale... Espérance ! heureuse enfant... Au premier moment, je crois que je l'aurais puni de son audace; je veux, à présent, te l'amener par la douceur... Je l'obligerai à lire dans ton âme, à te comprendre, à t'aimer.

— Ah ! madame, chaque soir, quand nous dansons ensemble, il ne me parle que de vous, il ne voit que vous dans le monde... Il vous sacrifierait, sans regret, sa vie, sa gloire... Si vous saviez tout ce qu'il me disait... espérant sans doute que j'oserais vous le répéter.

Miguéla resta longtemps encore auprès de la princesse de Bragance; longtemps encore elles parlèrent de ces amours contrariées qui jetaient le trouble dans tant de cœurs; et puis, soit que la princesse l'eût exigé, soit qu'elles sentissent toutes deux le besoin d'exprimer leurs pensées dans une langue plus harmonieuse, des sons de harpe vibrèrent dans la galerie; leurs voix se confondirent dans le même chant.

Le comte de Roqueterre, plongé dans ses méditations, entendit ces accords qui le ravissaient; il se pencha au sabord de sa dunette, aspirant comme un parfum divin l'hymne d'amour qu'elles répétaient. Il reconnaissait la voix de Félicia, il murmurait son nom, il était dans une sorte d'extase

lorsque le lieutenant Rupert frappa doucement à la porte :

— Entrez ! dit le capitaine.

Le vieil officier paraissait en proie à une émotion violente ; il se calma pourtant avant de prendre la parole, et d'une voix brève :

— Il est temps de vous faire un long rapport, il est temps de ne rien vous cacher, commandant, car le cas est grave, et il faut sévir.

Étonné d'un pareil exorde, le jeune capitaine présenta un siége à son second, qui s'assit et continua en ces termes :

— Deux élèves viennent de se battre en duel dans leur poste !....

Le comte de Roqueterre tressaillit.

— En duel ! à bord !

— Oui, commandant... M. de Gignac a donné un coup d'épée à M. Garnet, et ce duel n'est que le prélude de plusieurs autres. Les scènes les plus scandaleuses se succèdent. Les officiers, les passagers, les élèves sont en révolution. L'équipage même commence à sortir des bornes du devoir. Au carré, l'on joue gros jeu, l'on se dépouille, on se querelle. Les lieutenants et les enseignes courtisent ouvertement les dames passagères ; les maris se plaignent et se fâchent ; ils parlent de faire un esclandre.. Les élèves se sont épris de ces deux femmes de chambre qui occupent le dernier poste en toile de la batterie, et, si je n'étais survenu, ce n'est pas un duel, mais cinq ou six qui auraient eu lieu. Je viens provisoirement d'envoyer à la fosse aux lions M. de Gignac et ses deux témoins, ainsi que le chef du poste des élèves. M. Garnet est dans son cadre. Je réclame de votre justice une sentence exemplaire, ou la discipline est perdue à bord. MM. Garnet, de Gignac et leurs deux témoins méritent d'être suspendus de leurs fonctions, et d'être renvoyés de la marine... Provisoirement, mesdemoiselles les femmes de chambre sont placées sous la surveillance de ma haute police. Quant aux officiers, je viens de leur défendre expressément de jouer. Trois d'entre eux

sont aux arrêts. Enfin, j'ai formellement invité les passagers et passagères à ne plus remettre les pieds au carré jusqu'à nouvel ordre. On les servira dans leurs chambres de la batterie.

Le lieutenant Rupert entra dans des détails qui justifiaient la sévérité de ces mesures, et conclut en priant le commandant d'admonester l'état-major.

— L'équipage, ajouta-t-il, a aussi martel en tête. Les passagères occupent beaucoup trop nos beaux parleurs; mais je me charge de les mettre à la raison. J'ai fait mettre aux fers, par les deux pieds, Coco-Bel-Œil, et une quinzaine d'autres boute-feu. Tous les bâbordais seront retranchés de vin pour trois jours. J'attends les tribordais de pied ferme.

— Très-bien, lieutenant, dit le comte de Roqueterre. Continuez à déployer la même vigueur; je l'exige au besoin. De mon côté, je vais prouver que je ne manque pas d'énergie.

Une demi-heure après, tous les membres de l'état-major, officiers et élèves, comparaissaient devant le commandant et le lieutenant de la frégate *la Clorinde*.

III

LE DOCTEUR ESTURGEOT ET SA CORRESPONDANCE

Le docteur Esturgeot, petit homme frais et réjoui, gastronome et bon vivant, jouit de la réputation d'être le meilleur des camarades, le plus obligeant des hommes et le boute-en-train des états-majors dont il fait partie. On est charmé de l'avoir pour commensal. Une fois au large, il ouvre un inépuisable sac d'anecdotes et de chroniques plus ou moins scandaleuses, qu'il assaisonne de commentaires en général peu charitables; mais comme il a rendu service à tout le monde, on ne lui connaît pas d'ennemis.

Pour rester dans la stricte vérité, il faut dire aussi qu'on ne lui connaît pas non plus d'amis intimes.

Son bavardage lui a parfois causé d'assez vifs désagréments qu'il est le premier à tourner en plaisanteries. On ne saurait forcer nature, ni empêcher le docteur Esturgeot de parler et de conter à tout propos.

A bord de *la Clorinde*, le digne homme était dans son élément : scandales sur scandales, commérages sur commérages, passions et flammes brûlantes dans tous les cœurs maritimes et passagers.

Il observait, il prenait des notes, il préparait des volumes de lettres pour ses nombreux correspondants des cinq ports, où personne n'ignore qu'il fut l'un des trois illustres fondateurs du club des vieux garçons.

Nul n'a fourni autant de biographies anecdotiques aux archives de cette recommandable société ; nul n'a mieux mérité que lui les titres et qualités dont il jouit désormais.

La biographie de cet expert biographe mérite d'être esquissée.

Il était fils du citoyen Esturgeot, aubergiste de Morlaix à l'enseigne de la Maison-d'Or. Quand il eut atteint l'âge de dix ans, son père dont la lignée était fort nombreuse l'envoya au collége de Saint-Pol-de-Léon ; sa mère le destinait à l'état ecclésiastique ; mais la vocation de Martial le jeta fort loin de cette édifiante carrière. Il déserta le collége pour rejoindre une troupe de saltimbanques avec laquelle il figura sur les tréteaux à Brest, à Nantes et plus tard à Paris.

Comment fit-il ensuite pour être admis au Conservatoire où il passa six mois ? C'est une question de médiocre intérêt, car il en fut piteusement renvoyé, et renvoyé à son père qui, pour son retour ne tua point le veau gras.

Bien au contraire, l'enfant prodigue, morigéné d'importance, fut mis au pain et à l'eau dans un grenier de l'auberge où sa reclusion dura quinze jours. Aussi s'estima-t-il fort heureux d'être expédié à Brest pour y passer l'examen de volontaire de la marine.

Sa mère lui donna cinquante écus, son père quarante francs et l'ordre de se tirer d'affaire.

Martial fit de nécessité vertu.

On exigeait peu de chose des candidats, il mettait conve-

nablemenl l'orthographe, savait ses quatre règles et paraissait intelligent; il fut admis.

Le jour même on l'embarqua sur un vaisseau où il servit pendant quelques mois, mais bientôt le métier lui déplut. D'une part, il se sentait peu martial, malgré le belliqueux prénom qu'il portait; de l'autre, il n'avait aucune chance d'avancement; et enfin on parlait dans Brest du licenciement imminent de tous les volontaires, ce qui l'aurait remis sur le pavé.

Esturgeot fit ses réflexions :

— Décidément, se disait-il, la casaque de marin ne me convient pas, je ne serai jamais officier de vaisseau ni encore moins capitaine de commerce; trop d'obstacles me barrent le chemin, et d'ailleurs je ne me soucie plus d'atteindre le but. Si j'entrais dans l'administration de la marine, je serais exposé, pendant longtemps, à des réformes semblables au licenciement qui nous menace; en tous cas, je croupirais indéfiniment dans des grades infimes où l'on ne gagne pas de l'eau à boire. Reste le service de santé; l'abord en est difficile, mais avec de l'énergie je puis rattraper le temps perdu, retrouver mon latin, refaire mon éducation et ne plus dépendre ensuite que de mon aptitude.

L'amour-propre venait de peser sur la balance. Des trois carrières maritime ouvertes devant lui, Esturgeot opta pour celle de médecin, la moins précaire à son sens.

— Hors de la marine, pensait-il, c'est une profession qu'on peut exercer à l'autre bout du monde tout comme en France, en temps de paix comme en temps de guerre.

Enfin Martial Esturgeot s'était lié avec plusieurs jeunes élèves chirurgiens, circonstance qui contribua puissamment à sa détermination.

Mais comment vivre en attendant qu'il fût capable de faire ses premières épreuves?

Heureusement il avait conquis les bonnes grâces du plus remuant des commis de marine, Moïse Rigaudin, qui lui fit obtenir une place d'écrivain dans les bureaux du port. Il

gagnait ainsi vingt-quatre francs par mois, somme suffisante à son entretien, car il avait résolu le problème d'être nourri et logé gratis.

Il avait été présenté par son vieux protecteur chez Mme veuve Limousin, directrice du théâtre ; Mme Limousin lui prêta une mansarde, à condition qu'il recopierait pendant ses heures de bureau des rôles de vaudevilles ou des partitions d'opéra.

En sa qualité d'ancien élève du Conservatoire, Esturgeot savait assez de musique pour payer ainsi son loyer.

Quant à la table, mesdames Duloriot, Cobichon, Patin, Jeannet et autres amies du commissaire Rigaudin y pourvoyaient en lui donnant chacune un dîner par semaine ; à dîner, Esturgeot mangeait de manière à déjeûner de mémoire.

Il était maigre et fluet alors, cela se devine. Il dormait peu, passait généralement ses soirées chez ces dames dont son amabilité devait rémunérer les bons offices, rentrait tard et consacrait la plus grande partie de la nuit à préparer ses examens. Mais enfin, après un si rude apprentissage, il triompha, il devint élève chirurgien de la marine.

De là date Esturgeot.

Vers l'époque où Rigaudin partit pour sa dernière et très-fameuse campagne de *la Panthère*, — campagne que nous avons racontée dans notre roman *la Couronne navale*, — le jeune élève chirurgien fit à bord de la gabarre *le Pélican* sa première tournée au Sénégal, à Cayenne et aux Antilles.

A son retour, un concours était ouvert, il s'y présenta et fut reçu à l'unanimité chirurgien de troisième classe. Ce fut alors aussi qu'il coopéra de la plus efficace manière à la fondation du club des Vieux Garçons.

Est-il nécessaire d'expliquer ici que le but de l'institution était de recueillir, colliger, classer et répandre dans les cinq ports les cancans maritimes et coloniaux, les scandales, les biographies secrètes, les légendes contempo-

raines, les amours heureux et malheureux, les romans de tous les membres notables du corps de la marine militaire?

De 1818 à 1819, Esturgeot visita les côtes de France et la Méditerranée, avec la frégate *l'Inconstante*, où il servait en sous-ordres. Son caractère aidant, il commença d'être fort répandu dans chacun des cinq ports; il y planta en passant les premiers jalons de la société dont il s'était nommé secrétaire perpétuel.

Depuis, il avait beaucoup navigué. En 1829, il était chirurgien-major du brig *le Plumet*, et parcourait l'Atlantique. Après la campagne, il se fit recevoir, à Brest, chirurgien de deuxième classe, et, à Paris, docteur en médecine. En 1822, il était dans la station du Levant, à bord du vaisseau *le Colosse*, monté par le commandant Graincourt.

Toulon, Lorient, Cherbourg, où il fut prévôt de l'hôpital en 1827, ne le connaissaient pas moins que Brest et Rochefort, Alger, Cayenne, Fort-Royal et la Basse-Terre.

Sa popularité navale grandissait de jour en jour; mais ses études souffrirent énormément des progrès de la *Société des confidences mutuelles* ou *Cercle des bonnes langues*, autres noms du club déjà cité.

Esturgeot concourut inutilement pour le grade de chirurgien de première classe; il fut battu à plate couture et forcé de partir sur la corvette *l'Alidade*, où il fit un ecampagne autour du monde, qui dura plus de trois ans.

Ces trois années d'exil ne furent pas perdues pour lui. En 1831, il rentrait en France, se rendait à Paris et y obtenait des succès de tous genres. Au ministère de la marine, au Muséum d'histoire naturelle, à la Faculté de médecine, dans les coulisses de l'Opéra, on ne parla, pendant six mois entiers, que du docteur Esturgeot.

Pourquoi faut-il que nous soyons forcé de ne tracer qu'à grands traits l'histoire d'un personnage si remarquable et si replet! — Sa maigreur d'étudiant avait fait place à une obésité doctorale qui lui séyait à merveille.

Que de pages à la gloire de Martial Esturgeot nous aurions enregistrées, si, le suivant pas à pas, du *Pélican* sur *l'Inconstante,* du *Plumet* sur *le Colosse* et *l'Alidade,* nous racontions avec détail tous ses exploits oratoires et gastronomiques dans les cinq parties du monde !

Mais, nous sommes réduits à déclarer qu'une victoire plus sérieuse l'attendait à Toulon, où il remporta la palme du concours.

Nommé presque aussitôt chirurgien-major de *la Clorinde,* il ne tarda pas à s'applaudir de sa destinée :

« O trois et quatre fois heureux votre indigne président ! » écrivait-il à ses correspondants de France.

Ses lettres autographiées en six expéditions sont déposées aux archives de la société, dont il venait d'être élu président, en survivance de Moïse Rigaudin, mort de la jaunisse.

« Que dis-je ! quatre fois !..... cent fois, mille fois heureux, chers et joyeux confrères, celui qui vous écrit de non loin des îles Fortunées ! Mon bonheur, grâce au ciel, passe mon espérance !..... Avec une quinzaine de passagères, la plupart charmantes, j'étais bien sûr que notre campagne serait piquante, accidentée, romanesque et légèrement anacréontique. Mais je ne prévoyais pas que le sentimental, voire le tragique, se mettraient de la partie. — Nous y sommes.

» Applaudissez, citoyens !

» Messieurs les aspirants échangent des coups d'épée pour les beaux yeux de ces demoiselles de la rue Vivienne, dont vous avez le portrait plus haut. »

Il faut déclarer ici que nous prenons *in medias res* la relation de voyage de l'estimable docteur. Comme nous, il a raconté les débuts de la traversée ; avec bien plus de soins que nous, il a tracé les portraits d'Héloïse et d'Amanda, ceux de la princesse de Bragance, de Miguéla de

Beijaflor, et de mesdames ou mesdemoiselles da Cunha, da Silva, do Rosario, das Golpelhas, sans omettre, bien entendu, la maigre et coriace marquise Léonarda da Viraçâo.

« Et Miguéla la blonde! continuait l'indiscret correspondant des Vieux-Garçons, trop sensible enfant, elle s'est évanouie entre les bras de la noble princesse. On a sonné!... J'ai eu le bonheur d'entrer aussitôt, et de surprendre le secret de cette vive émotion sur les traits de Son Altesse Sérénissime.

» Hé! hé!... messire de Roqueterre n'est peut-être pas en si mauvais chemin que je l'avais craint d'abord. Peste! madame la duchesse s'humanise! Je n'y étais pas, mais j'en ferais serment; la petite a déclaré fort ingénument que le beau Didier lui tient au cœur. Une scène de jalousie s'en sera suivie *illicò, indè!...*

» Vous savez le latin, je ne vous traduirai pas le mot *indè*. Vous devez savoir que c'est l'*indice* d'un petit drame intime, au courant duquel j'aurai l'honneur de vous tenir.

» Passons à nos galants du carré. . . . .
. . . . »

Tandis que le chirurgien-major, qui avait tour à tour secouru Miguéla de Beijaflor et pansé la légère blessure de Garnet, rédigeait si gaiement quelques pages de sa correspondance, le sévère lieutenant Rupert finissait son rapport.

Dès qu'il eut achevé, dès qu'il se fut déchargé de sa responsabilité de second entre les mains du commandant, il recouvra tout son sang-froid. Mais il venait de communiquer au jeune capitaine de vaisseau une colère d'autant plus violente qu'elle devait être comprimée.

Le comte de Roqueterre était incapable de manquer aux égards dus à des officiers, il se contenait. Ses lèvres avaient pâli et son mécontentement se trahissait, en outre, par une sorte d'agitation fébrile.

L'état-major ayant été mandé, Martial Esturgeot dut abandonner pour quelques instants sa chère épître aux *bonnes langues*; il comparut avec ses camarades et collègues, se tint prudemment au dernier plan, mais ne perdit pas un mot.

Le comte s'exprimait dans les termes les plus mesurés, d'un ton sec qui n'admettait pas de réplique ; ses paroles donnaient à juger de son énergie. En terminant, il dit aux officiers qu'un ordre du jour motivé leur ferait connaître ses intentions ultérieures et réglerait leur service de telle sorte qu'ils n'abuseraient plus de son indulgence. Il annonça aux élèves que le ministre serait informé de leur mauvaise conduite, maintint toutes les punitions infligées par le lieutenant Rupert, en doubla quelques-unes, et ajouta que MM. de Gignac et Garnet, provisoirement suspendus de leurs fonctions, seraient renvoyés en France pour y être jugés conformément aux ordonnances de la marine.

L'état-major consterné se retira en silence ; Esturgeot lui-même fit la grimace.

L'ordre du jour ne tarda point à paraître.

Les tours de quart étaient réduits au nombre de trois, de manière que chaque lieutenant ou enseigne eût huit heures de service actif sur vingt-quatre.

Les élèves étaient condamnés à *courir la grande bordée*, c'est-à-dire à passer douze heures par jour sur le pont.

Le reste du temps était rempli par des exercices fatigants qui pesaient à la fois sur l'état-major et sur l'équipage.

En résumé, sauf pendant quelques heures de repas, portées à leur minimum de durée, personne, si ce n'est pourtant le docteur, ses aides et le commissaire, ne devait jouir du moindre instant de repos, de huit heures du matin à huit heures du soir.

Défense était faite, passé cette dernière heure, de conserver de la lumière dans les logements communs et particuliers.

« Je me désespérerais, chers collègues, écrivit aussitôt le docteur rentré dans sa cellule, je me désolerais maintenant sur l'air le plus lamentable, sur celui du *Juif-Errant*, sur celui du *Maréchal de Saxe;* je me dépouillerais de mon uniforme à collet de velours cramoisi pour endosser un sac de cendres ; Jérémie, près de moi ne serait qu'un badin, si l'école de Salerne ne nous enseignait que les grandes douleurs morales entraînent de fausses digestions, et celles-ci un dérangement funeste dans l'économie animale.

» Or l'école de Salerne est digne de mes respects; donc je laisserai les officiers manger gloutonnement, tordre et avaler, passer de corvée en corvée, du quart à l'exercice, de l'exercice à l'école de tactique, invention nouvelle du comte de Roqueterre; et moi, je dégusterai, en compagnie de notre cher Dolin et du commissaire, les plats désertés à contre-cœur par ces messieurs.

» Que la philosophie est une belle chose, la philosophie épicurienne surtout! Ne soyons jamais stoïques pour nous-même; le stoïcisme a la mauvaise habitude de bouder contre son ventre. Or, le ventre...

» Je vous renvoie, messieurs, à mon poëme sur cet intéressant organe, et je dis *organe* pour me mettre à la portée de tous mes lecteurs.

» Ainsi, mon aide-major Dolin, le commissaire et moi, sommes à l'abri des gastro-entérites dont l'ordre du jour actuel menace tout l'état-major.

» Je ne parle pas de l'extinction des feux dès huit heures du soir; ceci m'obligera, chers confrères, à me lever de meilleure heure pour vous tenir au courant de nos faits et gestes.

» Mais que deviendront les vingt intrigues de nos lieutenants, enseignes et élèves, si les passagères sont bannies du carré?

» Patience! espérance! je patiente! j'espère! Il est impossible que la sévérité de MM. Roqueterre et Rupert n'amène pas une réaction que je nous souhaite de tout mon cœur. »

Le vigilant officier en second restait chargé de l'exécution du terrible ordre du jour dont les détails fatigueraient nos lecteurs. Tous les membres de l'état-major en prirent connaissance et signèrent sur le registre officiel.

Une autre consigne non moins redoutable, destinée aux gens de l'équipage, fut lue publiquement et affichée au pied du grand mât.

— Nous y voici, dit maître Baraquette. A quinze jours de ce régime-là, il ne nous restera plus que le souffle! Mais, comme dit l'autre, quand on est dans le pétrin, faut trouver moyen de moyenner, moyennant quoi on peut s'en déhâler; pour trouver, faut chercher; ouvre l'œil, mon vieux, et voyons voir!

Là-dessus, le sage contre-maître interrogea mentalement sa sagesse.

Coco-Bel-Œil, aux fers par les deux pieds et réduit à la plus stricte ration, méditait de son côté sur les pronostics du vieux marin.

— Ah! pensait-il, maître Baraquette avait raison quand il disait : « Que le diable élingue les passagères! » Me voici bien calé pour le quart d'heure, au bloc, enfoncé!... Les femmes... les filles, les princesses... et mademoiselle Amanda... et mademoiselle Héloïse, je les voudrais toutes au fin fond de la mer... Au bloc!... moi! moi qui devais faire le curé au passage de la Ligne! la chance tourne... n, i, ni, fini! *A Dieu vat* le bon temps! le commandant, qui était si bon homme, est pire qu'un chat-tigre... Et navigue avec ça!

Héloïse et Amanda, cœurs non moins compatissants que sensibles, en apprenant le duel des deux aspirants et ses funestes conséquences, tinrent conseil dans leur poste de toile à voiles, situé à babord devant, par le travers des cuisines. Elles s'apitoyaient sur ces infortunés jeunes gens si gais, si rieurs, si galants et si drôles. Leurs nombreuses et perpétuelles rivalités furent oubliées pour un instant; une trêve fut conclue.

— S'il ne s'agissait que de ça, disait Héloïse en parlant du coup d'épée, nous perdrions le temps à en parler. Le docteur assure que M. Garnet sera sur pied dès demain... mais pense que le commandant veut les faire passer au conseil de guerre.

— Est-il possible, mon chou? s'écria Amandá; et qu'arrivera-t-il donc ?

— On ne sait pas ! j'ai seulement entendu dire au cuisinier de l'état-major qu'on les fusillerait pour le moins.

— Fusillés ! de si gentils garçons! Oh! mais, c'est une horreur que leur marine!

— Si j'avais su, ma chère, je les aurais bien empêchés de se battre !

— Et moi donc! c'était si facile!

— Facile, oui; mais pour qui? ma chère, je ne voulais pas te le dire : ils se battaient à cause de moi !

— Oh ! par exemple!

— Ah! ça, je savais tout d'avance!

— Excusez! et moi donc! tu nous en donnes de belles; adresse-toi mieux une autre fois... Tiens, M. de Gignac m'a conté comment la chose est arrivée, et c'est par rapport à moi! nà!

— Bon! fit Héloïse, M. Garnet ne m'a rien dit, peut-être? On sait ce qu'on sait, allez, mamzelle... sans compter ce qu'on garde pour soi!

— Comme si on n'avait pas aussi ses secrets! répondit Amanda d'un ton piqué.

— A preuve? demanda malicieusement Héloïse.

La trêve risquait fort d'être rompue; mais trois coups de poing ébranlèrent tout à coup les châssis du poste en toile; ils interrompirent à propos le débat qui s'échauffait.

IV

NÉGOCIATION

— N'entrez pas! n'entrez pas! s'écrièrent les deux grisettes; c'est défendu!

— Sans vous offenser, mesdemoiselles, on a la permission du capitaine d'armes, répondit du dehors une grosse voix de marin.

On sait que le capitaine d'armes est un adjudant de police, qui, sous la direction du lieutenant, veille sans relâche au bon ordre intérieur et à la morale publique. Celui de *la Clorinde* était fort actif; les femmes de chambre avaient leurs raisons pour le craindre.

— Qui donc êtes-vous? demandèrent-elles.

— Maître Baraquette, pour vous servir... On a deux mots à vous communiquer... Ça presse!

— Avez-vous la permission, sûr, bien sûr?

— Je l'ai! soyez calmes, et puis. ça ne regarderait que moi, en tout cas.

— Et nous aussi, ça nous regarde! Votre capitaine d'armes vient de nous dire que si nous recevions n'importe qui, sans sa permission, il nous punirait comme des mousses.

— Ah! fameux!... Mais encore une fois, je suis en règle; je m'appelle Baraquette, second maître de manœuvre... et galant comme une peau de requin... Le lieutenant et moi, nous faisons la paire!... S'agit d'affaires premier brin... ouvrez-moi... ou voulez-vous que j'aille chercher le capitaine d'armes?

— Ce n'est pas la peine, dit gracieusement Héloïse en tirant le verrou.

Maître Baraquette ouvrit la porte, l'accrocha extérieurement pour l'empêcher de battre au roulis, et après un salut familier s'assit sur l'affût du gros canon, que ces demoiselles logeaient fort à contre-cœur dans leur petit appartement.

— C'est la première fois que je vous parle, mes petites chattes, n'est-ce pas? dit le marin. Et pour être vrai, si la frégate naviguait à mon idée, je ne vous aurais pas lâché un traître mot. C'est bien clair! mais rien ne va plus. Le bord est une galère, quoi! et vous en êtes l'auteur... vous et les autres passagères, s'entend!

— Monsieur Baraquette, dit Amanda, vous aviez bien raison de dire que vous êtes galant comme un peau de requin.

— Bon! connu! laissez courir! si c'est un effet de votre complaisance. Donc! puisque c'est les femmes qui ont fait le mal, faut qu'elles le réparent, hein?... Voilà ce que je me disais à moi-même tout à l'heure, en maronnant contre vous! et j'ai tiré mon plan de manière que je viens vous le conter.

— Eh bien? demandèrent simultanément les deux grisettes.

— Promettez-moi d'abord que vous ferez votre possible pour arranger les affaires, et puis je vas vous expliquer mon idée.

— Avec bien du plaisir, monsieur Baraquette.

— Ah ! sûrement, s'il ne tient qu'à moi.

— Ces pauvres messieurs les aspirants !...

— Les aspirants ont de la misère, reprit le contremaître ; mais tout le monde, officiers, maîtres, matelots, en a pareillement... Ainsi donc, vous parlerez pour tout le monde et pour vos aspirants de même par occasion.

— Au commandant ! s'écrièrent les jeunes filles avec effroi. Oh ! non, il est bien trop méchant, celui-là...

— Ta ! ta ! ta ! ta ! ta !... quand je dis qu'il serait moins malaisé de gouverner cinquante vaisseaux à trois ponts que la langue d'une seule femelle ! Écoutez donc ! s'écria le maître en accompagnant cette invitation d'un juron prodigieusement sonore.

Héloïse et Amanda éclatèrent de rire; puis elles firent silence.

— Je ne parle pas du commandant, ni du lieutenant, ni d'aucun des officiers du bord pour le moment ; il s'agit de femmes et de passagères, c'est-il bien clair !... Mais Baraquette, ici présent à l'appel, a l'œil américain ; moyennant quoi, il a relevé plus de quatre choses dans le sud-sud-ouest, et une principalement. Donc, j'ai idée que la demoiselle d'honneur de la princese connaît le chemin du pertuis de l'oreille de notre commandant... Et d'une !

— Mlle Miguéla de Beijaflor? dit Amanda.

— Justement ! répondit maître Baraquette. Maintenant, vous autres, vous allez chez elle comme vous voulez. Il faut de suite lui conter de quoi il tourne pour qu'entre elle et la princesse elles fassent virer le commandant par la contre-marche. Et de deux ! Voilà mon plan ! vous m'avez promis; salut à la compagnie.

Maître Baraquette se leva :

— Ah! doucement, ajouta-t-il. C'est après-demain le passage de la ligne; pour être tout à fait gentilles vous vous chargerez d'un petit papier babillard que vous porterez à Mlle Miguéla.

— A Mlle Miguéla! dit Héloïse, un billet de votre part?

— Non, de la part du père la Ligne, pour qu'elle le remette au commandant demain à l'heure du dîner. Ça y est-il?

— Bien volontiers, monsieur Baraquette, dirent les deux bonnes filles enchantées de leur double commission.

Elles se rendirent aussitôt à tribord d'arrière, où était situé le petit poste en toile peinte qu'habitait la jeune favorite. Cette cellule, qui faisait pendant à celle de la marquise de Viraçâo, communiquait par une porte dérobée avec la chambre à coucher de la princesse. Miguéla n'y était rentrée que depuis un instant.

L'aimable compagne de la duchesse de Viseu ignorait entièrement les événements qui venaient de troubler la paix intérieure de la frégate. Comme elle vivait constamment avec sa maîtresse, elle restait nécessairement étrangère aux intrigues qui avaient jeté le désordre dans l'état-major. Si ce n'est à l'heure où l'on se réunissait sur le pont, elle ne voyait d'autres passagers que son ridicule adorateur dom César et la vieille marquise da Viraçâo. Le soir, lorsqu'elle ne dansait pas, elle se tenait toujours à côté de sa noble amie; les hommages des officiers subalternes ne montaient point si haut. D'ailleurs, uniquement occupée du comte de Roqueterre, elle n'observait que lui; son attention, concentrée sur un seul objet, ne s'arrêta jamais à un spectacle peu digne d'elle; elle ne soupçonnait pas que mille passions déchaînées grondaient tumultueusement dans le tourbillon inférieur.

Le jeune capitaine de vaisseau, aveuglé par un autre amour, était dans le même cas. Aussi les désordres les plus graves auraient-ils pu être la suite de son incurie, sans le rigide lieutenant Rupert.

Miguéla de Beijaflor, calmée par les affectueuses promesses de Félicia, se trouvait heureuse d'avoir enfin avoué son tourment; elle venait de chanter un hymne consolateur, un hymne d'espérance qui vibrait encore dans son âme avec les sons harmonieux de la harpe. Elle s'agenouilla pieusement, elle se mit à prier pour sa bienfaitrice. Et puis peu à peu ses pensées prirent leur essor, ses lèvres se fermèrent, ses beaux yeux humides de pleurs se levèrent vers le ciel; elle se laissa entraîner à quelqu'une de ces divines rêveries, qui reposent aux cœurs de vingt ans, jusqu'au jour où un sentiment non moins divin les touche et les fait jaillir.

Ce fut en ce moment qu'Héloïse et Amanda se présentèrent. Il fallut redescendre de la sphère des illusions pour écouter les étranges rapports des deux grisettes parisiennes.

La démarche, dictée par maître Baraquette, se ressentait de la grossièreté de l'inventeur et de la naïveté pour ainsi dire négative de ses intrépides messagères; elle était inconvenante au premier chef; Héloïse et Amanda ne s'en doutaient point.

Et comment auraient-elles appris cette retenue qu'on doit à l'enfant et à la jeune fille? Jeunes filles elles-mêmes, pouvaient-elles s'imaginer que l'éducation revêt d'une robe d'innocence celles qui ont eu le bonheur de naître et de vivre dans la classe supérieure? Pouvaient-elles deviner que d'autres jeunes filles, célestes créatures, chastes d'esprit et de corps, belles de leur pudique ignorance, arrivent à l'âge des passions avec des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent pas?

Telle était cependant Miguéla de Beijaflor, virginale et poétique enfant, dont les pensées d'amour si exaltées qu'elles fussent, restaient pures et candides, semblables à ces vapeurs transparentes qui flottent à la surface des marais.

Lorsque les ci-devant modistes de la rue Vivienne se reti-

rèrent, très-satisfaites de leur éloquence, car Miguéla leur avait promis son intervention, elle se crut en proie à un rêve repoussant. La réalité s'offrait à ses regards sous ses aspects les moins nobles; la délicate jeune fille en avait honte, et rougissait de ce qu'elle venait d'apprendre. Elle sentait qu'il fallait tout répéter à la princesse: il lui semblait que ses lèvres ne pourraient jamais faire de tels récits.

Et, en effet, c'était invoquer le secours d'un ange pour plaider la cause du mal.

Miguéla devait intercéder en faveur des aspirants, dont la querelle prenait son point de départ dans les agaceries de deux grisettes, et qui s'étaient battus en duel à bord, avec l'assentiment de tous leurs camarades décidés à suivre leur exemple; elle devait demander grâce pour les officiers plus coupables encore, car le carré de l'état-major avait été le théâtre de scènes telles qu'il convient de les passer sous silence; enfin l'équipage s'était permis des actes et des propos que les femmes de chambre ne craignirent pas de rapporter textuellement, et de rendre intelligibles en les expliquant à la jeune favorite; l'équipage aussi se recommandait à sa pitié. Mais pour mettre le comble à la mesure, Héloïse et Amanda, profitant des observations de maître Baraquette, n'avaient pas hésité à faire tour à tour des allusions assez mal déguisées, à la prétendue intimité qui régnait entre elle et le comte de Roqueterre.

— Le commandant disait l'une, n'a rien à vous refuser, n'est-il pas vrai?

— Nous savons à qui nous nous adressons, disait l'autre, et si vous vouliez commander la frégate, M. le comte en serait plus content que fâché.

— Après tout, il n'y a pas si grand mal à avoir le cœur tendre! ces pauvres marins! nous ne voulons pas qu'il nous maudissent! Car, voyez-vous, c'est encore plus notre faute que la leur. Sans les passagères, ils seraient sages comme de petits saints.

— Vous êtes si bonne, mademoiselle! vous parlerez, n'est-ce pas? Et puis le commandant n'est point comme M. Rupert qui, n'aime personne.

— M. le comte ne manque pas une seule fois de danser avec vous; vous n'êtes jamais plus gracieuse qu'avec lui.

— Et pour ça, par exemple, vous avez bien raison, mademoiselle, c'est un beau cavalier, quoiqu'il me fasse un peu peur: mais il n'est pas mon amoureux, à moi!

Le reste de la conversation donnait à ces propos une portée que Miguéla n'y aurait pas trouvée une heure auparavant; maintenant elle se voyait compromise: un triste horizon s'était ouvert devant elle, le voile se déchirait; et l'amour insensé du comte pour la princesse, — amour qu'elle avait deviné malgré sa candeur enfantine, — lui paraissait d'autant plus à redouter.

— Que faire! mon Dieu, que faire? murmura-t-elle. Ah! combien je suis malheureuse!

Elle résolut cependant d'aller prier la princesse d'intercéder pour les coupables; mais lorsqu'elle s'y décida, l'heure était trop avancée, on vint l'avertir qu'il était temps de se mettre à table.

La princesse, de son côté, avait réfléchi aux confidences de sa favorite; elle était plus sérieuse que de coutume. Elle s'attendait au moins à retrouver Miguéla calme et presque joyeuse; elle fut surprise de la voir plus triste, plus troublée que jamais.

Jetant alors les yeux sur le commandant, elle s'aperçut qu'il n'était pas dans son assiette ordinaire. Naturellement, elle voulut trouver des rapports entre l'émotion visible de la jeune fille et l'humeur sombre du capitaine de vaisseau. Ce fut pour elle un problème insoluble.

Le comte de Roqueterre s'était fait violence; il lui avait fallu déployer une énergie presque cruelle, la bonne har-

monie était détruite à bord, l'âge de fer commençait. Les officiers, les passagers et l'équipage devaient être irrités, l'avenir des élèves était compromis, la carrière de deux d'entre eux brisée. Jamais il n'avait si durement senti le poids de la responsabilité suprême; son mécontentement se trahissait dans tous ses gestes, sa voix était altérée, ses traits fatigués, son front pâle.

Un silence glacial régnait autour de la table.

Il était réservé à la marquise de Viraçâo de le rompre.

— Est-il vrai, monsieur le commandant, demanda-t-elle, qu'on ne dansera pas ce soir comme à l'ordinaire?

Le jeune officier tressaillit, lança un regard de colère à la fâcheuse duègne, et se contenta de répondre froidement :

— Il est vrai, madame.

— Ah! dit aussitôt dom César de Chifaroté. Pour quel motif, s'il vous plaît?

— Pour raisons de service, monsieur; répliqua sèchement le comte de Roqueterre.

Miguéla devint tremblante, comme si le ton du commandant lui faisait craindre quelque scène terrible; la princesse observait tour à tour chacun des convives.

— Ma sœur probablement a d'autres données sur la cause de ce changement d'habitude, reprit le marquis en se tournant vers la dame d'atours. Mademoiselle Miguéla, je dois vous en adresser mon compliment de condoléance.

— Vous pouvez le lui faire, non-seulement pour ce soir, mais pour tout le reste de la traversée, ajouta la duègne, car l'on ne dansera plus à bord; M. le comte y a mis bon ordre.

Avec un touchant accord, le frère et la sœur, charmés de contrarier le commandant, maintinrent la conversation sur ce sujet. La marquise raconta longuement ce qu'elle savait des événements du jour.

— Madame, dit enfin le comte de Roqueterre en s'adres-

sant à la princesse, j'étais dans l'intention de vous laisser ignorer ces déplorables incidents; j'espérais que la nouvelle des divisions intestines de mes subordonnés n'arriverait pas jusqu'à vous. Malheureusement, il n'a pas tenu à moi de vous épargner ces ennuis, dont je vous demande pardon, maintenant, puisque madame la marquise m'oblige à parler.

Dona Léonarda, blessée au vif, fit une grimace horrible, son frère fronça les sourcils; d'un regard sévère, la princesse les réduisit tous deux au silence.

— Monsieur le comte, reprit-elle avec dignité, je vous sais gré de vos intentions. Il eût été convenable, en effet, de ne point m'instruire de faits semblables. Je comprends, d'ailleurs, que les passagers ne doivent jamais se mêler des affaires de discipline.

Le grand sénéchal et la duègne n'ouvrirent plus la bouche; ils sortirent de table furieux.

On monta sur le pont, où régnait une tristesse générale.

Les officiers de service saluèrent militairement le commandant quand il passa; les autres officiers étaient tous absents.

Le lieutenant Rupert, froid comme marbre, faisait observer par les passagers la consigne qui défend de se promener du même côté que le capitaine du navire.

L'orchestre cependant joua une sérénade; mais il n'y avait plus de fanaux appendus en guirlande autour de la salle de bal improvisée chaque soir; les autres apprêts du même genre avaient été négligés; la frégate semblait avoir pris le deuil. Sauf quelques maris jaloux, tous les hôtes de *la Clorinde* étaient mécontents ou préoccupés.

La soirée fut insignifiante et courte.

Le commandant s'efforça bien d'être aimable, prévenant et spirituel: la princesse tâcha bien aussi de prendre sur elle; car son projet était arrêté; elle voulait servir Miguéla

de tout son pouvoir, et amener le comte de Roqueterre à reporter sur la jeune fille des hommages qu'elle-même devait repousser.

De part et d'autre on perdit sa peine.

A quoi bon d'ajouter que dom César et sa sœur Léonarda eurent ce soir-là une interminable conférence, et qu'ils maudirent, à l'envi, la frégate, le commandant et les Français grands ou petits, sans épargner tout à fait ni Miguéla de Beijaflor, ni la duchesse de Viseu?

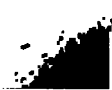
Au même moment, la jeune favorite répétait à la princesse les discours des femmes de chambre, et il fallait que la noble veuve surmontât ses propres ennuis, pour calmer la douleur expansive de sa compagne :

— Mon enfant, dit-elle à la fin, un jour vient, hélas! pour nous, pour nous toutes, où l'on nous montre l'arbre du fruit défendu, et où nous apprenons la science du bien et du mal. Il y a longtemps que j'ai rougi de tout cela, moi qui suis à peine ton aînée d'un ou deux ans: il y a longtemps déjà qu'on m'a livrée à un vieillard qui se riait de ma naïveté, et cet homme, cet époux qu'on m'imposait, sans que je susse ce que c'est qu'un époux, fut moins délicat, s'il est possible, que les malheureuses filles dont tu me parles. Je t'avais gardée jusqu'ici, Miguéla; je te conservais précieusement dans ta pureté native, — tu étais pour moi comme une fleur céleste, dont le parfum me réjouissait le cœur. Maintenant, ta vertu doit revêtir une forme nouvelle; l'innocence ne consiste plus à ignorer, mais à combattre. Courage donc! Tu ne me seras pas moins chère qu'autrefois; mais je t'aimerai sans qu'il y ait de mystère entre nous. Va! prie!... Je sais qu'il faut être compatissant. J'intercéderai pour eux... et pour toi!

Une larme de reconnaissance roula sur les joues brûlantes de la jeune fille, qui se retira dans sa cellule.

Minuit sonnait.

. . . .



Douze heures après, le comte de Roqueterre, sur l'invitation de la princesse, pénétrait dans la galerie. Pour la première fois il se trouvait en tête-à-tête avec celle dont la pensée l'occupait sans cesse.

La duchesse de Viseu, déterminée à user de son pouvoir sur lui, l'accueillit avec une grâce nonchalante, et lui désigna un siége de la main. C'était hardi de sa part ; il fallait qu'elle se crût bien sûre d'elle-même ; mais toute femme aime à jouer avec le danger, toute femme aime surtout à exercer un empire absolu sur un cœur généreux.

Félicia de Bragance, qu'on a successivement dépeinte sous des aspects bien différents, — ici, rieuse, enfant gâtée, se moquant de sa pédante duègne,— là, grande dame, fière et presque dédaigneuse, occupant dignement la première place, imposant du regard à tous ses convives; — Félicia, qu'on vient d'entendre s'exprimer avec une effusion maternelle, ne put se défendre pourtant d'un certain trouble, en se voyant seule en présence d'un homme dont elle connaissait les sentiments exaltés ; mais ce trouble fut de courte durée.

Le comte, d'ailleurs, était hors d'état de s'en apercevoir.

On aurait pu faire une étude de la passion croissante du jeune capitaine de vaisseau : on se contentera de dire que, depuis le jour du départ, son amour, violent dès l'origine, n'avait cessé de grandir. Se bornant à conserver les formes extérieures, et renfermant l'orage dans son cœur, il s'était ardemment complu dans cet amour, il s'en était enivré à la dérobée, il avait cherché les occasions de le savourer à longs traits. La voir, l'entendre, l'approcher, la servir, s'occuper d'elle, chercher à deviner ses pensées, à prévenir ses désirs, avait été son unique occupation. Il s'était amolli de la sorte, il avait usé ses forces.

Après une journée de tortures, car il avait horriblement souffert de sa colère, après une nuit d'insomnie, quand il se trouva tout à coup seul avec elle, il fut ébloui, fasciné, vaincu dès le premier choc ; une puissance plus forte que

sa volonté le maîtrisait. Il s'était promis de l'adorer en silence, et maintenant, il brûlait de déclarer hautement son amour insensé; ce n'était déjà plus par devoir, mais par une sorte de crainte vague qu'il se taisait. Son sang bouillonnait dans ses veines comme la lave d'un volcan, il ne demandait plus que d'avoir assez d'audace pour éclater en protestations passionnées, et il l'eût fait s'il n'avait été paralysé par une inexprimable angoisse.

A peine put-il dire d'une voix émue :

— Madame la princesse, me voici à vos ordres.

Félicia de Bragance n'eut pas de peine à remarquer l'effet qu'elle produisait sur lui; l'on avouera que son premier mouvement fut un mouvement de triomphe.

Le souvenir de son rang lui arracha un douloureux sourire; le souvenir de Miguéla, un soupir étouffé.

— Nous, filles du sang royal, pensa-t-elle d'abord, nous ne sommes pas nées pour être adorées ainsi; à quoi bon? l'on nous défend d'avoir un cœur! — Puis elle ajouta : — Il est aimé par Miguéla, par ma seule amie!

— Monsieur le comte, dit-elle tout haut, vous rappelez-vous qu'au début de notre voyage, vous me demandiez, pour prix de votre extrême courtoisie, d'exiger beaucoup de vous; j'ai pris votre prière au pied de la lettre, je vous en préviens, et vais vous mettre à l'épreuve.

Didier entendait sans comprendre; il voyait la princesse plus affable et plus gracieuse pour lui qu'elle ne l'avait jamais été en public, son cœur battait de joie, ses idées tourbillonnaient dans son cerveau; il balbutia quelques paroles inarticulées.

— Je vais vous mettre à l'épreuve la plus forte, poursuivit la princesse, car je vous prie de m'octroyer un don. N'êtes-vous pas un chevalier errant?

Par quel mystère, malgré son état d'indicible stupeur, saisit-il le sens de cette phrase? Il fit ce qu'eût fait un de

ces chevaliers dont on évoquait la mémoire, il mit un genou en terre, et d'un ton pénétré :

— Madame, tout ce que j'ai vous appartient; disposez de ma vie, de ma volonté, de mon honneur! Pour vous, je donnerais mon âme immortelle! pour vous...

— Noble paladin, interrompit la princesse en feignant de prendre pour une plaisanterie les chaleureuses paroles du comte, relevez-vous! il suffit.

Changeant aussitôt de style, elle poursuivit sans la moindre emphase, avec l'afféterie du dix-neuvième siècle, et d'une voix légèrement railleuse.

— Il ne s'agit, monsieur le commandant, que d'un peu d'indulgence... mais, donnez-vous donc la peine de vous asseoir... nous avons l'air de jouer la comédie!

Ces derniers mots glacèrent le jeune officier; il se releva. Néanmoins, son exaltation trop réelle et qui tenait du délire se fit encore jour.

— Paladin ou gentilhomme, s'écria-t-il, grand seigneur ou simple marin, quel que je sois, madame, je maintiens mes paroles dans toute leur étendue; elles sont l'expression de mes plus chères pensées. Ordonnez, vous serez obéie!

La princesse rougit. Fût-ce de dépit ou d'une émotion plus vive encore? L'on ne sait. Mais fatiguée d'un rôle pénible, elle trancha le nœud gordien en disant avec fierté :

— Je désire, monsieur le commandant, que vous fassiez grâce, aujourd'hui même, à tous les coupables sans exception, aux officiers, aux élèves, aux matelots; pas de rapports au ministre, plus de rigueurs, que tout soit effacé!

— Vos désirs sont des ordres sacrés pour moi; je leur ferai grâce en votre nom.

— Non, monsieur, que mon nom ne soit pas prononcé! je l'exige.

— Ce sera donc moi, moi seul qui ferai grâce, la discipline dût-elle périr à mon bord.

La princesse ne répliqua point ; elle se contenta de faire un geste, et le jeune capitaine s'éloigna respectueusement, le front courbé, comme un esclave devant son maître.

Grâce fut faite.

Miguéla de Beijaflor ne fut pas même nommée.

V.

LE PASSAGE DE LA LIGNE

Avoir fait grâce à tous les coupables, sans exception, au bout de vingt-quatre heures !

Le lieutenant Rupert ne reconnut pas, à un pareil acte de faiblesse, le comte Didier de Roqueterre, commandant de la frégate *la Clorinde*.

— Je conçois qu'on pardonne, pensa-t-il, mais lorsque la punition a produit un effet salutaire. En arrivant à Rio, j'aurais tout le premier applaudi à cette mesure; d'ici là, ils auraient appris à leurs dépens comment il faut se conduire à bord !... Ah !... mais je murmure, je crois. Silence ! vieux serviteur ! obéis ! marche ! ne juge pas ton chef. Il a sans doute des motifs que j'ignore.

Maître Baraquette était ravi de son invention, dont il faisait part à Coco-Bel-Œil sorti des fers :

— Eh bien ! les femmes ne sont bonnes à rien, peut-être ? demanda ce dernier.

— Bon! bon! finassier, reprit le contre maître, je te vois venir, comme si ce n'était pas le moins de réparer les avaries dont on est l'auteur. Mais, pour aujourd'hui *motus*, dirait le major, je ne veux pas crier davantage contre elles.

Cette conversation avait lieu au fond de la cale, en présence d'un cercle nombreux de matelots d'élite, assemblés avec l'autorisation du capitaine d'armes, pour délibérer sur les importants préparatifs de la fête du lendemain.

C'est dans la cale, véritable fournaise ardente, chez Pluton le contre-maître, que se tient le grand conseil des dieux.

Les habitants de l'Olympe ont abandonné les régions éthérées pour rendre visite aux puissances infernales.

Les trois chefs de hune et celui du beaupré, le patron de la chaloupe, ainsi que le contre-maître Baraquette, l'aide-canonnier Mathieu dit Coco-Bel-Œil, Alexis le Parisien, et quelques autres divinités de second ordre sont descendus au fond du Tartare.

L'assemblée est au complet; — l'on s'est assis en rond au-dessus du grand panneau, à son aise, c'est-à-dire dans ce costume léger qu'affectionnent les personnages de la fable. Le roi des enfers ouvre la séance:

— Attention! dit-il, nous allons donc passer la Ligne.

— Connu! interrompt Baraquette; le chef de timonnerie l'a dit ce matin, comme je l'ai répété à Coco-Bel-Œil et à Hervé.

Hervé, chef de la grand'hune, déclare aussitôt qu'il n'y a pas de temps à perdre, et qu'il faut aviser à distribuer les rôles.

— Moi, dit-il, je serai le postillon si on veut.

— Et moi, le meunier, ajoute Fréjus, chef de la hune de misaine.

— C'est pas ça! murmure Requin, le chef de beaupré, commençons par le commencement ou bien j'en suis plus!... Qui fait le père la Ligne?

— Maître Baraquette! c'est clair, s'écrie Coco-Bel-Œil.

— Et Mme la Ligne?

— Faut que ça soit un mignon, répond le président, un peu retroussé, qui sache se gréer en princesse, dans le distingué.

— Moi! dit Alexis; je m'y connais, j'ai joué le rôle de la Dame Blanche au Gymnase des artistes tireurs de savate, faubourg Saint-Martin.

— Toi! Mme la Ligne! tu n'as pas assez bon ton; à ta dégaine de voyou, on te prendrait pour... suffit! *cale* ta gueule et espère ton tour.

— Mauvais ton! excusez!

— Veux-tu l'être, Friséic? Ça te va tout à fait.

— Tiens, Friséic, c'est vrai; il a la mine qu'il faut, le nez camard, la bouche bien fendue, pas une fifreliche de barbe, la coupe d'une poupée qui sortirait du couvent; — seulement tu ne chiqueras pas pendant le baptême.

— Suffit! répond le chef d'antimon, flatté du choix dont il est l'objet; on sait ce qu'on doit avoir de genre.

Requin continue les questions:

— Qui fait le curé?

— Coco-Bel-Œil, pardié! répond Baraquette. Qui veux-tu que ça soit?

— Bon! Et Neptune?

— Moi, si on veut, dit Concarneau, patron de la chaloupe.

— Et le barbier?

— Le Parisien, le Parisien! c'est son affaire!

— Moi, dit le contre-maître de cale, je suis Pluton, je commande les diables et les gendarmes. Ceux què vous choisirez, chacun pour votre morceau, seront de la noce, et les autres... on les baptise, voilà!

— A cette heure, Parisien, as-tu fait la lettre?

— Oui, maître Pluton, la voici!

— Lis-nous ça.

« Monsieur le commandant,

» Leurs Majestés le père et la mère La Ligne ont l'hon-
» neur de vous prévenir que demain à dix heures du matin,
» sauf votre bon plaisir, elles descendront à votre bord pour
» faire baptiser tous les individus de votre frégate qui
» n'ont jamais passé dans l'autre hémisphère. »

Baraquette et Pluton échangent un coup d'œil; Alexis continue sa lecture; Coco-Bel-Œil sourit d'un air dédaigneux; Hervé rompt le silence le premier:

— C'est bête comme tout, Parisien! Tu ne t'entends pas à faire ça.

— Oui! c'est bête! reprend l'assemblée d'une commune voix. Faut que ça divertisse le commandant, la princesse, les passagères, l'état-major en grand, ou bien pas en faire du tout!...

— Parisien! *cale ta boque!* dit le chef du beaupré d'un ton menaçant.

— Prends ta plume et ton papier, ajouta Baraquette, mets-toi contre le fanal et écris ce qu'on va te commander. Coco-Bel-Œil, dis-y la chose! Du fion, des *rimons-rimasses*, si tu peux.

— Des rimasseries! c'est pas malin, répondit Coco-Bel-Œil.

Coco-Bel-Œil se gratta l'oreille, passa la langue sur ses lèvres, fit la réflexion que la frégate portait soixante bouches à feu, et dicta.

Sa missive en bouts rimés obtint du succès parmi les anciens :

— C'est ça! Coco-Bel-Œil! c'est bien ça! dirent-ils à l'unanimité. Allons, Parisien, mets l'adresse.

— Ah çà! il n'a pas l'air content, s'écria Baraquette. Il marronne, m'est avis!

— Tu n'en seras pas, si tu fais ta tête, dit Requin ; choisis, et défie-toi que je *t'amure !*

— Attention ! la paix dans la cale ! interrompit sévèrement Pluton revenu à son caractère officiel de contre-maître.

— C'était bien la peine de me faire recommencer, répétait le Parisien ; ma lettre, à moi, c'était en français, au moins !

Baraquette, Requin et Concarneau, lancèrent des regards si terribles à l'infortuné Alexis, qu'il n'osa poursuivre ses doléances, et dut s'estimer heureux de conserver son emploi de perruquier.

Les rôles principaux se trouvèrent ainsi répartis entre les notables du gaillard d'avant, qui choisirent ensuite à leur gré, parmi le reste de l'équipage, les utilités, les figurants et les comparses.

Aucun d'eux n'ignorait qu'Héloïse et Amanda, les deux femmes de chambre, avaient intercédé auprès de Miguéla de Beijaflor, à l'influence de laquelle on attribuait la clémence du commandant.

En conséquence, il fut décrété qu'on baptiserait ces dames avec ménagements et galanterie.

Après quoi, la poétique épître fut apportée par maître Baraquette à mesdemoiselles Héloïse et Amanda, présentée par ces dernières à Miguéla de Beijaflor, et enfin remise par celle-ci au comte de Roqueterre pendant le dîner, qui ne commença pas moins froidement que la veille.

Faut-il dire que le marquis, jaloux et vexé, que la marquise, piquée et forcée de se taire, étaient tous deux d'une humeur massacrante ?

La princesse était rêveuse, Miguéla inquiète, car elle s'était attendue à une confidence affectueuse, et sa maîtresse ne lui avait rien dit.

Enfin, le jeune commandant était passablement décontenancé après la scène où il avait si chaleureusement exprimé son dévouement absolu.

— Que pense-t-elle ? se demandait-il sans oser lever les yeux.

Miguéla fut la première qui essaya de pénétrer les secrètes impressions des convives; elle observait tour à tour la princesse et le capitaine de vaisseau; elle interpréta favorablement leur silence.

— Elle lui aura tout déclaré, se disait la jeune fille, mais il hésite encore, et voilà pourquoi elle ne m'a parlé de rien. Noble et généreuse amie! elle renonce à lui pour moi, pour la pauvre Miguéla!... Félicia, ma douce maîtresse, je ne vous avais jamais tant aimée! Elle rêve à mon bonheur!... et lui, pourquoi ne me regarde-t-il pas? Espérance!... prudence surtout!... car je suis jolie, très-jolie, spirituelle, bonne, aimante... elle me l'a dit et doit s'y connaître... Oui, la main sur la conscience, je ne me flatte point!... et, quand il s'en apercevra, peut-être aussi voudra-t-il aller trop vite... Heureusement, je sais encore être fière et réservée.

En pensant ainsi, Miguéla, radieuse d'amour, avait arrêté ses beaux yeux bleus sur la figure mâle et sérieuse du comte Didier. Une légère rougeur colorait ses joues, et à ses lèvres roses étaient suspendu un sourire que dom César y surprit avec dépit.

— Elle est folle de lui, la méchante petite sotte!... ils s'entendent, j'en suis sûr. Seulement il est plus habile à dissimuler. Pourquoi aurait-il pardonné, si ce n'est pour l'inviter à danser, comme il faisait chaque soir?... Ne l'ai-je pas vu cent fois lui parler avec feu!... Mais ils échangent un coup d'œil... examinons!

Le jeune capitaine, en relevant la tête, venait en effet de rencontrer les doux regards de Miguéla de Beijaflor, qui dit aussitôt:

— Monsieur le comte, vous avez déjà fait acte de clémence aujourd'hui, et j'espère que vous serez bien disposé à accueillir une requête dont j'ai accepté l'entremise.

— Je serais trop heureux, mademoiselle, de pouvoir vous être agréable, si, comme je l'espère, vos désirs ne sont pas contraires aux règles de la discipline.

La princesse prêtait attention maintenant.

— Ce n'est pas avec cette restriction qu'il parle quand il aime, pensa-t-elle. Pauvre Miguéla, pourquoi songer à lui ?... Décidément je tâcherai de la guérir de son amour.

— Je me garderais bien d'oser empiéter sur vos droits, monsieur le commandant, reprit la gracieuse favorite, mais on m'a bien affirmé qu'un vieil usage autorise ma démarche. Il ne s'agit du reste que de prendre connaissance de cette intéressante page de haute poésie.

A ces mots, Miguéla remit au commandant l'œuvre fleurie de notre ami Coco-Bel-Œil.

— Ah ! dit galamment le jeune officier, le dieu de l'Équateur ne pouvait choisir une plus aimable messagère.

Miguéla fut toute heureuse de ce peu de mots; dom César fronça les sourcils; la marquise da Viração pensa qu'il était fort inconvenant de faire remettre une lettre à un jeune homme par l'héritière des Beijaflore; mais la princesse, distraite de ses préoccupations, dit simplement:

— S'il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur le comte, lisez tout haut cette éloquente missive.

Didier tressaillit de bonheur.

— Puisqu'elle me parle ainsi, c'est qu'elle pardonne, se dit-il. Je suis sauvé!

Après une inclination profonde, il lut à haute voix:

Aujourd'hui, le 36 — du mois des z'haricots,
De la grand'hune du ciel — qui est un endroit très-haut,
Dans la maison de campagne — du bonhomme la Ligne,
Par son *ordre* ont été — écrites ces 36 lignes.

Monsieur le commandant — de la frégate *la Clorinde*,

Comme nous étions, hier au soir, — de retour du fin fond de l'Inde,
Voilà qu'en nous curant — les yeux, mon épouse et moi,
Avec un boujaron — de très-crâne tafia,
Dans notre Louvre bâti — en diamants, perles fines,
A 500,000,000,000,000,000,000 — de lieues plus loin que la Chine,

Dans le département — des grands éléphants blancs,
Où demeure présentement — notre parent le soleil levant,
Voilà que nous avons vu — venir votre frégate
Avec basses-voiles, huniers, — perroquets et bonnettes
A tribord à babord, — et les catacois dehors,
Sans compter que nous nous disions : — « Paraît qu'il y a-t-à bor
Des messieurs, des belles dames, — et même une duchesse,
Qui est en même temps — une soignée princesse,
Soit dit sans l'offenser, — qui n'est pas piquée des vers :
Donc, ça ne l'offensera pas, — vu que la chose est en vers.
Et avec ces marquises, — ces marquis et ces seigneurs,
Il y a un tas de faillis-gars — qui arrivent d'ailleurs,
Et qui n'ont jamais reçu — notre saint baptême. »
Sur notre *orde*, nous avons — commandé qu'on attelle
Notre carrosse, nos lunettes — et tous notre gréement,
Et que notre postillon — parte bien vite devant,
A seule fin de vous faire — tout de suite prévenir
Que nous serons à votre bord — deux heures avant midi,
Ou, comme qui dirait, — sans parler en latin
Après votre déjeuner — à dix heures du matin.
La présente est à l'effet — donc, de vous faire à savoir
Que demain nous vous ferons — celui d'aller vous voir,
Au moment qui conviendra — à votre autorité,
Et sauf votre permission. — De la part de leurs MAJESTÉS

Signé : Le bonhomme LA LIGNE, — roi des trois piques,
Et la bonne femme LA LIGNE, — avec toute sa famille.
Enregistré au bureau de notre paradis,
Par celui que ça regarde — notre premier commis.

Signé : ROGNEPORTION, commissaire filou,
Qui pose zéro et retient tout.

P. S. Le postillon, qui a soif, — attend à votre porte,
Avec son cheval, la réponse — à ce qu'il vous porte.

Une bouteille de vin, que le postillon et son cheval partagèrent suivant l'usage, fut la réponse demandée ; elle était, du reste, accompagnée de la permission de célébrer la cérémonie, le lendemain, de dix heures à midi.

La brillante missive de Coco-Bel-Œil avait eu le don de dérider les convives ; dom César et même dona Léonarda n'avaient pu résister à la contagion de l'exemple.

La princesse avait ri, elle était désarmée; Didier était ravi; les illusions de l'amour sont si promptes à se développer, un sourire les fait naître, un seul mot les fait régner sans partage.

Quant à Miguéla, charmée de l'entrain du jeune capitaine de vaisseau, elle sortit de table plus éprise que jamais, se berçant de l'espoir d'être bientôt aimée de lui, interprétant déjà au gré de ses vœux quelques paroles simplement polies qu'il lui avait adressées.

Dom César Chifaroté se ressentit de la bonne humeur de la favorite, qui ne lui refusa point l'appui de son bras pour monter sur le pont.

Sur le pont, la plus vive gaieté avait succédé à la morne tristesse de la veille: officiers, élèves, matelots, étaient également enchantés. Les premiers saluèrent le commandant avec cordialité; quelques-uns l'accostèrent pour le remercier de son indulgence.

Dans le groupe des aspirants, on remarquait Gignac donnant le bras à Garnet, qui ne souffrait presque plus de sa légère blessure.

L'équipage, ameuté autour du postillon du bonhomme la Ligne, riait aux éclats; quelques acteurs de la grande représentation du lendemain préludaient par des bouffonneries à la cérémonie du baptême.

Dans les grandes traversées, comme celles de l'Océan, la farce traditionnelle de l'Équateur ou du Tropique produit un bon effet sur la multitude, devenue maîtresse du navire pendant cinq ou six heures de beau temps. C'est une distraction dont le souvenir sera agréable aux matelots jusqu'à la fin de la campagne, un épisode burlesque à inscrire sur les pages sérieuses du journal du bord, un moment de plaisir pour mille de fatigues et d'ennuis. Aussi, le capitaine abdique toujours ses pouvoirs en faveur du père la Ligne et de son étrange cortége.

L'on ne tente jamais d'empêcher des jeux grossiers consacrés par un long usage, et dont le classique dénoûment

est, comme on sait, quelques bouteilles de vin pour le présent, et pour l'avenir, quelques pièces de cent sous; — *de quoi faire un repas soigné lors de l'arrivée au mouillage.*

La première fête célébrée en mer est donc l'origine d'une seconde fête qui aura lieu en rade; le commandant et la cambuse du navire font les frais de l'une, ceux de l'autre sont prélevés sur les passagers, les officiers et les bourgeois du bord qui n'ont pas antérieurement pénétré dans la zone torride.

Tous les initiés aux mystères de la cale, travaillent sans relâche à se procurer les costumes et les attributs nécessaires: on fait des perruques, des barbes et des appas d'étoupe; on emprunte à la timonnerie ses pavillons de signaux; au canonnage, un affût qui sera transformé en char pour le bonhomme la ligne et sa famille; au maître de manœuvre, des harpons et des fouines qui deviendront les sceptres et les tridents des divinités; aux élèves, leurs aiguillettes et leurs chapeaux montés, destinés aux gendarmes, — car le gendarme occupe une place respectable dans la mythologie de ce carnaval marin.

Enfin, tout est prêt, et il est temps d'afficher la pièce : *Par permission des autorités constituées.*

Un meunier, monté sur son âne, avait engagé avec le postillon une dispute qui se résolut en quelques petits coups de fouet et en abondantes aspersions de farine qui atteignaient les curieux sans acception de grades.

Après cette parade assez longue, les fanaux reparurent aux filières, et, tandis que les matelots bondissaient en rond au pied du mât de misaine, l'orchestre entonnait, sur l'arrière, des airs qui conviaient les jeunes gens à aller chercher leurs danseuses.

Le commandant, n'osant s'adresser à la princesse, invita Miguéla de Beijaflor, et la jeune fille, oublieuse des propos de M[lles] Héloïse et Amanda, se leva sans hésiter. Comme toujours, l'éloge de la princesse fournit le sujet principal

de l'entretien ; mais, pleine de ses illusions, la favorite trouvait à chaque phrase un sens nouveau.

— C'était surtout par la bonté de son cœur qu'elle était au-dessus de toutes les femmes, disait le capitaine.

— Oh ! oui, répondit Miguéla, elle aime avec effusion, sans arrière-pensée ; elle sait se sacrifier au bonheur des autres ; son rang ne l'a point rendue vaine ni orgueilleuse. Je lui dois toute la joie que j'éprouve. Elle est à la fois pour moi une sœur et une mère.

— C'est par elle, reprenait Didier, que la paix et la bonne harmonie sont rétablies à bord, par elle que l'espérance renaît dans les âmes désolées.

— Ses paroles, ajoutait Miguéla en s'appliquant cette dernière phrase, ses paroles sont un baume divin qui ferme les plus cruelles blessures.

— Elle vous aime, vous, sa compagne chérie ; peut-il rien manquer à votre bonheur ? Vous êtes digne d'envie, mademoiselle, car elle est aussi bonne qu'elle est belle.

— Hier, j'étais triste, elle m'a demandé la cause de ma tristesse pour la dissiper, et maintenant je suis heureuse bien heureuse, en vérité !

— Vous méritez de l'être, digne amie de Félicia, dit le capitaine de vaisseau en reconduisant la jeune fille.

— Je mérite mon bonheur, dit-il, murmura Miguéla pendant qu'il s'éloignait. O ma noble maîtresse, merci ! vous lui avez ouvert les yeux ; il est touché, il me le fait entendre. En répétant votre éloge, il répondait à mes pensées avec une exquise délicatesse. Sans qu'il me parlât d'amour, il me semblait que chacune de ses phrases signifiait : Je vous aime ! Et mon cœur nageait dans les délices. Soyez mille fois bénie, Félicia ; je voudrais avoir un trône pour vous le donner, et je ne croirais pas encore avoir acquitté la dette de la reconnaissance.

Le comte de Roqueterre passa la plus grande partie de la soirée à causer avec la princesse. Ni l'un ni l'autre ne fit la moindre allusion à la scène de la matinée ; l'entretien roula

principalement sur la fête qui devait avoir lieu le lendemain. L'esprit en fit presque tous les frais ; à peine Didier se permit-il quelques mots complimenteurs, dont on lui sut gré tout bas, bien qu'on n'eût pas l'air d'y attacher la plus petite importance.

Félicia songea bien à parler pour son amie, mais les mots expirèrent toujours sur ses lèvres ; elle trouva qu'il n'était pas encore temps ; elle pensa que l'occasion n'était pas assez favorable. Tantôt elle ne voulait pas interrompre, tantôt il fallait répondre ; jamais la transition ne se présentait naturellement...

Le jeune commandant demanda la permission de donner, le lendemain, un grand dîner à tous les membres de l'état-major et à la suite de la princesse.

— Vous êtes chez vous, commandant, dit-elle ; ma permission est inutile.

— Madame, répliqua Didier, vous êtes la reine de mon bord ; je me serais cru coupable du crime de lèse-majesté, si je n'avais pris vos ordres. Dieux ! qu'auraient dit M. le marquis das Pénilhas et son illustrissime sœur, si j'avais porté une atteinte si grave aux lois de l'étiquette ?

— Prenez-y garde, monsieur le comte, répondit la princesse en souriant, mon autorisation ne vous sauvera pas de leur déplaisir.

— Hélas ! hélas ! j'en ai bien peur ! répondit le jeune capitaine sur le même ton.

Les songes les plus doux bercèrent pendant toute la nuit Didier de Roqueterre et Miguéla de Beijaflor ; mais la princesse ne dormit pas d'un sommeil aussi paisible ; elle s'était couchée mécontente d'elle même.

Martial Esturgeot était enchanté.

Combien n'avait-il pas de sujets de joie ! Les rigides consignes avaient passé comme des ombres vaines ; l'amour et la galanterie reprenaient leurs droits ; un festin monstre couronnerait la cérémonie de la Ligne.

« Victoire ! au nom de tous les dieux de l'Océan, écrivait-il à ses fidèles du club des Vieux-Garçons, demain sera un grand jour !... Je compte sur le champagne pour opérer des miracles dont vous aurez bonnes nouvelles. Notre Cythère flottante s'émancipera, j'espère, après le repas succulent auquel l'état-major est convié par M. le comte de Roqueterre... Vive la Ligne... équinoxiale !

» Ce dernier mot est de rigueur, sous peine d'une équivoque indigne de votre président. Je ne veux pas être confondu avec les très-aimables bourgeois de Paris, moi, officier civil et militaire de l'Océan ! »

Parmi les gens de l'équipage, les heures de veille furen employées à faire des contes menaçants aux novices et aux passagers du pont. Le baptême du lendemain leur fut dépeint sous les plus affreuses couleurs ; les apprentis navigateurs durent frémir d'effroi lorsque l'heure fatale fut sonnée à bord.

Héloïse et Amanda elles-mêmes n'étaient pas très-rassurées, malgré les services qu'elles avaient rendus. On leur parlait tout bas d'un serment redoutable, mystérieux, comme la fête de Cérès-Éleusine.

Coco-Bel-Œil se surpassa par les beaux contes qu'il leur fit à ce sujet.

— Vous en verrez de sévères, mes amours !... leur dit-il. Prenez garde surtout au père la Ligne !... il n'est guère galant tous les matins.

Héloïse et Amanda riaient néanmoins comme de bonnes enfants qu'elles étaient.

— Le diable n'est pas si noir que vous nous le faites, disait l'une.

— Je n'ai pas peur, monsieur Coco-Bel-Œil, disait l'autre, puisque vous serez le curé.

— Je me recommande à vous pour le baptême.

— Je vous confirmerai, soyez tranquille !... reprenait l'aide-canonnier avec un geste qu'on passera sous silence.

On passera de même le reste de sa galante conversation, et une foule d'autres entretiens non moins remarquables.

Baraquette, en vérité, oubliait ses fâcheuses pronostications *de gente feminea*, tant il était préoccupé de son rôle de patriarche.

Miguéla, devenue plus timide depuis qu'elle avait confessé son amour, alla dès le matin trouver la duchesse de Viseu ; mais ses yeux seuls interrogeaient ; elle n'osa pas même demander l'explication de quelques phrases énigmatiques, — graves sujets de réflexions.

La sagesse populaire nous apprend qu'il ne faut pas jouer avec le feu.

La princesse de Bragance s'était crue assez forte pour braver l'amour du comte de Roqueterre, assez maîtresse d'elle-même pour le dominer, le diriger et l'amener à reporter ses hommages sur la jeune favorite. C'était de bonne foi qu'elle avait promis son puissant concours, de bonne foi qu'elle avait tenté une démarche difficile ; c'était même pour le succès de sa cause qu'elle avait caché son premier mouvement de colère au comte à genoux devant elle. Et déjà elle en était venue à vouloir détourner, non plus Didier, mais Miguéla. Elle ne se l'avouait point ; ses paroles pourtant avaient toutes un double sens qui prêtait à des interprétations diamétralement opposées.

— Il faut renoncer à un amour impossible, disait-elle. Pourquoi chercher à conquérir un cœur qui ne s'appartient plus ? L'amour est aveugle, ou plutôt il n'a des yeux que pour un seul objet.

La princesse n'en dit guère davantage. Miguéla de Beija-flor étouffa un soupir.

— Elle n'a pas encore triomphé de lui, pensa la jeune fille ; je me trompais sans doute hier ! Elle semble découragée.

— Ah ! madame, ma chère maîtresse, vous si généreuse et si bonne ! s'écria-t-elle, ne renoncez pas à la victoire. Espérance, espérance, comme vous disiez hier. Persévérez !

vous vaincrez sa résistance, et je vous devrai plus que la vie. Mon Dieu! je crois qu'il hésitait déjà...

Félicia passa la main sur son front, et, sans répondre, elle sonna ses femmes de service.

— Il est temps de s'habiller pour la grande cérémonie du passage de la Ligne, dit-elle alors. Un costume simple, Miguéla... On dit que les marins ne nous épargneront point, et que nous serons inondées... Va, va te préparer, mon enfant.

Héloïse et Amanda se présentèrent : Miguéla disparut en murmurant encore le doux mot d'espérance!

Déjà, le plus étrange tintamarre faisait retentir les échos de *la Clorinde*.

Dans les hunes, transformées en coulisses, un orchestre fantastique jouait l'ouverture à grands renforts de coups de pistolets. Une grêle de haricots tombait sur le pont. La grosse caisse, le fifre, le biniou bas-breton, le cornet à bouquin et le tam-tam nègre, unissaient leurs accords barbares aux sons discordants d'un porte-voix de combat et d'une multitude de casseroles métamorphosées en cimballes et timbales. Les acteurs se costumaient à la hâte dans leur donjon enveloppé de rideaux.

Dès que le commandant et tous les passagers furent montés sur le pont, une marche lente annonça que le père la Ligne et son fabuleux cortége allaient descendre de l'empirée ; bientôt, en effet, l'on vit apparaître dans les airs tous les initiés aux mystères de la cale.

C'est sur deux cordages inclinés, — les grands étais, — que la troupe céleste défilait majestueusement.

En tête s'avançaient le postillon et le meunier de la veille, menant leurs montures en laisse ; puis venait Neptune, destiné à prendre le commandement du quart, puis Satan et ses diables. Des Turcs et des gendarmes précédaient un prêtre, l'étole au col, dans lequel il faut reconnaître le poétique Coco-Bel-Œil ; des enfants de chœur, clochette en main, suivaient de près.

Maître Baraquette, surchargé d'une barbe en étoupe, était méconnaissable sous les attributs traditionnels du bonhomme La Ligne.

Un char, composé de quelques planches ajustées sur des roues de canon, et recouvertes de pavois, attendait le divin vieillard au pied du mât de misaine, où les divers acteurs du drame étaient déjà rangés en bon ordre. Le patriarche grelottant y prit place; à côté de lui se carra bientôt Mme La Ligne, allaitant un poupon de toile. Aux pieds de ce groupe imposant, on admirait Mlle Tropique, leur fille, dont le plus jeune mousse, attifé par Héloïse et Amanda, jouait le personnage.

Voici le commencement du second acte.

Aussitôt que le bonhomme La Ligne est dans son char, les musiciens et les comparses, descendus par les haubans, s'alignent processionnellement. Les gendarmes font faire place aux souverains des cieux, de l'Océan et des enfers; le cortége, naguère suspendu aux cordages, s'ébranle pour un défilé horizontal.

Les tambours, binious, cymbales et grosse caisse, et les Turcs pavoisés de tous les pavillons de signaux, ouvrent la marche sous les ordres du tambour-major Neptune, qui balance, en guise de canne, son trident, ou, pour mieux dire, sa fouine.

Viennent ensuite Coco-Bel-Œil et son clergé, puis le postillon

> Et *ses ours attelés*, d'un pas tranquille et lent
> *Promenant sur le pont* le monarque indolent.

Satan et sa division de diables et diablotins demi-nus, barbouillés de noir, de jaune et de vert, hérissés de plumes de poulets et chargés de chaînes, feignent d'attaquer le char sacré. Mais les gendarmes repoussent les assaillants.

Derrière les combattants, le meunier, semant toujours la

farine à pleines mains, divers charretiers distribuant des coups de fouet aux curieux, et le perruquier, — autre puissance du jour, armé d'un pinceau à savon, qui le matin était encore un pinceau à barbouiller, muni d'un gigantesque plat à barbe et d'un rasoir en bois plus gigantesque encore, sorte de palette d'arlequin enduite de goudron et de pâte blanche, — égaient les spectateurs par un déluge de lazzis, de singeries et de poses empruntées aux danses africaines.

La procession fait plusieurs fois le tour du navire; elle fait halte d'abord non loin de la statue de Clorinde, placée à l'avant.

Le père La Ligne déclare ne point la connaître; en effet, la frégate, nouvellement lancée, n'avait pas encore passé l'Équateur.

Un des officiants s'arme d'une hache pour la punir de sa témérité. La figure va voler en éclats.

Heureusement, le commandant est prévenu par l'enfant de chœur.

Une rançon magnifique rachète la tête de l'emblème.

Le chiffre de cette première recette ne contribua pas médiocrement à mettre en joie les démons et les dieux.

Ils continuèrent leurs pérégrinations dans le navire, prélevant partout l'impôt de la bienvenue.

Le grand prêtre bénissait, les enfants de chœur aspergeaient, le meunier saupoudrait, les diables hurlaient, les instruments retentissaient, le postillon faisait claquer son fouet. Les offrandes en nature liquide étaient pieusement avalées par les divinités infernales ou célestes qui trinquaient à l'amiable. Enfin la cale, la cambuse, le poste des maîtres, celui des élèves, le carré des officiers, les cuisines, le logement du commandant et les domiciles des passagers ayant payé contributions, on remonta; l'on fit, pour la dernière fois, le tour du pont, et l'on finit par s'arrêter dans une chapelle réservée, où étaient dressés un autel et des trônes pour les principales divinités du jour.

La paix est définitivement conclue entre les démons et la maréchaussée, qui se partagent la garde du temple et la mission de faire comparaître, bon gré, mal gré, les catéchumènes qu'il est temps de baptiser.

Neptune va demander le porte-voix à l'officier de quart, et commande des manœuvres impossibles ou grotesques, au grand ébaudissement des marins.

Coco-Bel-Œil, revêtu des ornements sacerdotaux, bénit l'assemblée; ses grimaces et ses gestes mystiques excitent un rire universel. Satan et le père La Ligne, les Turcs et les gendarmes assistent dévotement à ces mystères bouffons; ils écoutent gravement un sermon, qui, entre autres mérites, a celui d'être fort court.

Après la célébration du sacrifice, un affreux charivari annonce à l'équipage que les gentils vont tour à tour être conduits aux fonts baptismaux.

Si le commandant n'a jamais navigué dans l'hémisphère sud, il a l'honneur d'être appelé le premier, car on procède méthodiquement, hiérarchiquement, des grands aux petits; mais le comte de Roqueterre avait passé la Ligne plus de dix fois, il venait de payer pour la frégate; les dieux de l'Équateur le reconnurent pour un de leurs adeptes.

Alors une voix formidable prononça ces mots :

— Gendarmes ! allez chercher la princesse Félicia de Bragance, duchesse de Viseu !

Quoi qu'en pût dire dona Léonarda, qui commençait à redouter le baptême pour son propre compte, la princesse consentit à suivre les émissaires du gaillard d'avant.

Un plat d'argent, emprunté à l'office du comte de Roqueterre, étincelait à côté du père La Ligne; déjà une somme considérable y était déposée; Félicia, mise au fait par le commandant, y jeta quelques pièces d'or, et s'assit ensuite sans crainte sur l'énorme baquet plein d'eau, recouvert d'une planche et d'un tapis, qui sert de siége aux néophytes.

Le grand prêtre n'exigea d'elle que le serment de continuer à être charmante.

Coco-Bel-Œil était galant, comme on sait; il se tira de son petit discours en orateur consommé.

La princesse jura.

On l'aspergea de quelques gouttes d'eau de Cologne; le barbier se permit même de passer sous son menton un pinceau à barbe neuf et doux. Enfin, le père La Ligne fit un signe : il se déclarait satisfait.

La princesse, triomphalement reconduite à sa place au son d'une aubade charivarique, riait encore lorsque Miguéla de Beijaflor fut appelée à son tour.

Bien que l'offrande de la favorite n'approchât pas de celle de sa maîtresse, elle ne fut pas moins galamment traitée.

Coco-Bel Œil la complimenta de son pouvoir sur le commandant, et la remercia de son intervention favorable. Miguéla rougit au souvenir des propos d'Héloïse et d'Amanda; elle était encore un peu troublée quand elle fut ramenée auprès de la dunette.

La marquise da Viraçâo n'ignorait pas que les marins veulent, par dessus tout, de bonnes grosses farces; elle songeait à prendre la fuite; mais on passa son tour; toutes les passagères, sans même excepter Héloïse et Amanda, furent appelées avant elle.

Les femmes de chambre se virent obligées d'accorder au grand prêtre la dîme d'un baiser, et payèrent l'impôt en riant de leurs frayeurs passées; mais elles ne sortirent pas sans avoir fait le mot à l'officiant.

A l'instant même, dom César Chifaroté, marquis das Pénilhas et dona Léonarda, marquise da Viraçâo, furent enveloppés simultanément par les diables et par les gendarmes; ils marchèrent de force et prirent place en même temps sur le siége aquatique dont ils ne devaient pas toujours ignorer les secrets; car, au moment le plus pathétique du discours de Coco-Bel-Œil, la planche fut brusque-

ment retirée. Un démon caché s'accrocha au collet du grand sénéchal, qui entraîna sa sœur dans sa chute.

— Horreur! abomination! au secours! criait la marquise.

— Par la sambleu! ventrebleu! cordon bleu! criait le marquis.

— *Parafagaramus! argentibus courtibus! baptemus du Perus la Lignibus!* disait gravement Coco-Bel Œil, tandis que le barbier, en deux coups de rasoirs de bois, noircissait la joue gauche du marquis et placardait de blanc la joue droite de la duègne.

— *Coleratis malsainibus!* ajouta le grand prêtre en voyant que les deux illustres personnages ne s'apaisaient point et criaient de plus belle. — *Pompibus!!!*

A ce mot du rituel matelotesque un seau d'eau de mer tomba sur les têtes du couple infortuné, qui fut ainsi puni de n'avoir déposé qu'une cruzade dans le bassin d'argent, parcimonie qui, jointe aux recommandations des deux grisettes, leur valut le baptême dans toute sa rigueur.

— *Parfaitamenté baptisatis!* dit alors Coco-Bel-Œil.

Un rire homérique accueillit le grand sénéchal et les dames d'atours, quand ils s'enfuirent de la chapelle. Ils portèrent leurs plaintes au commandant, qui les renvoya sérieusement à Neptune, lequel commandait dans son porte-voix :

— Chacun à son poste pour éternuer! Hale les boulines du cabestan! Hisse la cale sur le pont! Attrape à cuire la soupe!

— Vous voyez que j'ai abdiqué pour aujourd'hui, dit le comte; adressez-vous au dieu de la mer.

Neptune entendit et reprit dans son porte-voix :

— Charivari!

— Et pour qui? demanda l'équipage ameuté.

— Pour le marquis et pour la marquise aussi!

La princesse Félicia, Miguéla, les passagères, les officiers, tout le monde riait.

Les personnes qui n'avaient pas encore passé la Ligne : officiers, passagers, élèves, maîtres, musiciens et autres, furent baptisés ensuite, suivant leurs mérites, avec plus ou moins de sévérité.

L'appas de l'offrande et la générosité des néophytes tempèrent toujours les élans facétieux des officiants. Le grand prêtre et ses clercs, le barbier et le meunier, n'aspergent, ne savonnent, ne goudronnent et n'enfarinent qu'avec poids et mesure les autorités réelles du bord.

Toutefois, un serment immuable est exigé de tous, il fait partie essentielle de la cérémonie.

L'honneur des matelots mariés devra être respecté par ceux qui reçoivent le sacrement.

On pourrait déduire de graves réflexions de cette autre *précaution inutile*. A nos yeux, c'est le grain de sagesse toujours enfoui sous le tas des folies populaires. Au milieu d'un bizarre salmigondis du sacré et du profane, quel est l'Esope navigateur qui a imaginé de rappeler aussi tristement aux marins leurs affections délaissées au delà de l'Océan? Aux paroles mystiques de Coco-Bel-Œil, le farouche Pluton a tressailli, en songeant à sa pauvre femme qui l'attendra deux ans et plus!

Le tour du capitaine d'armes arriva; ce fut un beau moment.

La vengeance est le plaisir des dieux! Le rigide surveillant fut immergé à deux reprises dans la baille de lavage; on fit pleuvoir des cataractes sur sa tête; il ne sortit de la sainte chapelle qu'enduit de suie, de goudron et de farine, badigeonné, galipoté comme une galiote hollandaise.

Les cambusiers, les rogneurs de portions, ces traîtres, ces brigands qui *mettent le pouce* dans la mesure de vin, furent punis une fois pour toutes de leurs larcins de chaque jour.

L'Olympe éclatait de rire.

L'équipage, attiré par les supplices des parias du bord, ne peut résister au désir de voir immoler, sur l'autel de l'Équateur, les boucs d'iniquité cent fois maudits. On cesse

de se tenir en garde contre les ruses du cortége sacré. Le cercle se resserre, devient compact, est toút yeux et tout oreilles. Si quelque distributeur se fâche, on applaudit, on siffle, on hue, on crie, on est aux anges.

Tout à coup les fonts baptismaux s'écroulent, la pompe à incendie se démasque, un déluge tombe des hunes sur les curieux. Un jet continu les poursuit et ne fait grâce à personne, ni aux torchons, ni aux épaulettes; le commandant, le second, les hauts dignitaires ne sont pas épargnés. Au même instant une effroyable lutte s'engage; les divinités et les simples mortels y prennent la même part: on s'empare de tous les seaux, de toutes les gamelles du bord, on court, on s'évite, on se cherche, on s'arrose, on s'inonde à l'envi. La mer fournit les armes, le combat devient terrible; mais il n'y a ni vainqueurs ni vaincus; les deux camps sont également trempés.

La princesse tint à honneur de rester jusqu'à la fin, et de ne descendre avec Miguéla qu'après avoir été mouillée de la tête aux pieds. Les deux nobles amies se présentèrent, ainsi faites, devant l'irascible dona Léonarda, retirée dans sa cellule, comme Achille sous sa tente.

— Voyez ! ma chère dame ! dit la princesse, le père La Ligne ne nous a pas épargnées non plus !

— Grand Dieu ! s'écria la duègne exaspérée, Sa Grâce Sérénissime souffre de pareilles saturnales ! Elle se fait donc un jeu des sages règles de l'étiquette et des usages les plus vénérés ?

— Est-il usage plus respectable que le baptême de la Ligne ? Son origine se perd dans la nuit des temps.

A ces mots, littéralement vrais, car les anciens navigateurs célébraient de semblables fêtes en certains parages, bien des siècles avant que l'Équateur eût été franchi pour la premiere fois; la duchesse rentra dans son appartement.

Midi sonnait, le baptême général était achevé; l'équipage eut double ration, mais la gaieté devait se prolonger jusqu'au soir.

VI

GRAND GALA

Le jeu de loto paraphrasé en style du gaillard d'avant, les romances sentimentales roucoulées par les voix de rogomme de Neptune, de Mme La Ligne, du postillon ou du meunier; les assauts de danse, d'escrime ou de bâton; les joutes à la savate; les vers grotesques débités par le révérend père Coco-Bel-Œil, la drogue, la pipe, la blague, les dés, le jeu de l'oie renouvelé des Grecs, et autres divertissements ordinaires ou extraordinaires, remplirent pour l'équipage les loisirs de l'après-midi.

La brise était favorable, mais, afin que les nécessités de la manœuvre ne dérangeassent point les matelots, l'on naviguait simplement sous les voiles majeures, sans bonnettes ni cacatois.

Pour l'état-major, l'après-midi fut en quelque sorte l'entr'acte qui sépare deux pièces de théâtre; en effet, le

soir, après le souper de l'équipage, après le grand dîner offert par le commandant, la fête devait recommencer.

Ainsi, d'un côté du grand mât l'on s'amusait, et de l'autre on se reposait dans l'attente de nouveaux plaisirs. Mais autour des cuisines on ne se reposait pas; une activité infernale régnait sur les cratères des fourneaux à roulis; les plus sérieuses préoccupations agitaient le chef et ses aides.

Il s'agissait d'un splendide repas de quarante couverts! Il s'agissait d'une de ces batailles comme un général n'en livre qu'une dans sa vie. Le chef, sublime de sang-froid, se promenait, les bras croisés sur la poitrine, à travers ses marmitons haletants. Les fours étaient rouges, les broches tournaient, les rôts répandaient une odeur digne d'inspirer un grand maître. Il était là. Son regard d'aigle planait sur les évolutions de ses mineurs, de ses chauffeurs, de ses héros en bonnets de coton. Quarante couverts! une princesse! le jour du passage de la Ligne! Trilogie puissante!

Le commandant, en outre de ses quatre convives habituels, traitait son lieutenant et les cinq officiers du bord, le commissaire, les trois chirurgiens, les dix élèves, et enfin les quinzes passagers ou passagères de la suite de la princesse.

La chambre du conseil, qui servait habituellement de salle à manger, et qui était diminuée d'un tiers par la chambre à coucher de la duchesse de Viseu, aurait été beaucoup trop petite pour un tel festin. La table fut dressée sur le gaillard d'arrière, au-dessous d'une tente en pavillons de nations. Les couleurs du Brésil et celles de France se mariaient de tous côtés dans l'enceinte improvisée entre le mât d'artimon et le grand mât.

Le commandement du quart fut confié au premier maître de manœuvre, pour qu'aucun des membres de l'état-major ne manquât au grand gala, dont le début fut plus que royal.

La pièce montée qui occupait le centre de la table eût excité l'admiration et l'envie d'un empereur romain.

Napoléon Parnasse, cuisinier de génie, chef illustre, vraiment digne de son nom, qui prendra place dans l'histoire, Napoléon Parnasse l'avait méditée dans le silence des nuits pendant plus d'un mois; sur elle il fondait sa gloire. Des artistes de tous genres avaient été appelés par lui à la collaboration du chef-d'œuvre, qui affectait la forme d'une frégate de soixante canons. On en donnera une première idée en déclarant que la quille avait un mètre de longueur.

Sur ces proportions gigantesques, le grand homme avait construit sa *Clorinde* à trois étages, avec une mâture dont maître Baraquette fila le gréement en sucre de diverses nuances.

Un pareil monument culinaire mérite bien une description; mais déclarons d'abord que sept villes de Provence : Aix, Marseille, Tarascon, Arles, la Ciotat, Toulon et la Seyne, se disputent depuis, l'honneur d'avoir vu naître Napoléon Parnasse, qui peut-être ne naquit dans aucune d'elles, car il fut trouvé à l'âge de six mois au bord d'un grand chemin.

Parlons maintenant de son pâté-monstre.

Sur le pont, qu'on enlevait aisément en prenant la mâture à pleines mains, la place des caronades, des panneaux et des chaloupes était occupée par des hors-d'œuvre du premier mérite. L'habile architecte aurait dédaigné une imitation imparfaite. Tout pouvait se manger : pas de bois, pas de carton, pas de peintures indigestes, pas de ficelles gastronomiques; mâts, cordes, canons, chaloupes, canots, contenu, contenant, tout était comestible, et mieux encore, tout était exquis!

Les pavillons même, rares merveilles de l'art, étaient en pâte crêpée assez fine et assez bien liée pour flotter au vent sans s'émietter. Toutefois, la mâture devait rester intacte jusqu'au dessert, et alors faire pendant à la cale

pleine de crème, et travaillée au dehors en pâte feuilletée, dorée de manière à représenter le doublage en cuivre.

Pendant le premier service, le contenu du pont devait disparaître; pendant le second, la batterie du prodigieux pâté chaud; pendant le troisième, l'entre-pont truffé à outrance.

Les chantiers sur lesquels posait cet appétissant et magnifique édifice naval étaient eux-mêmes mangeables, et, qui plus est, savoureux, excellents, *dégustables !* Quoique faits pour supporter le poids d'une frégate de premier rang chargée à couler bas, de munitions... de bouche, ils étaient destinés à craquer sous les dents et à fondre ensuite sous le palais des convives. Le secret de leur matière a valu à Napoléon Parnasse une médaille d'inventeur; nous ne saurions en dire davantage sans trahir les intérêts d'un bienfaiteur de l'humanité. On avouera seulement, en reconnaissant convive, que l'ananas, la vanille, la goyave et le tamarin y confondaient leurs parfums aromatiques.

Pour figurer aux deux extrémités de la table, des mets ordinaires auraient paru mesquins. Mais, heureusement, le maître d'hôtel, jaloux des lauriers du chef des cuisines qui annonçait une merveille, voulut fournir un phénomène. Il promit au pêcheur du bord qui lui rapporterait le plus beau poisson une prime proportionnée au poids de l'animal, et par le travers du détroit de Gibraltar, le pilote ramena au bout de sa ligne une loubine de vingt-trois kilogrammes. Le maître d'hôtel la recueillit dans une cuve dont l'eau fut renouvelée de deux heures en deux heures pendant quinze jours entiers; il nourrissait sa loubine de sa propre main, il l'engraissait, il la caressait des yeux et du geste; il veillait sur elle avec une sollicitude d'amant, il la montrait au chef avec orgueil, et ne voulut la livrer au coutelas que le matin du grand jour. Pour la cuire, il fallut emprunter au maître coq la chaudière de l'équipage; pour la farcir, il fallut que trois marmitons fissent du hachis durant dix heures consécutives.

Nul à bord n'avait le droit de revendiquer le patronage des cinq agneaux empilés en pyramide qui faisaient face à la loubine. Chevet les avait préparés. Colin les mit en conserve; un certificat d'origine en fait foi.

La Gastronomie de Berchoux n'a que quatre chants; la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin forme à peine deux volumes in-18; le poëte qui oserait entreprendre la description poétique du menu de *la Clorinde* ne pourrait écrire *finis coronat opus* qu'après une œuvre égale à l'*Iliade* d'Homère; le savant qui en aborderait l'étude scientifique produirait assurément une collection plus volumineuse que le dictionnaire de Trévoux.

L'infatigable et profond Martial Esturgeot, l'un des plus érudits gastrophiles de notre siècle, a fait un traité abrégé sur ce sujet; nous renverrons nos lecteurs à son précieux ouvrage.

Nous, qui ne sommes ni poëte ni savant, bornons-nous à constater qu'à l'aspect imposant du premier service, dont le fumet embaumait la frégate entière, les murmures admiratifs des quarante convives couvrirent, pour un instant les sons de l'orchestre qui jouait un air triomphal.

Le stoïque lieutenant Rupert, Rupert le Spartiate, Rupert l'ours marin, ne put réprimer une exclamation gutturale qu'un Mohican de Cooper aurait prise pour un *garde à vous!* mais cette exclamation, unique en son genre, fut étouffée par les bravos du docteur Esturgeot, par les bruyantes marques d'approbation des enseignes et des élèves, par les voix flûtées des passagères ébahies, et enfin par un *viva!* portugais de dom César Chifaroté marquis das Pénilhas.

La princesse, que le comte de Roqueterre conduisait à la place d'honneur, crut elle-même devoir complimenter l'amphitryon sur le luxe de sa table.

Seule, Miguéla ne vit ni la frégate, ni la loubine, ni la pyramide d'agneaux; elle se demandait si elle serait placée

auprès du commandant. Il n'en fut rien. Elle trouva son nom à la droite du lieutenant Rupert, qui était assis vis-à-vis de la princesse, et fut ainsi séparée, par la largeur de la table, du jeune capitaine, qui s'était réservé la gauche de Félicia. Pour comble de contrariétés, le chef-d'œuvre de Napoléon Parnasse cachait complétement à la favorite Didier et sa voisine; Miguéla s'aperçut alors de l'espèce du monument qui l'empêchait d'observer le comte de Roqueterre, et voua secrètement à la destruction l'obstacle que la plupart des convives voulaient voir en pièces par un tout autre motif.

Passons sous silence les premiers instants d'un tumulte laconique. Les fourchettes et les verres s'entre-choquaient, leur cliquetis retentissait dans la vaste enceinte, comme le bruit des armes d'une troupe en marche; mais lorsque les vins de Madère et de Xérès eurent par deux fois accompli leur révolution elliptique, de toutes parts des voix confuses engagèrent la conversation sur un ton mesuré.

On chuchotait gaiement et galamment; les passagères riaient, les officiers entretenaient leur belle humeur; des vins de tous les crûs d'Europe, d'Asie, ou d'Afrique apparaissaient successivement; le Johannisberg le disputait au Sauterne, les vins du pape aux vins musulmans de Chypre, le Constance ou le Ténériffe aux produits de la Gascogne, du Roussillon et de l'Espagne.

La mâture et le pont du pâté glissèrent parallèlement à eux-mêmes; une vapeur, chargée de parfums, s'échappa de sa batterie. Tel fut le signal avant-coureur du second service que vingt domestiques déployèrent en ligne avec une précision merveilleuse.

Les yeux commencèrent à petiller, les voix s'accordèrent sur un diapason moins sourd.

Miguéla jusqu'alors s'était passablement ennuyée. Le lieutenant Rupert, son voisin de gauche, se bornait à remplir avec une scrupuleuse opiniâtreté son assiette et son harmonica de verres de tous calibres. Un officier portugais, son

voisin de droite, après quelques banalités auxquelles elle répondit par monosyllabes, fit demi-tour et se consacra exclusivement à une dame moins timide ou moins fière qui venait ensuite. Il n'eut pas lieu de s'en plaindre.

Dona Léonarda da Viraçâo, assise de l'autre côté du lieutenant Rupert, fut, par ses soins, tout aussi bien approvisionnée que la favorite. Le loyal capitaine en second servait ses voisins en conscience, sans acception d'âge ni de sexe, avec un zèle infatigable; mais il ne parlait pas. La marquise, désolée de son silence, et profondément irritée de la conduite du commissaire qui l'abandonnait absolument pour une jolie brune de vingt-quatre ans placée près de lui, s'arma de résolution; elle mangea d'abord avec le courage du désespoir; ensuite elle observa les divers couples attablés; enfin, elle attendit, non moins impatiemment que Miguéla, la chute d'un autre étage du gigantesque pâté-frégate.

Ce moment, ardemment désiré, arriva enfin. L'entre-pont truffé fut battu en brèche avec une ardeur surexcitée par l'apparition du champagne. Miguéla de Beijaflor et la marquise da Viraçâo découvrirent à la fois le commandant, la princesse et dom César Chifaroté, qui occupait la droite de cette dernière.

Au commencement du festin, le grand sénéchal avait cherché du regard Miguéla de Beijaflor, mais le pâté la lui cachait diagonalement. Il s'en consola en brave gastronome, en dégustateur consommé, en digne appréciateur des charmes d'une cave polycratique. A peine entrevit-il la jeune fille, quand la frégate fut rasée jusqu'au plan des daubes et des gélatines, car le commandant avait spécialement recommandé au plus intelligent des échansons de ne pas négliger l'illustrissime marquis.

De bruyantes exclamations, parties des deux bouts de l'immense table, saluèrent la chute du second service; enfin, tous les convives pouvaient se voir. Le docteur Esturgeot, si renommé dans la marine française pour ses qua-

lités de boute-en-train et de chef de la gamelle, envoya un mousse au commandant pour le prier de porter le premier toast.

Le repas n'était point politique : on ne but ni aux rois, ni aux peuples ; le comte de Roqueterre, tenant en main un verre de Tavel pâli par les ans, se leva, et dit aussitôt :

— A Sa Grâce Sérénissime la princesse de Bragance !

L'on trinqua à la française, envers et contre toutes les lois de l'étiquette.

Martial Esturgeot prit alors la parole :

— A l'amour ! s'écria-t-il. Trinquons à ce dieu badin, malin et mutin, qui règne à tous les bouts du monde, et n'a pas négligé l'Équateur. Le père La Ligne aura beau dire, l'amour a usurpé son empire aujourd'hui, et j'en remercie l'usurpateur. A l'amour qui règne sur la terre et sur l'onde, comme notre frégate en est la preuve flottante ; n'est-il pas vrai, messieurs et mesdames ? A l'amour ! notre passager le plus charmant, et à vous toutes, passagères charmantes, qui lui avez délivré son ordre d'embarquement sur *la Clorinde !...*

Il faut, hélas ! laisser interminée cette harangue du plus joyeux des chirurgiens majors ; il faut passer sous silence les soupir et les œillades et les serrements de mains échangés à la dérobée. Les vives acclamations des aspirants groupés à l'avant de la table, les santés galantes portées par les enseignes, disséminés à l'arrière, doivent aussi être omises. Il suffira de dire que Gignac et Garnet choquaient leurs verres, et ne comprenaient plus comment ils avaient pu croiser le fer, que dom César était dans un état complet de béatitude, et que dona Léonarda, rassasiée, mais scandalisée et de très-méchante humeur, grommelait à la sourdine.

Le lieutenant Rupert avait conservé son impassible sang-froid.

Miguéla, quoiqu'elle n'eût pris qu'une faible part au festin, était sous l'impression d'une émotion extraordinaire ; il lui sembla que la princesse écoutait avec plaisir la conversation

fort animée du comte ; elle vit que, par la force des choses, Didier et Félicia se trouvaient isolés au milieu de la foule. D'une part, dom César ne bougeait que pour boire encore ; de l'autre, la seconde voisine du commandant, la plus coquette des jeunes dames passagères, était placée à côté d'un adorateur déclaré, le plus entreprenant des officiers du bord. Ce dernier couple ne songeait guère aux affaires d'autrui.

Au dessert, la joie générale ne connut plus de bornes ; le soleil venait de se coucher, et l'on était sous la Ligne, c'est-à-dire que le crépuscule devait être très-court ; déjà l'ombre de la nuit s'étendait sous la tente.

Les yeux de la favorite ne suivaient que confusément les mouvements de la princesse, simple mortelle malgré son titre et son rang, et qui, amenée par des transitions insensibles au point où l'on en était, ne fronçait plus ses beaux sourcils quand Didier s'enhardissait à faire des allusions plus que transparentes.

L'audace de quelques-uns s'accrut à la faveur du demi-jour ; les voix sonores des aspirants grondaient et couvraient les douces paroles qu'on se disait tout bas ; elles empêchaient d'entendre, non-seulement les serments d'amour, mais peut-être d'autres bruits qui en étaient le gage et le sceau ; et les flambeaux n'arrivaient pas. Seulement à l'extérieur de la tente, tout autour du navire, sur des filières tendues, se balançaient des fanaux qui ne répandaient qu'une lueur douteuse à travers l'étamine des pavillons brésiliens et français. Au crépuscule succédait le clair-obscur.

L'équipage avait soupé ; une double ration et l'espoir d'un punch offert par le commandant surexcitaient la gaieté des matelots.

La variété des costumes et des nudités de toutes les couleurs devait être plus grande encore que le matin. On voyait des hommes verts, ocre jaune et blanc de plomb. Indépendamment des dieux de la Ligne et de leurs comparses, qui allaient reparaître en ours, en diables, en Turcs ou en

gendarmes, ceux des profanes qui avaient pu se déguiser, se tatouer ou se peindre, n'y avaient pas manqué. La garde-robe d'Héloïse et celle d'Amanda furent amplement mises à contribution; tous les novices, tous les mousses étaient plus ou moins habillés en femmes.

L'orchestre jouait, sur l'arrière, des airs harmonieux; sur l'avant, retentissaient le tam-tam, le biniou et la grosse caisse.

La voix de Coco-Bel-Œil perçait à travers ce charivari; elle chantait :

C'est les mariniers
Qui sont toujours gais! } *bis.*
Madame la passagère
Je sais le secret
Qu'il faut pour vous plaire...
Gai!
C'est les mariniers, etc.

Et les matelots, se prenant la main, dansaient et hurlaient la ronde improvisée en l'honneur des femmes de chambre qu'on fêtait devant.

Le café était servi en même temps dans la salle du conseil et dans la dunette; le défaut d'espace obligeait à fractionner ainsi les convives en deux bandes, dont l'une resta en haut avec le lieutenant Rupert et le docteur; l'autre suivit le commandant, qui descendait avec la princesse.

Dom César vint, en trébuchant, offrir le problématique appui de son bras à Miguéla de Beijaflor. Le lieutenant entraîna la vieille marquise sous la dunette.

Grâce à cet arrangement, on pouvait s'abstenir d'obéir à l'impulsion; l'intérieur de la frégate était sombre, et l'on assure que le dédale des cabines recéla plusieurs fugitifs.

Au moins est-il certain que la plupart des aspirants se précipitèrent, dans la cohue des matelots, à la découverte d'Héloïse et d'Amanda.

La table desservie fut enlevée en un clin d'œil, la table du festin démolie, et le gaillard d'arrière livré à l'équipage, qui s'y élança en bondissant.

L'orchestre aristocratique était mis aux ordres du père la Ligne, les quadrilles se formèrent; Gignac et Amanda, Garnet et la piquante Héloïse, ne craignirent pas de se mêler à la foule des masques et de figurer non loin de Coco-Bel-Œil et de mademoiselle Tropique.

Napoléon Parnasse confectionnait une cuve de punch, et faisait passer aux danseurs les débris du festin. L'on apporta au père La Ligne, ou, si l'on aime mieux, à maître Baraquette, une bonne tranche du faux-pont, le mât de misaine et quelques autres bribes du pâté. On offrit un fragment de la guibre et l'image de *la Clorinde*, en sucre, à l'intéressante Amanda; Héloïse croqua le gouvernail et l'étambot, qui formaient un ensemble des plus doucereux.

Les valses, les galops, les danses de toute espèce se succédaient sur le pont; mais abandonnons ces tableaux pour descendre dans la chambre du conseil.

Dom César Chifaroté se laissa tomber lourdement sur un fauteuil dès qu'il y fut arrivé. Miguéla de Beijaflor, dégageant son bras, s'enfuit aussitôt à la recherche de la princesse; elle fut étonnée de ne point la trouver dans la première salle, entr'ouvrit la portière de la galerie, et la vit assise sur le divan en tête-à-tête avec le comte de Roqueterre.

Le premier mouvement de la jeune fille fut de se retirer; et, sortant alors de la salle du conseil, elle fit le tour de l'appartement, et passant par sa propre cellule, — elle s'arrêta derrière la portière qui flottait entre la galerie et la chambre à coucher de la princesse.

Miguéla fut indiscrète; que l'amour soit son excuse!

Malgré les observations qu'elle venait de faire pendant le dîner, elle estimait trop sa maîtresse pour la croire capable d'une faiblesse, ou d'une trahison; — car, à ses yeux, après les promesses de Félicia, c'était la trahir que d'agréer

les hommages du capitaine de vaisseau. Le doute, la jalousie, un reste d'espoir et même un peu de cet enivrement qui agissait plus ou moins sur tous les convives, la poussèrent irrésistiblement jusqu'au rideau de la porte dérobée. Elle écoutait en tremblant. Elle entendit le comte qui disait avec feu :

— Non, madame, je vous le jure; hier, je n'exagérais en rien! Je disais la vérité sans arrière-pensée. Oh! croyez-moi! Pour vous je ferais avec bonheur le sacrifice de ma vie, et s'il m'était donné de renaître dix fois, dix fois mes jours ne seraient qu'à vous.

La fière princesse de Bragance tressaillit; elle jeta un regard autour d'elle : un demi-jour mystérieux éclairait la galerie, la lampe n'était pas allumée; seulement, quelques points brillants scintillaient sur les glaces et sur les dorures quand le rideau se balançait au gré du roulis. Par les fenêtres ouvertes à une tiède brise, on voyait la mer teinte de reflets rougeâtres; la frégate illuminée laissait à son arrière une trace de feu.

Félicia comprenait à peine comment elle était là, dans l'obscurité, seule, avec un homme qui lui déclarait si audacieusement un amour sans bornes; elle entendait, il est vrai, les voix confuses des invités rassemblés dans la première pièce; mais elle savait bien qu'aucun d'eux n'oserait franchir le seuil de son appartement.

— D'un mot, pensa-t-elle, je puis le réduire au silence!

Cependant, elle ne prononça pas ce mot terrible : son sang portugais bouillonnait dans ses veines, ses pensées étaient confuses; elle se croyait forte, parce qu'elle se savait la puissauce de conjurer le péril, et le péril était plein de charmes pour elle; elle ne l'apercevait déjà qu'à travers un nuage.

L'exaltation des louanges passionnées de Didier, le magnétisme contagieux de l'amour agissaient sur elle à son insu; l'atmosphère était imprégnée d'émanations volup-

tueuses, et, pour la première fois, elle venait de s'asseoir à un grand festin d'où l'étiquette avait été bannie.

Elle voulut feindre, pourtant ; un signe de tête, un geste, furent sa réponse :

— Au nom du ciel ! madame, s'écria Didier, ne me glacez plus le cœur. Quoi ! vous diriez encore que j'ai l'air de jouer la comédie... Quand je vous entendis hier me répondre ainsi, madame, il me sembla que la lame d'un poignard déchirait ma poitrine ; je devins froid comme un cadavre. Moi ! vous mentir... à vous, qui êtes ma reine et ma divinité. Traitez-moi comme le dernier des esclaves ; mais, par pitié ! ne répétez plus des paroles si cruelles ! ne doutez pas de mon dévouement.

Didier, tel que nous l'avons dépeint, ne pouvait posséder l'art de conduire une intrigue ; une passión irréfléchie était son unique guide; vaincu par elle après de longs et pénibles efforts, il s'y abandonnait, il se laissait emporter par le courant, il n'était plus maître de lui, c'en était fait.

La violence de son amour pour Félicia ne connaissait d'autre frein que la volonté de Félicia, et la jeune veuve était désarmée. Un concours de circonstances incalculables avait été nécessaire ; ces circonstances s'étaient groupées d'elles-mêmes; mais le jeune commandant n'appartenait point à la classe de ces adroits jouteurs qui n'avancent qu'à coup sûr. On voit qu'il s'exprimait comme un enfant ; ses brûlantes protestations seraient ridicules, si elles n'avaient été sincères jusqu'à la folie.

D'un autre côté, la princesse, nécessairement préservée par son rang des assauts vulgaires de la galanterie, manquait de l'expérience que possèdent généralement les femmes du monde ; elle ne connaissait l'amour que par ses regrets. Depuis longtemps son imagination avait accepté comme vraies les formes idéales des sonnets de Camoëns et des romans de chevalerie. Le langage de Didier, qu'une coquette eût trouvé d'une naïveté de mauvais goût, était justement celui qui devait faire le plus d'impression sur elle.

D'ailleurs la passion véritable a un accent auquel ne peut se méprendre un cœur bien placé.

Didier ne lui dit pas en propres termes : — Je vous aime! Il ne l'osa point, et crut sans doute être resté dans les limites du respect, en ne formulant pas ainsi une pensée qui n'avait rien d'obscur. Tout autre que le jeune commandant aurait remarqué le trouble extrême de la princesse, et aurait pu profiter d'un pareil avantage.

La salle du conseil était déserte, il n'y restait plus que dom César Chifaroté, profondément endormi; les autres officiers étaient remontés sur le pont. Mais Didier, à genoux devant la duchesse, la supplia simplement de danser avec lui. Pour obtenir cette grâce, il fit valoir la solennité exceptionnelle du jour : — Tous les rangs étaient intervertis à bord, la duchesse de Viseu ne devait pas craindre d'obéir à la commune loi.

— J'ai abdiqué mon autorité suprême, disait Didier, vous daignerez oublier votre haute naissance pour me rendre le plus heureux des hommes.

Félicia, d'une voix étouffée, répondit par son consentement.

— Allons, allons, vite! dit-elle; car, sentant enfin sa faiblesse, elle voulait se fuir elle-même. Elle tendit la main à son cavalier.

Le comte de Roqueterre prit cette main, il la porta passionnément à ses lèvres. Félicia frémissait; elle ne dit rien, mais s'appuya sur son bras pour sortir.

Alors elle soupira.

Miguéla de Beijaflor, qui avait tout entendu, soupira aussi, essuya ses larmes et courut sur le pont.

Pendant que le commandant ordonnait aux matelots d'évacuer une partie du gaillard d'arrière, pour laisser à l'état-major la place de former un quadrille, la favorite s'approcha de sa maîtresse.

— Madame, lui dit-elle à voix basse en la regardant fixement, au nom du duc de Bragance votre père, au nom des

rois vos aïeux, sur l'âme de votre mère, qui est une sainte dans le ciel, sur votre honneur, par l'amitié sacrée que vous avez daigné avoir pour moi, écoutez ma prière. Mais d'abord éloignons-nous, que personne ne puisse m'entendre.

En parlant ainsi, la jeune fille entraînait Félicia vers la porte de la dunette plongée dans l'ombre, tandis que le pont était inondé de lumière et de bruit.

Félicia, stupéfaite, s'arrêta au seuil du logement particulier du commandant, et là, Miguéla reprit:

— Je vous observais pendant le dîner, ma chère maîtresse, je vous observais comme une sœur, comme un ange gardien... Il vous aime! vous le savez, et il ose vous le faire entendre !... Vous, madame, vous l'avez jugé noble et généreux; son caractère est loyal; Didier est magnifique comme un roi; devant vous, il est humble comme un esclave, il a toute l'éloquence d'un cœur passionné, il a la retenue d'un chevalier sans reproche... Hélas! j'en suis certaine, il est sur le point de succomber... Prenez-y garde, ma noble amie... Que vous ayez oublié la pauvre Miguéla, je le comprends... car, après tout, c'est vous qu'il aime... mais, au nom du ciel, n'oubliez pas qui vous êtes. Pouvez-vous accepter sa main ?... Repoussez donc l'hommage de son amour... et si ce n'est point pour moi, si ce n'est point pour vous, au moins par respect pour votre royale famille, conservez votre fierté... J'en ai trop dit peut-être... moi! je vous aime et je l'aime aussi, et je suis deux fois jalouse!

Félicia serra la main de la jeune fille.

— Avant-hier, reprit Miguéla, si j'avais vu ce que j'ai vu ce soir, j'aurais pleuré sur mon triste amour... j'aurais amèrement pleuré... A présent, je sais ce que j'ignorais alors; je veux être la gardienne de votre honneur!

— Va! sois tranquille, ma sœur, s'écria la princesse en l'embrassant, je saurai le garder moi-même!

Un moment après elle ajouta :

— Dès ce soir, il faudra qu'il renonce à sa coupable espérance, et, si tu le veux encore, je parlerai pour toi !

— Je l'aime, répondit la tremblante jeune fille en levant les yeux sur Félicia de Bragance.

Le comte de Roqueterre s'avança vers la princesse en lui offrant respectueusement la main ; le docteur Esturgeot, qui avait été choisi par le commandant, invita Miguéla de Beijaflor à faire vis-à-vis à la duchesse de Viseu.

La jeune fille accepta.

Au même instant, la marquise daViraçâo sortit de la dunette, où elle s'était réfugiée dans l'ombre, et jetant un regard de colère sur la princesse :

— Elle danse avec lui ! dit-elle, et l'autre est amoureuse et jalouse. Ah ! bravo ! je tiens donc enfin leurs secrets.

Martial Esturgeot, qui tenait aussi bien des secrets à l'usage du club des Vieux-Garçons, n'en était que plus gaillard et plus aimable.

— Tout ceci, pensait-il, devient excessivement drôle !... Ah ! la ravissante campagne !... Sur *le Pélican*, j'ai eu mes heures de plaisir ; à Brest, dans la société Cobichon, Patin et Jeannet, ou chez Mme Limousin, les commérages florissaient assez joliment ; à bord de *l'Inconstante*, nous fîmes une trouvaille qui avait son charme : trois Napolitaines, jetées par le vent, les courants et la maladresse de leur batelier à dix lieues au large, lesquelles ont fièrement défrayé mon journal de cette époque ; à bord du *Colosse*, avec ce cher commandant Graincourt, qui depuis... mais alors nous riions joliment ; à Taïti, à Valparaiso, à Lima, à Manille, j'ai eu de fort piquantes aventures ; à Paris, j'ai vu de curieuses drôleries... mais, foi d'Esturgeot, cette traversée est plus drôle, plus piquante, plus comique, plus véritablement épicurienne qu'aucune autre... Je ne donnerais pas ma place à bord pour vingt dîners comme celui d'aujourd'hui... Et pourtant !... quel dîner !... quel pâté !... quel homme que ce Napoléon Parnasse !... Si j'étais empereur, je mettrais ma couronne en gage pour un cuisinier pareil !...

Ce fragment de monologue nous apprend pourquoi Martial Erturgeot était insensible; il aimait trop les truffes, les vins d'Espagne et les romans d'autrui, pour avoir le loisir d'être lui-même le héros d'une intrigue amoureuse.

En était-il moins galant? Non, mille fois... si bien qu'il ne tarda pas à accabler Miguéla de compliments supérieurement tournés dans leur genre.

Ces compliments ne tiraient pas à conséquence.

Martial Esturgeot n'était point dangereux; il avait acquis la position d'homme inoffensif, ce qui lui permettait de nager, comme poisson dans l'eau, à travers les intrigues qui tourbillonnaient à bord.

Notre conscience d'historien nous contraint à dire, toutefois, qu'il avait fort bien observé la colère de la marquise da Viraçao, et qu'il en attendait les conséquences avec un vif intérêt de curiosité.

VII

LA TROMBE

Depuis le coucher du soleil la brise avait sensiblement fraîchi ; le soleil se couvrait d'épais nuages ; *la Clorinde*, emportée sous ses voiles principales, filait neuf milles à l'heure, lorsque le commandant prit place au quadrille formé à tribord derrière.

Le navire, rapidement entraîné vers le sud, tremblait sous les bondissements de ses cinq cents hommes d'équipage. Le punch avait fait merveilles, et la gaieté générale atteignait des proportions gigantesques.

De tous les côtés retentissaient des éclats de rire populaires ; le pont ressemblait alors au parterre de l'Opéra par une nuit de bal masqué ; toutefois, à bord, les costumes étaient encore plus étranges, les cris plus sauvages, la cohue plus épaisse et non moins grossière.

L'orchestre, renforcé par les instruments charivariques du père La Ligne, tonnait au-dessus des cinq cents voix qui chantaient, criaient et hurlaient à l'envi. Si quelque paisible bâtiment de commerce avait passé le long du bord il eût forcé de toile, et se serait éloigné avec terreur, craignant d'avoir rencontré le pirate du *Black captain* ou le *Voltigeur hollandais*.

Les aspirants s'en donnèrent à cœur joie; Mlles Héloïse et Amanda venaient de jeter leurs bonnets à de jeunes mousses qui s'en coiffèrent aussitôt; elles laissaient flotter leurs beaux cheveux sur leurs spencers, et faisaient l'admiration du deuxième quadrille de babord.

Déjà bien des incidents grotesques s'étaient succédé.

On avait entendu dans la hune la terrible voix d'un dieu marin qui avait ordonné une ronde colossale, et Coco-Bel-Œil, obéissant à l'oracle, avait entonné :

C'est les mariniers,
Qui sont toujours gai!

Il mit successivement en scène, dans son improvisation, la princesse et Miguéla qu'il porta aux nues ; la marquise dont il détailla les ridicules en style du gaillard-d'avant, et Mlles les femmes de chambre, dont il analysa les perfections dans le même goût. Que dit-il, ou plutôt que ne dit-il pas de leur *grément* (leurs cheveux), de leurs *écubiers* (leurs yeux), de leurs *guibres* (leurs nez), de leurs *joues*, et de toutes les autres beautés de ces aimables corvettes qui répétaient elles-mêmes le refrain.

Le père La Ligne jouait gravement du tam-tam en fumant sa vieille pipe.

Ce fut dans cet étrange bal que la princesse Félicia osa s'aventurer pour tenir sa promesse au comte de Roqueterre.

Miguéla de Beijaflor, placée vis-à-vis d'elle, n'écoutait pas le docteur Esturgeot, et ne la perdait pas de vue.

Esturgeot, s'apercevant qu'il faisait en pure perte des frais de galanterie très-recommandables, ne tarda point à se contenter du rôle moins fatigant de spectateur.

Il s'amusait infiniment; rien ne lui échappait; il préméditait des tirades drolatiques pour ses correspondants; du coin de l'œil, il suivait les mouvements de la bilieuse marquise da Viraçâo.

Dona Léonarda observait aussi le commandant et la duchesse de Viseu; elle se glissa derrière le mât d'artimon, et prêta l'oreille.

Didier, depuis qu'il était remonté, sentait accroître son audace; il venait de remporter un premier succès, il était ivre de bonheur; déjà son imagination en feu avait conçu un projet non moins insensé que son amour.

Il ne tarda point à le déclarer à la princesse dans les termes les plus clairs. Il commença par lui dire qu'elle avait été malheureuse avec son premier époux, sevrée de toute affection vraie, trahie par les siens, calomniée, persécutée.

— Et maintenant, ajouta-t-il, où allez-vous? Vous allez vous exposer à de nouvelles injustices. Renoncez à vous rendre à la cour du Brésil, et daignez suivre un conseil dicté par un sentiment pur comme la flamme, plus brûlant qu'elle.

Félicia, calme au milieu de ce tumulte, qui ressemblait à une orgie, écoutait Didier d'un air impassible et froid; Didier, continuant le développement de son idée, poursuivit avec enthousiasme.

— Foulez au pieds de vains préjugés, madame, acceptez une couronne; soyez reine, car je suis roi, et je vous aime!...

Félicia fronça les sourcils et devint pâle. Ses yeux rencontrèrent ceux de Miguéla : elle se tut et attendit encore.

— Oui, madame, reprit Didier, plus rassuré qu'effrayé

par son silence, je vous aime, je vous aime éperdûment, j'ose le dire, enfin ! Dussé-je être pétrifié par ce regard que vous jetez sur moi. Je vous aime, et je mets à vos pieds l'empire de l'Océan !

La princesse irritée se recula :

— C'en est trop, monsieur le comte ; silence ! vous dis-je.

Didier ne tint aucun compte de l'observation ; il lui prit la main et continua d'un ton déclamatoire :

— Cette frégate, madame, sera votre trône, tous les navigateurs seront vos sujets ! .. Nous allons changer de route, nous descendrons sur une des îles voisines pour y demander la bénédiction nuptiale ; je vous ferai donner le sacre... A vous les mers !... Pour vous, je veux les conquérir de l'un à l'autre pôle. Je déclare la guerre à tous les vaisseaux qui ne vous reconnaîtront pas pour leur souveraine.

Félicia tenta de dégager sa main et de fuir ; elle n'en eut pas la force ; ses yeux se voilèrent, son énergie l'abandonna, elle cherchait un appui.

— A moi !... au secours !... dit-elle d'une voix mourante.

— Vive la reine Félicia ! cria de toutes ses forces le commant de *la Clorinde*.

Il était fou.

— Vive la reine Félicia ! répondit l'équipage, dont les hourras couvrirent les exclamations confuses des officiers.

Miguéla et la marquise étaient accourues à la fois ; la première avait reçu dans ses bras la princesse évanouie, la seconde s'élança comme une mégère sur le capitaine, qu'elle prit à la gorge, et, de sa voix glapissante, elle vomissait un torrent d'injures et de malédictions.

— Infâme ! traître ! monstre capable de tous les crimes ! lâche forban !... disait-elle. A mort ! à la mer ! messieurs les officiers, il voudrait se faire pirate ! A bas le misérable !... aux armes !

— Madame la marquise, de grâce, taisez-vous ! s'écria Miguéla.

Déjà quelques seigneurs portugais de la suite de la princesse s'avançaient en menaçant ; les officiers du bord s'apprêtaient à défendre lëur capitaine.

La marquise da Viracâo entendit Miguéla, et eut encore le temps de lui répondre avec fureur.

— Me taire ! malheureuse sans honte... Allez cacher votre ignoble amour pour ce scélérat... Que faites-vous ici ?... arrière... Aux armes ! braves Portugais.. Mais où est donc mon frère ?... Dom César, à moi ! à moi !

— Diantre ! pensa le docteur Esturgeot ; ceci devient trop récréatif... Il va pleuvoir des coups tout à l'heure ; mettons-nous à l'abri..

Sans plus se soucier de sa danseuse que si elle n'eût jamais existé, le chirurgien-major se glissa prudemment derrière le mât d'artimon, à la place même que venait de quitter la marquise da Viraçâo.

— Me voici aux premières loges, se dit-il encore.

Le lieutenant Rupert fendait la foule des matelots pour arriver sur les lieux.

— A vos postes ! à vos postes de manœuvre ! cria-t-il.

Mais il avait mille peines à s'ouvrir un passage à travers les bandes de chanteurs et de danseurs qui ne le reconnaissaient plus.

La ronde avait repris de plus belle depuis que l'orchestre s'était brusquement arrêté.

Cependant le comte de Roqueterre, harcelé par la duègne, se débarrassa d'elle par un mouvement de colère ; dona Léonarda roula sur le pont en jetant des cris effrayants. Didier n'avait pas quitté la main de la princesse, il l'arracha aux soins de Miguéla, et, la portant en triomphe au-dessus de sa tête, il répétait :

— Vive la reine des mers !

Une rixe était engagée entre les officiers français et les Portugais ; déjà même elle attirait l'attention de l'équipage,

qui n'aurait pas manqué d'y prendre part, si tout à coup un bruit épouvantable ne s'était fait entendre.

Un grain, que le lieutenant Rupert avait été le seul à voir monter, éclata sur la frégate, qui s'inclina d'une manière effrayante. La mâture pliait comme un jonc ; les passagers et les passagères roulèrent pêle-mêle sous le vent avec les matelots ivres.

Didier, tenant toujours la princesse entre ses bras, s'élança sur le banc de quart :

— Aux drisses des huniers ! commanda-t-il d'une voix de tonnerre.

Le père La Ligne retrouva son sifflet à point pour traduire ce commandement, et de même que, malgré sa folie, le jeune capitaine avait tout d'abord agi en marin, de même les meilleurs matelots, obéissant aux instincts du métier, s'élancèrent à leurs postes malgré leur état d'ivresse.

Le lieutenant Rupert s'arrêta au pied du banc de quart, et dit :

— Me voici à vos ordres, commandant... je venais vous prévenir, j'avais vu le grain, mais...

— Allez à la barre, interrompit le comte de Roqueterre avec le plus grand sang-froid.

Le lieutenant courut à la roue du gouvernail, abandonnée alors aux soins d'un timonnier de troisième ordre, et gouverna suivant les indications du capitaine.

Si nous écrivions pour les marins, nous entrerions ici dans une foule de détail techniques; il nous serait facile d'expliquer comment la frégate, couchée sur le côté de bâbord, se redressa pendant une seconde, et tomba aussitôt sur le bord opposé. La brise avait subitement masqué les huniers et basses voiles; les mâts et les vergues craquaient, tous les objets épars sur le pont, les hommes, les femmes roulaient çà et là. Les fanaux se brisaient; et si une pluie battante n'était survenue, l'incendie aurait été à craindre ; — mais nous éviterons de faire un cours de manœuvre.

A la clarté la plus vive succède une obscurité profonde ; aux chants de joie, des cris de terreur.

Le lieutenant gouverne, le capitaine commande; quelques officiers qui les secondent, pressent les matelots. Maître Baraquette et une vingtaine de gabiers travaillent avec une ardeur incroyable.

Vains efforts; les voiles n'amènent pas, elles sont collées sur la mâture qui gémit. La frégate s'incline de plus en plus; déjà l'eau ruisselle dans la batterie où elle entre par les fentes des sabords, heureusement fermés d'avance.

La princesse, ranimée par le froid, rouvre les yeux et se trouve dans les bras du comte, qui la presse sur son cœur sans cesser de commander.

— Ah! mon Dieu! où suis-je? murmura-t-elle.

— Ne craignez rien, ô ma reine! répondit le jeune marin, nous triompherons...

Il achevait à peine ces mots que de toutes parts des craquements se firent entendre, — la frégate plongeait dans la mer, l'eau remplissait le pont, — tous les mâts de hune tombèrent à la fois.

— Sauvés! murmura le lieutenant Rubert.

— Vous voyez, madame, que nous sommes sauvés, dit le commandant; la frégate se redresse, nous avons des mâts de rechange!... Je vous apprendrai plus tard à régner sur notre orageux empire.

Ces derniers mots rendirent à la princesse le sentiment de la situation; elle parvint à se dégager de l'étreinte du capitaine de vaisseau en disant :

— Sauvez votre navire, monsieur le comte, je vous l'ordonne!... il faut que je m'éloigne!

— J'obéis... répondit le jeune commandant qui n'essaya plus de la retenir, et dirigea les travaux avec une habileté qui enthousiasmait le vieux Rupert lui-même, avec une lucidité dont les témoins de la scène précédente se rendaient

compte par une supposition gratuite, qu'on laissera dans la bouche de Coco-Bel-Œil.

— Maître, disait le matelot au ci-devant dieu de la Ligne, il paraît que le commandant se dégrise vite. Ce calme qu'il vous a!

— Bon! bon! répondit Baraquette, la grande danse commence; je savais bien, moi, que ces passagères nous causeraient de la peine. Nous avons trois jours d'ouvrage sur les bras, et un commencement de coup de cape un peu soigné.

— Non, maître, reprenait le matelot, c'est une tournade et voilà tout.

Maître Baraquette se mit à rire d'un air railleur.

— Une tournade, excusez du peu!... j'aimerais encore mieux un coup de vent... Tu crois, que c'est une tournade?

— Regardez!

Une nouvelle saute de vent confirma l'opinion de Coco-Bel-Œil. Mais déjà les bras ne manquaient plus; le pont était déblayé. Par les soins du lieutenant Rubert, un excellent timonnier tenait la barre; les passagers ainsi que les gens ivres avaient été portés en bas.

Martial Esturgeot alla se coucher et dormit du plus doux sommeil.

Le commandant et les officiers restèrent sur le pont durant toute la nuit; la mer était furieuse; la brise passait incessamment d'un point de l'horizon à l'autre, la frégate semblait être au centre d'un tourbillon; l'on craignait une trombe, et même l'on avait préparé quelques pièces d'artillerie pour la couper le cas échéant.

Une heure avant le jour, on vit en effet une immense colonne d'eau qui se dressait du côté du vent; sa base plongeait dans la mer; sa cime touchait aux nuages, elle s'avançait vers *la Clorinde*, qui n'avait plus de voile, et dont la mâture supérieure était entièrement brisée.

— Nous voilà fricassés ! dit tranquillement maître Baraquette.

— Doucement, répondit Coco-Bel-Œil, ne parlez plus de même, vous nous portez malheur.

— Moi ! plus souvent !... les princesses et les autres particulières, je ne dis pas !

Une bordée d'artillerie, un coup de tonnerre effroyable, et un bruit pareil à celui d'une cataracte, retentirent coup sur coup. Mille cris de terreur, partis des profondeurs de la frégate, répondirent à la triple explosion.

On avait tiré sur la trombe, qui s'était affaissée en dégageant une masse énorme d'électricité.

Un éclair rougeâtre et plusieurs jets de flamme sillonnèrent les nuages. Par l'effet de la chute d'eau, la mer bondit à plusieurs lieues à la ronde.

Les passagers et les autres personnes enfermées dans les batteries et le faux-pont, en entendant ces détonations répétées et sentant les secousses extraordinaires qui ébranlaient la frégate, voulaient fuir ; mais dans la crainte que la trombe ne tombât à bord, tous les panneaux avaient été couverts et cloués hermétiquement ; des hurlements de désespoir partaient des étages inférieurs.

— Ouvrez maintenant, dit le comte de Roqueterre, qu'on m'appelle l'officier de service !

On ouvrit ; une multitude de gens épouvantés se précipitèrent sur le pont.

Déjà les matelots qui venaient de manœuvrer étaient sans craintes.

La brise s'était décidément arrêtée au nord-est, la mer s'apaisait ; et quand les premières lueurs du crépuscule rougirent le côté du levant, quelques voiles basses soutenaient la frégate et lui permettaient de gouverner en route.

— Que diable se passe-t-il donc à bord ? demanda Martial Esturgeot en s'éveillant.

— C'est une trombe qu'on a coupée à coups de canon,

lui répondit un apprenti marin attaché à son service particulier.

— Ah ! elle est bien coupée !... tu en es sûr ?...

— Bien sûr, major, je l'ai vu tomber.

— Parfaitement, mon garçon !... Tu diras au cuisinier d'ajouter un supplément pour le déjeuner. Tous nos passagers se creusent l'appétit au grand air ; quant à moi, je vais continuer à dormir et n'en mangerai pas plus mal.

Là-dessus, l'honorable chef de gamelle se retourna dans sa couchette en souriant ; il eut bientôt repris son somme.

VIII

FAUSSE ROUTE

Le commandant avait dit à l'officier de se diriger au sud-est ; l'officier, étonné, se fit répéter deux fois cet ordre singulier, car, au lieu de conduire au Brésil, la nouvelle route menait tout droit à la côte d'Afrique.

Le lieutenant Rupert fut chargé de faire mettre en place les mâts de rechange, il resta en haut avec l'officier de quart.

— Ah çà ! lieutenant, disait ce dernier, je n'y comprends plus rien ; nous pourrions gouverner droit sur le Brésil, et le commandant vient de donner la route au sud-est !

— Qu'est-ce que ça vous fait ? demanda le lieutenant. Vous avez reçu un ordre, exécutez-le... et moquez-vous du reste.

— Mais, enfin... si le commandant se trompait ?

— Un commandant ne se trompe jamais ! répondit le lieutenant Rupert.

A déjeûner, le comte de Roqueterre, bien qu'en présence de Miguéla, du marquis et de la marquise, s'adressa constamment à la princesse en l'appelant : *Votre Majesté.*

Félicia fit semblant de ne pas s'en apercevoir, mais quand on fut sorti de table, elle retint Miguéla près d'elle, et fit prier le commandant de vouloir bien descendre dans la galerie.

— Monsieur le comte, lui dit-elle, il s'est passé hier à bord des événements déplorables et qui m'obligent à vous demander quelques explications.

— Que Votre Majesté parle, dit le jeune capitaine, ses volontés seront suivies ; y a-t-il des coupables ? Je suis roi, s'ils ont encouru la peine de mort, ils seront exécutés sur-le-champ.

Miguéla fondit en larmes, elle s'apercevait que Didier était fou.

La princesse, qui se proposait de réprimander le comte, et sur sa conduite de la veille, et sur ses paroles étranges du matin, commença de trembler, elle s'interrompit en disant :

— Non ! ce n'est point à cette heure, ce n'est pas ici que j'exige ces explications... je tiens à être en présence de tous vos gens de guerre, et entourée moi-même par ma cour.

— Qu'il en soit donc ainsi, madame, répondit le comte en s'inclinant, le roi des mers sera toujours votre premier sujet ; à quelle heure Votre Majesté exige-t-elle que le conseil soit assemblé ?

— On vous le fera connaître ultérieurement, dit la princesse, il suffit que vous soyez prévenu de mes intentions ; allez à vos nobles travaux !

Didier sortit majestueusement, non sans avoir baisé la main de la princesse de Bragance.

— Faveur légitime, dit-il, et que la plus grande dame peut accorder à son fiancé.

Dès que la porte du conseil se fut refermée derrière lui, la princesse et Miguéla se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Il a perdu la raison, ma chère maîtresse, disait la jeune fille en pleurant; son amour pour vous l'a rendu insensé !... Ah ! mon Dieu !... que devenir ?... que faire ?... Didier, Didier !... Plût au ciel que j'eusse péri et qu'il eût conservé cette haute intelligence que j'admirais ! La lutte entre le devoir et la passion a brisé les ressorts de son jugement... Ah ! madame, vous qui régnez sur lui, essayez de l'apaiser, guérissez-le... sauvez-le !... aimez-le, s'il le faut... Ne lui parlez plus de moi !... J'en mourrai !... mais s'il retrouve ses nobles facultés, son esprit, son génie, qu'il soit heureux pour vous et avec vous !... Par pitié, ma douce maîtresse, rappelez-le à la raison.

— Enfant ! et toi aussi !... calme-toi, je t'en supplie ! J'ai passé la nuit à réfléchir ; je crains qu'il n'y ait plus de remède... Prions Dieu et la sainte Vierge de nous protéger.

Dona Félicia de Bragance se mit à genoux. Miguéla suivit son exemple.

En sortant de table, la marquise da Viraçâo conduisit chez elle son illustrissime frère dom César, encore fort alourdi par les libations de la veille, et de plus contusionné au front et en maint autre endroit, — car le grand sénéchal n'avait cessé de rouler de tribord à bâbord pendant toute la durée du gros temps.

L'exorde de la duègne fut superbe de furie.

Le *Quo usque tandem* n'en approche point. Malgré son fanatisme de l'étiquette et du cérémonial, elle traita le marquis en termes très-peu courtois ; mais, enfin, venant au fait, elle lui déclara le résultat de ses observations.

— Il était amoureux fou ! dit-elle ; il est à présent fou à lier !

— Bah ! fit dom César.

— N'avez-vous pas entendu qu'il l'a appelée Sa Majesté pendant tout le déjeuner ?

— Je n'ai rien remarqué du tout ; je souffre d'un mal de tête affreux que vos invectives ne guériront pas : laissez-moi donc aller me coucher, je vous en prie.

— Vous coucher! quand nos officiers sont en guerre ouverte avec les siens !... Il s'agit bien de votre migraine, indigne buveur que vous êtes !...

— On ne passe pas la Ligne tous les jours, interrompit dom César, et je confesse qu'on n'a jamais vu plus beau festin !...

— Taisez-vous ! taisez-vous ! dom César... ne différons pas pas un seul instant, il faut s'emparer de l'autorité, il faut, avec ou sans l'assentiment de la princesse, qu'on ne nous emmène pas à la côte de Guinée. Il nous vendrait aux nègres comme esclaves ; il est capable de tout.

— Vous radotez, ma sœur ! laissez-moi en repos ! je veux dormir... Faites comme moi !

Il fallut que dom César s'arrachât de force aux obsessions de la marquise, dont l'état de colère était inexprimable. Elle retomba haletante sur son fauteuil, mais n'y resta pas longtemps, et courut de nouveau à la recherche du grand sénéchal.

Ce dernier s'était barricadé pour dormir en paix ; il ne l'entendit même point frapper à sa porte.

Alors dona Léonarda, désespérée, se rendit chez les autres passagers, pour leur confier son secret et concerter avec eux un plan de rébellion.

Les passagers, tout mécontents qu'ils étaient, la traitèrent de visionnaire.

— Le comte, dirent-ils, avait été inconvenant et coupable, mais non par folie ; l'excès du vin avait causé tout le mal ; — il avait bien prouvé, du reste, par son habileté comme

marin, qu'il jouissait de toutes ses facultés intellectuelles. Les officiers du bord faisaient semblant d'avoir tout oublié ; ainsi l'on devait imiter leur conduite ; car après tout les passagers n'était pas sans reproches, puisque les premiers ils avaient pris les armes.

— Vous faisiez votre devoir ! s'écria la marquise, la princesse était insultée.

— Nous sommes prêts à la défendre encore au péril de nos jours ; mais qu'elle nous ordonne elle-même, ou au moins par l'entremise du marquis das Pénilhas, ce que nous devons faire, et nous le ferons !

— D'ailleurs, madame, ajouta l'un des passagers, si le comte de Roqueterre était réellement fou, le commandement reviendrait au lieutenant Rupert, homme sage, dont nous n'avons qu'à nous louer ; c'est à lui qu'il faudrait s'adresser en bonne justice.

La marquise, poussée dans ses derniers retranchements, fit prier le lieutenant Rupert de vouloir bien descendre chez elle. L'honnête officier en second s'y rendit aussitôt ; elle lui répéta ses discours :

— Est-ce tout, madame ? demanda le lieutenant quand elle eut fini.

— Mais oui, monsieur ; eh bien ?

— Eh bien ! madame, la conduite privée du commandant ne me regarde pas !... Qu'il soit amoureux ou non ! je n'ai rien à y voir !... Que nous allions au Brésil ou en Guinée, peu m'importe !... Je sais qu'il n'est pas fou, car jamais marin n'a si bien manœuvré qu'il a manœuvré cette nuit... Je n'ajouterai donc qu'un mot, c'est que j'ai l'œil sur vous et sur vos compagnons ! Je vous remercie de m'avoir mis sur mes gardes. Tenez-vous pour avertie.

Après un salut des plus profonds, le lieutenant Rupert retourna droit à son poste.

Déjà les mâts de hune de rechange étaient en place, on leur mettait un gréement neuf ; l'activité la plus grande régnait sur le pont.

La frégate, poussée par une excellente brise, naviguait sous ses basses voiles, l'avant dirigé vers la côte d'Afrique.

Dona Léonarda da Viraçâo, plus furieuse que jamais, entra brusquement chez la princesse. Elle la vit à genoux, ainsi que Miguéla de Beijaflor.

— Madame la marquise, dit la duchesse de Viseu en se relevant, il me semble contraire à toutes les règles de pénétrer ainsi dans mon appartement sans m'en avoir fait demander la permission.

Un geste impérieux donnait à ces paroles un sens que la duègne ne voulut sans doute pas y trouver; au lieu de se confondre en excuses et de se retirer, elle s'avança jusqu'au milieu de la galerie.

— Certainement, madame la duchesse, dit-elle alors de son ton aigre-doux, Votre Grâce Sérénissime est en droit de me reprocher une légère atteinte aux lois de la cour; mais, en vérité, quand désormais personne ne s'y conforme, je suis au moins excusable, dans un moment de danger, de franchir le seuil de votre salon sans le cérémonial d'usage. Certes! après le dîner et le bal d'hier, après le déjeuner de ce matin, lorsque nous allons en Afrique au lieu d'aller au Brésil, quand le patron de notre bâtiment de passage est devenu complétement fou, il y a bien lieu à oser troubler votre tête-à-tête avec la plus déhontée des Portugaises...

Miguéla, tremblante, ne leva point les yeux; la princesse ne put supporter un langage si peu digne d'elle.

— Assez! madame la marquise. Sortez! sortez sur-le-champ!

Comme elle parlait encore, le comte de Roqueterre entra.

— Qu'est-ce à dire! s'écria-t-il, on oserait manquer de respect à Votre Majesté. Sur ma royale couronne, vous allez être vengée, madame! L'insolente sera punie d'une manière exemplaire... Sentinelle! saisissez cette femme! appelez la garde, et qu'on la conduise sur le pont.

Le factionnaire placé à la porte de la chambre du conseil exécuta littéralement l'ordre du capitaine; la garde prit les armes et accourut; la marquise poussait des cris épouvantables.

« — *La Reine des mers* ne devait rien ignorer de ce qui se passait à bord. » — C'est pourquoi le comte de Roqueterre était descendu chez la princesse; il venait l'instruire de la route qu'on tenait, du rétablissement de la mâture et de mille autres détails dont on fait grâce au lecteur.

Mais, malgré sa folie, il ne se serait pas permis d'entrer sans autorisation préalable, s'il n'avait entendu la véhémente apostrophe de Félicia.

L'arrestation de la marquise imprima un autre coufs à ses idées; il répéta qu'il allait faire prompte justice, et retourna sur le pont avant que la duchesse de Viseu eût eu le temps de répondre un seul mot. Elle était atterrée; Miguéla pleurait; la marquise, entraînée par la garde, continuait à pousser des cris de terreur qui ameutèrent l'équipage, l'état-major et les passagers. Dom César lui-même s'en émut : il fut réveillé en sursaut, mit la tête à la porte de sa cellule, et finit par reconnaître la voix criarde de son illustrissime sœur.

Lorsque le lieutenant Rupert, qui était à la recherche du commandant, vit apparaître dona Léonarda conduite par la garde, il ne put s'empêcher de penser qu'avec un homme tel que le comte de Roqueterre, il n'était pas prudent de différer un rapport.

— J'aurais parié, murmura-t-il, qu'il ne se doutait de rien, et déjà voici qu'il la fait arrêter.

Didier suivait de près; le lieutenant l'aborda militairement :

— Je vous cherchais, commandant, dit-il aussitôt, pour vous informer des mauvaises intentions de cette dame; mais je vois que vous savez tout. Croyez bien que mon retard est complétement involontaire.

— Ah ! vous saviez quelles étaient ses intentions? répondit le capitaine; c'est bien singulier ! Voyons.

— Elle s'est adressée à moi, et m'a proposé en termes positifs de me mettre à la tête du complot.

— Un complot contre Félicia et contre moi ! s'écria le jeune commandant ! Ah ! ah ! Très-bien, lieutenant, je suis content de vous... Silence ! femme... silence !

La marquise ne cessait d'appeler au secours, en criant :

— Ne voyez-vous pas qu'il est fou... seigneurs passagers... braves Fidalgues !...

— Taisez-vous, répéta Didier avec colère, ou je vous fais mettre un bâillon !... Tambour, l'assemblée !

Le tambour de garde battit l'assemblée; la mâture et la cale se dépeuplèrent; l'équipage se mit en rangs par escouades, officiers en tête. Les passagers et passagères furent obligés à comparaître. Dom César, stupéfait, en voyant sa sœur entourée par la garde, se crut en proie à un rêve fantastique.

— Son dîner était excellent, murmura-t-il; mais voici un cauchemar des plus ridicules; je dors... c'est un spectacle; ne nous inquiétons pas trop.

L'infortunée marquise n'osait plus ouvrir la bouche, elle faisait à son frère des signes suppliants.

Dom César lui répondit par un sourire hébété qui signifiait :

— Bien ! bien ! tout ceci n'est qu'un songe...

On conçoit que la prisonnière ne comprit rien à un semblable sourire; elle se tourna vers les passagers consternés. Enfin la princesse et Miguéla montèrent, au moment où le commandant prenait la parole :

— La marquise da Viraçâo, ici présente, disait-il, est coupable d'avoir excité à la révolte contre notre autorité légitime plusieurs personnes de l'état-major ou de l'équipage, ainsi que divers passagers. Elle est coupable en

outre d'avoir manqué de respect à Son Altesse Sérénissime dona Félicia de Bragance. En conséquence, elle est passible de comparaître devant notre conseil, et d'être jugée militairement; mais voulant user d'indulgence pour cette fois, nous lui infligerons une simple peine de discipline; elle sera seulement attachée pendant trois heures au pied du grand mât.

— Très bien ! pensa le lieutenant Rupert. Voilà de la fermeté.

Un murmure d'étonnement parcourut les rangs de l'équipage.

Un murmure d'indignation partit du groupe des passagers.

— Grâce ! grâce pour elle ! s'écria la princesse, qui, bien persuadée de la folie du commandant, espérait du moins qu'il lui céderait.

Mais les murmures irritèrent le jeune capitaine, qui prit un air majestueux, et répondit à voix basse :

— Je suis au désespoir, madame, d'être forcé de refuser. Votre Majesté voudra bien ne pas insister davantage; il s'agit du salut de l'empire. Une révolution nous menace; il faut se montrer à la fois fort et clément; soyez tranquille, madame. J'aurai, du reste, l'honneur de vous expliquer cette importante affaire d'État dès que j'aurai pris toutes les mesures nécessaires.

Le comte s'inclina profondément devant la princesse; puis, élevant la voix, il ordonna brièvement à l'impassible Rupert de faire exécuter la sentence.

Le lieutenant obéit à la lettre.

La marquise appela par de grands cris les passagers, son frère, et la princesse elle-même.

— Qu'on lui mette un bâillon ! commanda Didier... Mais on murmure, je crois !... Silence !

L'équipage se tut.

Les passagers, exaspérés, s'écrièrent :

— Il est fou! Dom César, à quoi pensez-vous donc? Messieurs les officiers, ne souffrez pas ces infamies!... Madame la princesse, que Votre Grâce nous commande de la délivrer.

Le comte pâlit de colère, il tira son épée.

Les passagers et dom César lui-même tirèrent les leurs.

Ce dernier ne savait plus s'il rêvait ou non, il obéissait à l'impulsion sans raisonner.

Miguéla se précipita vers le comte de Roqueterre et se mit à genoux devant lui en disant :

— Par pitié pour vous-même, commandant, grâce!... Reprenez vos sens!

Le capitaine ne tint aucun compte des paroles de la jeune fille. Il repoussa la princesse elle-même, qui lui ordonnait impérieusement de se rétracter.

— Lieutenant! s'écria-t-il, qu'on saisisse les révoltés. Qu'on les jette aux fers!...

Déjà le lieutenant avait pris le commandement de la garde qui s'avança, baïonnette croisée, sur les officiers portugais, contraints de mettre bas les armes, et qu'on traîna aux fers, malgré les supplications de la princesse et des autres passagères.

— Mesdames, je vous conjure, s'écria Didier, retirez-vous dans vos appartements... L'heure de l'indulgence est passée... Messieurs les officiers, reconduisez ces dames.

Les officiers du bord obéirent à regret.

La princesse, s'adressant à quelques-uns d'entre eux, dit enfin :

— Mais, messieurs, ne voyez-vous donc pas qu'il est fou? Nous n'allons plus au Brésil, on nous persécute... on nous méconnaît... Les mesures qu'il vient de prendre sont absurdes...

— Madame, répondirent les officiers, il n'a fait que main-

tenir son autorité par des actes un peu violents, mais il est maître absolu.

— Il est fou, messieurs... Vous devriez le déposer.

— Quand cela serait vrai, madame, nous n'avons ni le droit ni le pouvoir de le démonter du commandement.

— Mais enfin que faut-il faire?

— Le docteur est seul apte à constater l'état de folie; le lieutenant Rupert est seul en position de réclamer le commandement.

La princesse fit appeler le docteur Esturgeot.

IX

RÉVOLTE AU SÉRAIL

Martial Esturgeot n'aimait pas à se compromettre. Il était excellent homme, serviable, obligeant, jovial, bon enfant, parfait camarade, — le tout soit dit d'après les définitions ordinaires de ces mots: — mais il était prudent à sa manière et peu jaloux de se mêler à une affaire épineuse.

— Vous concevez, madame, répondit-il à la princesse Félicia, qu'il est fort difficile de déterminer à quel moment précis la folie commence. Les actes du commandant ne démontrent pas précisément qu'il soit insensé; qu'a-t-il fait?... Il a puni une femme qui jetait le désordre à bord; il a fait arrêter les officiers qui tiraient l'épée contre lui.

— Et le changement de route? et ses insolentes déclarations à mon égard?

— Nous ne savons si le commandant a des ordres secrets pour la route; quant à ses déclarations, madame, elles ne prouvent que son bon goût et non sa folie.

— Monsieur le docteur, vous me manquez de respect.

— Dieu m'en garde! murmura le digne homme. Mais en fait d'actes arbitraires, on peut, à bord, s'attendre à tout. Que durent penser les équipages de ces navires qui, du temps du Directoire, emportaient des prisonniers d'État à la Guyane, quand au milieu de la traversée ils recevaient l'ordre de fusiller tel ou tel passager inoffensif? Eh bien! madame, les passagers furent fusillés, sur le simple commandement des capitaines, sans que personne ait jamais songé à accuser ceux-ci de folie. M. le comte de Roqueterre a peut-être des instructions secrètes qui l'obligent à se conduire comme il se conduit.

La princesse congédia le docteur et fit prier le lieutenant de venir chez elle; elle essaya vainement de le convaincre de la folie du capitaine; elle le supplia inutilement de la faire constater et de s'emparer ensuite de la direction supérieure.

Le lieutenant Rupert n'opposa point des raisons égoïstes aux prières de la princesse; il ne parla qu'au nom du devoir; il alla jusqu'à louer la fermeté du commandant.

— Ah! monsieur, s'écria la princesse, plaise à Dieu que vous n'ouvriez pas les yeux trop tard!

Sur le gaillard d'avant, la même idée était exprimée dans un autre style par maître Baraquette, qui disait à Coco-Bel-Œil :

— Eh bien! mon petit, que penses-tu de tout ça? J'ai idée, moi, que le commandant est lunatique... Hier, je me disais comme toi : c'est le vin! .. à cette heure, c'est la rage et la jaunisse... Défions-nous! s'il tombe sur l'équipage, nous ne sommes pas parés... Tiens! vois ses yeux noirs, comme il les roule, pire que des fanaux de pouppe... et cette paire de pistolets qu'il vient de mettre en ceinture.

— Ça n'empêche pas qu'il a crânement manié sa barque pendant le coup de temps.

— Oui, mais de ce qu'on est marin, c'est-il une raison pour n'être ni fou ni soûl! j'ai bien sifflé, moi! et toi, tu as bien coupé le gréement du petit mât de hune... et pourtant, nous étions *bleus*, m'est avis!

— Vous parlez comme un livre de messe, maître Baraquette; comment faut-il gouverner?

— Faut se préparer à passer un vilain quart d'heure; et voilà.

— Dame! si on pouvait s'en déhaler autrement?

— Connais pas le moyen.

— Et les passagères?

Maître Baraquette se gratta le front, fuma une pipe, et finit par se présenter de nouveau devant M[lles] Héloïse et Amanda, qui ne tardèrent pas à se rendre chez Miguéla de Beijaflor.

Elles ne la trouvèrent point dans sa cabine; mais elles entendirent du bruit du côté de la galerie, et passant par la chambre à coucher de la princesse, elles s'arrêtèrent derrière le même rideau qui, la veille, avait caché la favorite.

Le commandant, suivant toujours son idée fixe, était redescendu auprès de la princesse. Lorsqu'il entra, le lieutenant Rupert venait de sortir pour surveiller les travaux du gréement.

— Madame et souveraine, dit le comte, c'est à mon grand regret que je me suis vu dans l'obligation d'agir, tout à l'heure, avec une rigueur excessive. Notre royale puissance était menacée; votre cour se révoltait, j'ai sévi. Maintenant, vous plaît-il de m'accorder une audience pour traiter des mesures à prendre envers les prisonniers d'État?

— Parlez! monsieur le comte, dit la princesse, qui ne remarquait point sans effroi l'air égaré de Didier et les armes qu'il portait à la ceinture.

— Il conviendrait, je crois, que nous fussions seuls, dit le commandant en désignant du geste Miguéla de Beijaflor.

— Non, non ! monsieur, s'écria la princesse. Je tiens à conserver près de moi une personne fidèle et qui nous aime tous deux.

— Jeune fille ! reprit le comte d'un air grave, prenez-y bien garde, nous allons nous entretenir devant vous des secrets de l'empire. Votre tête nous répond de votre discrétion absolue.

Miguéla, dissimulant son trouble et sa douleur, ne répondit que par un signe.

Didier ajouta :

— Il fallait faire un exemple, je n'ai point failli à ce devoir. D'ailleurs, ne craignez rien ; la clémence sied aux cœurs généreux. Je me bornerai donc, si vous y consentez, à exiler les coupables en Terre-Ferme avec défense de jamais reparaître dans nos États. Dès demain, je pense que nous serons en vue des îles du Cap-Vert ; néanmoins je crois préférable de nous rendre à la côte d'Afrique, où nous déposerons les traîtres. Les îles doivent un jour nous appartenir ; il ne faut pas y mettre des ennemis qui pourraient plus tard se soulever contre nous. Dès que j'aurai formé ma flotte, je m'emparerai de tous les archipels de l'Atlantique, et plus tard de toutes les autres îles du monde. Mais auparavant, je demanderai à Votre Très-Gracieuse Majesté si elle a songé à la double cérémonie de notre mariage et de notre sacre impérial et royal ?

La princesse Félicia, inquiète et embarrassée, n'osait point heurter de front la folie du commandant ; elle ne voulait pas non plus lui donner, par une adhésion formelle, une nouvelle consistance.

— Monsieur le comte, dit-elle après un instant de réflexion, il me semble pourtant qu'il eût été nécessaire de consulter le ministre de la marine.

— Non, madame, pas encore, répliqua gravement Didier ; il importe maintenant de patienter et de feindre ; c'est là le

grand art des têtes couronnées. Jusqu'à présent, je conserve mon nom, mes titres et mon grade. Lorsque je serai Didier Ier, empereur des mers et roi des îles, j'élèverai Rupert au rang de premier ministre; la marine sera son département. Pas de nouveaux coups d'État. J'attends! ma ligne de conduite est bien tracée. Dissimulons donc en commun.

— Vous renonceriez aux couleurs de la France votre patrie? dit la princesse.

— La France est une ingrate; elle a abandonné le sceptre des mers; je le saisis. Nos couleurs seront un champ uni d'azur, et notre pavillon impérial sera chargé des armes de Roqueterre et Bragance. Rien ne m'échappe, j'ai tout calculé jusque dans les plus petits détails.

Le commandant, avec l'impitoyable logique d'un monomane, développa successivement une foule de projets parfaitement coordonnés entre eux, et qui ne pêchaient que par l'absurdité du point de départ.

Chaque objection de la princesse était résolue comme sorte de problème.

Enfin, il sortit, non sans avoir de nouveau baisé la main de Félicia, qu'il appelait tour à tour sa fiancée, la reine de son empire, et la maîtresse de son cœur.

Sur le pont, il ne fut que marin : il examina le gréement en praticien consommé, releva quelques légères erreurs qui avaient échappé à l'œil du maître d'équipage et même à celui du lieutenant; puis sans daigner regarder la marquise attachée au mât, bâillonnée, accablée par ce cruel traitement, il rentra dans la dunette où il commença la rédaction de son grand code naval intitulé :

CONSTITUTION DE L'EMPIRE DES MERS ET DES ILES.

Héloïse et Amanda demandèrent à travers le rideau la permission d'entrer; la première, prenant la parole, dit à la

princesse que les gens de l'équipage ne partageaient ni l'aveugle confiance du lieutenant, ni l'indifférence du docteur, et qu'ils leur avaient fait proposer un moyen de mettre fin à la position où se trouvait la frégate.

— Voyons ! dit la princesse en secouant tristement la tête.

Ici, Héloïse, avec la faconde d'une grisette pur sang, passa en revue toutes les intrigues amoureuses qui s'étaient nouées à bord.

Miguéla devint pourpre.

La princesse elle-même éprouvait une répugnance visible pour ces interminables confidences; mais qui veut la fin veut les moyens. Il fallut bien qu'elle apprît comment les cinq officiers chefs de quart, le commissaire et les deux chirurgiens en second, subissaient l'influence toute-puissante de Mmes et Mlles da Cunha, da Silva, do Rosario, das Golpelhas et autres.

— Nous-mêmes, ici présentes, poursuivit Héloïse, nous ne sommes pas sans quelque crédit sur messieurs les aspirants. Amanda pourrait vous dire que les maîtres font aussi les galants auprès de nous, et que Coco-Bel-Œil, le beau parleur qui jouait le rôle du curé au passage de la Ligne, sera pour nous quand nous voudrons.

— Eh bien ? demanda la duchesse de Viseu.

Amanda, qui tenait à pérorer aussi, s'empressa de démontrer à la princesse qu'elle devait se mettre à la tête de la conspiration, inviter toutes les dames à user de leur pouvoir, et faire arrêter le commandant par ses propres officiers.

Miguéla s'informa timidement du traitement que l'on réservait au comte de Roqueterre.

— Ah ! par exemple, s'écria vivement Héloïse, vous êtes bien bonne de vous inquiéter de lui ! Un pauvre sot, qui n'a pas eu l'esprit de voir que vous l'aimiez.

La jeune favorite baissa les yeux.

— Après ça, dit Amanda sur le même ton, je pense qu'on l'enfermera dans sa chambre et qu'on le soignera comme un malheureux fou qu'il est. Si vous tenez encore à lui, mademoiselle, vous serez sa garde-malade ; mais bien sûr il n'en vaut pas la peine.

La princesse fit un signe qui imposa le silence aux deux effrontées messagères.

— Vous ne me parlez, dit-elle, ni du lieutenant Rupert, ni du docteur Esturgeot.

— Le lieutenant, répondit Héloïse, est un autre fou qui ne connaît que sa consigne ; lui et son capitaine d'armes, ça sera le diable ! Tant pis pour eux, nous serons les plus fortes, et nous nous passerons bien de ces deux grigous-là.

— Quant au docteur, s'écria l'intéressante Amanda, je le sais par cœur, moi ! c'est un bon garçon, qui ne connaît que son ventre et son repos. Il fera ce qu'on voudra, pourvu qu'on l'y force et qu'on lui donne un excellent dîner.

La princesse ne réprima point un sourire.

— Voyons, madame, décidez-vous, reprirent les deux filles de chambre presque en même temps. Si tôt pris, si tôt pendu, comme on dit en France. Voulez-vous que nous allions chercher ces dames ?

— Allez, murmura la princesse d'un ton de regret.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Miguéla de Beijaflor dès que les grisettes furent sorties ; prenez garde, ma chère maîtresse, aux conséquences d'une pareille démarche. Il n'est que fou, vous le rendrez furieux ; son lieutenant le soutiendra, nous allons être cause peut-être de quelque effrayant malheur.

— Il faut bien cependant prendre un parti. Je suis plus exposée que personne. Son amour insensé me fait peur ; c'est pourquoi, malgré ma répugnance, j'ai cru devoir céder.

Pendant que la princesse et la favorite s'entretenaient ainsi dans la galerie, Héloïse et Amanda parcouraient les

cabines des passagères, elles leur apprenaient l'origine de la démence du jeune commandant, elles les convoquaient de la part de Félicia, et préparaient le terrain de telle sorte qu'on devait s'entendre à demi-mot.

Un quart d'heure après, il ne manquait que la marquise da Viraçâo, encore attachée au grand mât, pour que le club des passagères fût au grand complet.

La princesse n'eut pas besoin d'entrer dans des détails indignes d'elle. Le salut de la communauté, la délivrance des frères et des époux jetés aux fers, la nécessité de secouer un joug odieux et ridicule, furent les points principaux sur lesquels elle insista.

Il importait, ajouta-t-elle, d'obtenir le concours de messieurs les officiers de la frégate, et de les déterminer à agir avec ensemble.

Héloïse et Amanda ayant déjà distribué les rôles, Mmes et Mlles da Cunha, da Silva, do Rosario, das Golpelhas et autres, promirent de faire tous leurs efforts. Quelques-unes d'entre elles rougirent bien un peu; il y en eut même qui jouèrent de l'éventail afin de cacher leur dépit, car elles voyaient que la princesse n'ignorait plus rien. Néanmoins, l'imminence et la nature du danger raffermirent les courages, la révolte fut décrétée d'une commune voix; bientôt les belles conjurées furent à l'œuvre.

Miguéla tremblait et pleurait.

La princesse, violemment agitée, se promenait à grands pas, et s'armait d'un poignard à manche de nacre dont la lame damasquinée brilla pendant un instant dans ses blanches mains.

Cependant, Gignac et Garnet reçurent un message de Mlles Héloïse et Amanda. Ils accoururent tout joyeux; ils ne s'attendaient guère à recevoir avis d'une conspiration, et d'abord ils crurent qu'on se moquait d'eux. Quelques mots échangés tout bas, de gracieux sourires, des serrements de mains accompagnés de regards éloquents, les eurent bientôt convaincus et disposés à merveille.

— Nous répondons de nos camarades dirent-ils; que les officiers donnent l'exemple, les élèves ne les abandonneront pas !

Chaque conjurée employa des moyens analogues.

Les unes écrivirent, et invitèrent à venir leur rendre visite ceux des officiers qu'elles comptaient gagner à la conspiration.

— Parbleu ! pensa plus d'un enseigne, le commandant a eu, il faut en convenir, une bien triomphante idée en nous débarrassant des jaloux... Ces dames ne perdent pas le temps. Allons !

D'autres passagères, enveloppées dans leurs mantilles, se glissèrent dans le carré, frappèrent doucement à la porte de telle ou telle cabine, dont elles surprirent les heureux habitants.

Tous les membres de l'état-major furent mis dans la confidence, à l'exception, bien entendu, du lieutenant Rupert et du docteur Esturgeot.

Esturgeot, comme on pense, n'y perdit rien ; il allait et venait, observant le mouvement, et conservant la neutralité de l'indifférence.

Une difficulté de premier ordre se présentait.

Personne ne voulut accepter le rôle de chef de la conjuration. Chaque officier se déclarait prêt à agir en sous-ordre, nul ne consentait à prendre l'initiative.

Le lieutenant le plus ancien après Rupert se récusa le premier ; l'adresse et les séductions de l'aimable Jacinta do Rosario échouèrent près de lui.

— Tout ce que je puis faire, dit-il, c'est de m'abstenir et de ne point trahir votre secret, quoique l'ordonnance soit positive. La loi me fait un devoir de tout révéler... il y va des peines les plus sévères.

Le second des officiers, résolu à suivre son chef de file, si celui-ci consentait à se compromettre, refusa de même,

dès qu'on vint lui proposer les honneurs de la direction supérieure.

Quoique Johanna das Golpelhas eût des yeux sombres d'où jaillissaient d'éblouissants rayons lumineux; quoique ses longs cheveux noirs fussent doux à l'égal de la soie vierge, et que le velours de ses joues fût plus doux encore, le troisième officier lui répondit:

— Pour vous, mon âme, je suis prêt à mourir à l'instant même. Tenez! frappez-moi, si vous doutez. Je sourirai en recevant le coup mortel de votre adorable main... Mais il m'est impossible d'accepter le rôle de chef de complot; je serais dégradé, deshonoré, flétri. La mort, Johanna... ou votre pardon!

— Vous êtes un lâche! s'écria la jeune femme.

L'enseigne, à genoux, essaya de la retenir.

— Ce n'était pas ainsi, dit-elle encore, que votre commandant aimait la princesse; pour elle, il avait fait le sacrifice du devoir. Il veut être pirate, brigand, flibustier. Il a renié sa patrie et son pavillon!

— Hélas! ma très-chère amie, répondit l'enseigne en souriant, le commandant, à ce qu'il paraît, est tout à fait fou, et moi, indigne enseigne, je ne le suis qu'aux trois quarts!

Le quatrième officier détourna la confidence et se perdit en déclarations d'amour.

— Mais nous n'allons plus au Brésil, disait Violenta da Silva?

— Tant mieux! mon ange. Le Brésil, c'est la séparation; je tiens à voir se prolonger les plus beaux jours de ma vie.

— Il est amoureux de la princesse.

— Eh bien! ne le suis-je pas de vous, ma colombe chérie? Ne vous inquiétez pas trop... nous sommes heureux!

Le troisième enseigne, cadet de Gascogne, fit entendre raison à la baronne da Cunha.

— En conscience, lui dit-il, puis-je faire à moi seul ce que mes quatre anciens ont trouvé au-dessus de leurs forces?... Ah! si j'étais lieutenant, l'affaire serait déjà parfaitement arrangée, quoique votre baron dût redevenir libre... et il est très-gênant, votre baron!... A propos, ne trouvez-vous pas assez commode d'être provisoirement débarrassée de ses regards jaloux?... J'ai, du reste, fait les choses en galant homme, je lui ai envoyé tout à l'heure un matelas et un oreiller pour qu'il soit à son aise, je lui ai porté moi-même douze cigares de la Havane; il est en parfaite compagnie, mollement couché, retenu par un pied, voilà tout!

— Vous trouvez moyen de rire des événements les plus tristes, murmura la baronne.

— Que voulez-vous, ma noble dame? repartit le cadet gascon, le monde est ainsi fait qu'une moitié se réjouit des infortunes de l'autre moitié. Démontons le commandant, je le veux bien; mais n'y aurait-il pas moyen de laisser votre cher mari en compagnie de mes cigares... là-bas, devant?

— Bref, vous ne voulez pas être le chef du complot?

— Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. Les grandeurs n'ont rien qui me tente, car, pour rester heureux, il me suffit d'être le plus humble de vos adorateurs.

Le commissaire, les seconds chirurgiens, les aspirants ne pouvaient pas davantage accepter la périlleuse mission de diriger les conjurés.

Les passagères vinrent rendre compte à la princesse des refus qu'elles avaient essuyés de toutes parts.

— Quoi! s'écria Félicia, parmi tant de beaux et galants damoiseaux, pas un homme!... Et vous avez la faiblesse de les aimer... A moi! à moi donc le soin de vous sauver!... Je ne veux plus qu'une chose: amenez-moi tous ces messieurs!...

La princesse ayant dit, se fit revêtir par Miguela de sa robe de grande cérémonie. Ce fut dans ce costume solennel qu'elle reçut les officiers, les élèves et les passagères.

Mais un personnage qui n'avait pas été convoqué entra le dernier.

C'était le lieutenant Rupert, non moins vigilant par devoir qu'Esturgeot par curiosité.

Il laissa la porte ouverte.

L'on vit alors dans la batterie un fort peloton de matelots armés, commandé par le capitaine d'armes.

X

LE BON ANGE

La princesse, à l'aspect de la force militaire déployée contre elle, releva fièrement la tête, et, d'une voix impérieuse, elle dit au lieutenant Rupert :

— M'apprendrez-vous, monsieur, la cause de votre présence ? Que signifie cet appareil menaçant ? pourquoi ces soldats sous les armes ? Viendrait-on compléter, par quelque nouvel acte de violence, les outrages dont sont accablés mes officiers et ma première dame d'honneur ?

— Madame la princesse, dit simplement le capitaine en second de *la Clorinde*, j'obéis aux ordres que j'ai reçus. Veuillez donc monter sur le pont, vous, madame, et toutes les personnes ici rassemblées.

La duchesse de Viseu jeta autour d'elle un regard hautain et dédaigneux, car elle voyait les officiers déconte-

nancés, les femmes tremblantes, et les filles de service elles-mêmes dans un état d'abattement qui lui inspira le plus profond mépris.

Miguéla seule avait fait abnégation d'elle-même.

— Ma noble et loyale maîtresse, disait la jeune fille, ils vous abandonnent, ils vous accusent dans leurs cœurs ! Mais je vous suis fidèle, je partagerai votre sort quel qu'il soit... Puissé-je mourir pour vous sauver.

La princesse serra tendrement la main de son amie ; et, promenant une dernière fois son regard altier sur les officiers et les passagères, elle dit enfin au lieutenant :

— Allons, monsieur ! mais rappelez-vous bien que je proteste contre cette violation de toutes les lois de l'hospitalité ; je proteste au nom du Portugal, du Brésil et de la France.

— Madame la princesse, *j'obéis !* répéta le lieutenant Rupert d'un ton ferme et respectueux en même temps.

La princesse ne répondit point : ses traits n'exprimèrent qu'une colère froide. Elle monta en s'appuyant, par contenance, sur la douce Miguéla de Beijaflor.

Le comte de Roqueterre, en grand uniforme de capitaine de vaisseau, était sur le banc de quart.

Instruit de ce qui se tramait par le vigilant Rupert, dont la police intérieure avait tout découvert jusque dans les plus intimes détails, il voulait faire acte de pouvoir.

La princesse courroucée le regarda fixement ; il soutint ce regard sans sourciller.

Miguéla leva sur lui ses beaux yeux bleus pleins d'une pitié suppliante ; il ne vit point Miguéla.

Du reste, le peloton de matelots armés entourait et gardait les officiers, les élèves et les passagères. Les gens de l'équipage étaient formés sur deux rangs et commandés par les maîtres.

— Ça chauffe ! murmura Coco-Bel-Œil.

— Comment tout ça va-t-il tourner ? dit Baraquette.

— Si le lieutenant sait que vous avez été chez les filles de chambre, vous n'êtes pas blanc !

— Tais-toi, mon fils, la colique me gagne... Si elles vendent la mèche, la tournade sera pour moi. J'ai toujours eu mauvaise idée de la campagne !... Pchtt !...

La marquise da Viraçâo, encore attachée au pied du grand mât, était pourpre de fureur. Si elle n'eût été baillonnée, un torrent de malédictions et d'imprécations fût sorti de sa bouche, mais on n'entendait que ses gémissements étouffés.

Le plus profond silence régnait sur le pont.

— Madame ! dit enfin le commandant, je viens d'être aussi surpris qu'affligé en apprenant que vous vous mettiez à la tête d'un complot ayant pour but de me dépouiller de mon autorité légitime !... Je ne manquerai pas aux égards dus à une personne de votre rang !... je veux être modéré, je veux être généreux ! Vous serez seulement détenue dans vos appartements, et ne communiquerez avec personne sans ma permission.

La princesse ne baissa point ses yeux noirs qui rencontraient sans cesse les regards du commandant.

La main posée sur la poignée de son élégant stylet, elle donnait quelques signes d'impatience ; évidemment elle attendait que le comte de Roqueterre eût achevé son discours pour prendre aussi la parole.

— Mesdames les passagères, poursuivit le jeune capitaine de vaisseau, vous avez vu comment j'ai traité M[me] la marquise da Viraçâo ; cette leçon ne vous a point suffi. Vous avez tenté mes officiers. Vous les avez attirés dans un complot que vous auriez dû repousser avec horreur. Vous porterez la peine de votre faute inexcusable. Je ne parle pas des deux misérables filles de service qui sont les chevilles ouvrières de la révolte ; elles seront frappées comme des mousses, et l'on saura qui leur a conseillé de se mettre en avant.

Héloïse et Amanda fondirent en larmes et poussèrent les hauts cris.

— Silence ! s'écria le commandant, ou, sans plus attendre, je vous fais appliquer la correction que vous méritez.

Cette menace agit si puissamment sur les deux infortunées grisettes, qu'on n'entendit plus que leurs sanglots.

— Aïe ! aïe ! mon petit, dit maître Baraquette à son confident Coco-Bel-Œil, je suis comme si j'avais avalé des champignons empoisonnés.

— Votre mal se gagne, maître. Je sue des lames de couteau.

— Mais avant tout, continua le commandant d'un ton formidable, vous allez voir comment je punis les serviteurs félons qui ne craignent pas de se liguer contre leur chef, leur maître et leur roi ! Capitaine d'armes, les fusils sont-ils chargés ?

— Oui, commandant, dit le sous-officier.

Au mot de roi, la princesse tressaillit.

En entendant la question du comte de Roqueterre, elle poussa un cri aigu, et fit quelques pas vers le banc de quart :

— Justice ! justice ! reprit-elle après avoir essuyé la sueur glacée qui couvrait son front.

Une horreur profonde parcourait les rangs de la foule.

Plusieurs passagères s'étaient évanouies dans les bras des officiers prisonniers.

Félicia fixait le commandant, et recouvrant peu à peu un admirable sang-froid, elle ajouta :

— Sire, Votre Majesté me permettra-t-elle de parler au nom de la justice outragée ? Les rois sont exposés comme les derniers de leurs sujets à être trompés par de faux rapports. Souffrez, généreux empereur des mers, que je démasque la calomnie. Je rends grâce au ciel de pouvoir m'exprimer ainsi publiquement en présence des grands et du peuple assemblés. Vous êtes trahi sire ! Vous ne con-

naissez point les vrais coupables ; que Votre Majesté daigne m'écouter !

— Parlez ! parlez ! madame ! s'écria vivement le comte de Roqueterre. Ah ! plaise à Dieu que je vous trouve innocente ; car, quoi qu'il advienne à présent, justice, et justice exemplaire sera faite. Didier Ier le jure sur sa couronne impériale et royale !

Le lieutenant Rupert, à ces étranges discours, resta stupéfait ; mais comme quelques murmures se faisaient entendre, il s'écria d'un ton sec et en brandissant son épée :

— Silence dans l'équipage ! Messieurs les officiers faites silence !

En même temps il avisa le docteur Esturgeot, lui prit la main et le retint de force à côté de lui :

— Écoutez ! docteur, écoutez bien ! dit-il, je commence à craindre d'avoir eu tort.

— Ah ! fit l'estimable chirurgien-major, vous ne saviez pas qu'il est fou.

— Non ! dit le lieutenant. Pourquoi ne m'avoir point adressé votre rapport à ce sujet ?

Le docteur balbutia une excuse et voulut s'éloigner.

— Restez ici ! s'écria Rupert, c'est votre poste !

Martial Esturgeot trouvait le poste très-désagréable ; il aurait fui si la main du lieutenant ne l'eût serré comme un étau.

Esturgeot avait perdu son béat sourire ; il ne pouvait bouger.

La princesse reprit avec chaleur :

— Les coupables, sire, sont le lieutenant Rupert et le docteur Esturgeot, ici présents. Ils ont inventé un complot imaginaire ; ils ont causé l'arrestation de mes officiers, puis ils ont calomnié les vôtres ; punissez-les ; et quand justice aura suivi son cours, alors je répondrai à la demande que vous avez faite de ma main, en me proposant le sceptre des mers.

— Serait-il vrai ? Dieux puissants !... s'écria Didier en trépignant de fureur.

Il ajouta d'une voix caverneuse :

— O rois ! la calomnie a pris pour demeure les marches de vos trônes...

Puis, tout à coup, il arma ses deux pistolets et les dirigea sur le lieutenant et le docteur.

— Les infâmes ! s'écria-t-il, ils ne périront que de ma main !

Le lieutenant Rupert, toujours immobile, s'était tourné vers le docteur Esturgeot et lui avait dit :

— L'état de folie est constant, n'est-il pas vrai ?

— Mais prenez donc garde, il nous ajuste !

Le chirurgien, retenu par la main de fer du lieutenant, était pâle comme un linceul.

Miguéla et la princesse se jetèrent à la fois sur le commandant ; elles détournèrent les armes à feu : deux balles s'enfoncèrent dans le pont.

Mais Didier se dégageant, tira son épée ; il fondait sur le lieutenant.

— Constatez la folie, docteur, en présence de témoins dignes de foi, poursuivit Rupert.

— Je constate ! je constate ! cria le gros homme qui tomba comme une masse sur le pont. L'épée du commandant l'avait effleuré.

Si les officiers et les gens de garde ne s'étaient interposés, le lieutenant et le docteur auraient été victimes de la furie du commandant, qui se débattait en criant :

— A la trahison !

Le capitaine en second dit froidement au docteur :

— Soignez maintenant le comte de Roqueterre ; vous me préviendrez quand la crise sera passée.

A ces mots, il monta sur le banc de quart, fit faire un roulement pour obtenir le silence, et commanda au capitaine d'armes de relâcher tous les prisonniers.

— Mesdames les passagères, ajouta-t-il, je remplace pro-

visoirement M. de Roqueterre; soyez libres et recevez mes excuses !

Il adressa ensuite à la princesse quelques paroles de remercîments et de louanges :

— Vous nous avez tous sauvés, madame, dit-il. J'ignorais que le commandant fût fou ; vous m'en avez donné la preuve, le docteur a constaté son état ; par conséquent, le commandement m'appartient. Croyez, madame, que je ne négligerai rien pour que le séjour du bord vous soit aussi supportable qu'il se pourra.

La princesse elle-même avait coupé, avec son petit poignard, les liens de la marquise da Viraçâo, qui ne décolèrisa pas du reste de la traversée. Ce n'était pas sans motifs. Il est certain que les lois de l'étiquette avaient reçu dans sa personne une atteinte cruelle, et que jamais dame d'atours ne fut si brutalement malmenée.

Le capitaine d'armes reçut ordre de placer deux factionnaires à la porte de la dunette, avec la consigne d'emcher le commandant malade de sortir. Dom César jura, par sa moustache grise, de passer son grand sabre à travers le corps du capitaine de vaisseau.

Le lieutenant Rupert, qui dirigeait la manœuvre et faisait remettre le cap en route sur le Brésil, entendit, par hasard, l'illustrissime marquis :

— Modérez-vous, monsieur, lui dit-il sèchement et respectez M. de Roqueterre tant que vous serez à son bord.

Le marquis se tut et se mit à la recherche de Miguéla; il ne la trouva point.

Un ange de dévouement veillait au chevet du jeune capitaine de vaisseau.

La princesse avait permis à sa favorite de remplir les fontions de sœur hospitalière auprès de l'infortuné malade. Elle-même s'était mise en prières pour celui qui l'avait tant aimée, et si l'on avait pu lire dans son âme attristée, on y eût trouvé la trace d'une nouvelle douleur qu'elle n'épancha jamais dans un cœur ami.

Nous nous abstiendrons de rapporter les conférences de dom César Chifaroté marquis das Pénilhas avec sa très-noble sœur dona Léonarda marquise da Viraçâo. Ils se promirent mutuellement de tirer vengeance du capitaine et de son second.

Le grand sénéchal jura en outre que Miguéla de Beijaflor ne mettrait le pied à la cour du Brésil que pour en être ignominieusement expulsée. Son amour avait dégénéré en antipathie. Il ne pardonnait pas à la jeune fille les soins attentifs qu'elle prodigait au comte de Roqueterre.

L'on admira beaucoup la présence d'esprit de la princesse.

Les dames passagères racontèrent à leurs frères et à leurs maris, non sans quelques réticences, comment elle avait rendu évidente la folie du commandant. Les officiers fraternisèrent avec leurs passagers et se firent blancs comme neige.

Le capitaine Rupert se souciait médiocrement des haines amassées contre lui ; pourvu que le bon ordre régnât à bord, il était satisfait. Il n'avait rien à se reprocher ; la faute principale appartenait au docteur Esturgeot, qui s'était abstenu de constater la folie du commandant en temps convenable.

Cependant le jovial chirurgien-major fut absous ; il était né sous une étoile bienfaisante.

Rupert resta seul en butte à la rancune générale. Heureusement il était ferme et vigilant.

Il fit secrètement et successivement comparaître à sa barre Héloïse, Amanda, la marquise da Viraçâo, ainsi que plusieurs autres membres influents du club féminin, et, malgré son laconisme militaire, il sut être persuasif, car la paix ne fut plus troublée. Chacun savait qu'il ne dormait pas, qu'il voyait tout, qu'il entendait tout. C'est une grâce d'état du capitaine en second, dont Rupert cumulait les fonctions avec celle de commandant par intérim.

Le lieutenant de vaisseau Rupert était le type parfait de

l'officier chargé du détail général, ou, en d'autres termes, du second. Depuis plus de dix ans il naviguait comme tel Depuis plus de dix ans il s'était indentifié avec sa position, la plus pénible de toutes celles du navire. Le second, en effet, est le pivot sur lequel roule le système de toute la discipline intérieure. Le service souffre de ses moindres oublis, de ses plus courtes absences ; il n'a pas une minute de liberté absolue depuis le jour de l'armement jusqu'à celui du désarmement ; à tout instant on vient prendre ses ordres. S'il n'est pas organisé pour son emploi, s'il aime l'étude ou le plaisir, on peut affirmer qu'il est le plus malheureux des hommes.

Mais Rupert était né pour ce poste obscur et difficile, pour ce poste où l'on a toutes les épines, tandis que le capitaine titulaire n'a que les fleurs du métier. Rupert, en l'acceptant, avait renoncé à son individualité ; il s'était fait cheville-ouvrière de la machine, il ne respirait, ne pensait que pour elle ; il y avait placé toutes ses facultés, tout son amour-propre, et restait indifférent à ce qui était étranger au bord.

Il savait qu'il devait inspirer la crainte ; il n'avait pas reculé devant la nécessité d'être la bête noire de tout le monde, l'épouvantail dont à chaque instant on redoute l'apparition comme celle d'un fantôme vengeur.

Enfin, il avait choisi le meilleur capitaine d'armes du port de Toulon, un capitaine d'armes modèle, portant un col noir de formidable dimension et un bonnet de police à gland d'or ; un capitaine d'armes qu'on ne pouvait pas plus séparer de lui que le terrible Tristan l'Ermite du roi Louis XI. Avec l'aide de ce subalterne, qui était à la fois le commissaire de police, le justicier et l'adjudant de place du navire, Rupert, bravant tous les mauvais vouloirs, maintint l'ordre le plus parfait.

Chaque jour le docteur Esturgeot venait rendre compte à l'infatigable lieutenant de l'état du jeune capitaine ;

chaque jour Rupert allait lui-même passer une heure ou deux dans la dunette.

Il y trouvait constamment Miguéla empressée, attentive, prévénante, et puisant dans les trésors de son amour le mystérieux secret d'apaiser la fureur de Didier.

Rupert en vint à la vénérer comme une sainte, et cet homme, grave et froid, qui s'était incarné la discipline navale, eut un jour pour elle une parole d'espérance et de consolation qui la frappa d'étonnement, qui la fit palpiter de joie.

Lorsque le comte était pris par un de ses violents accès de délire, le docteur se hâtait d'inviter Miguéla à chanter en s'accompagnant sur la harpe. La voix mélodieuse de la jeune fille se mêlait aux accords de l'instrument, et peu à peu les muscles contractés du malade se détendaient; il retombait sur sa couche, ses yeux se refermaient, une sorte d'extase, à laquelle succédait un engourdissement profond, suivait la crise. Alors on pouvait détacher les liens dont il avait fallu le charger.

Puis un silence profond régnait dans la dunette.

Or, Rupert, toujours laconique, dit à Miguéla de Beijaflor:

— Vous le guérirez, mademoiselle, et il vous aimera!

Dans la bouche de tout autre, ce peu de mots n'eût été rien moins qu'une banalité passablement inconvenante; dans celle de l'austère officier, c'était une sorte de prophétie que la douce favorite accepta comme telle avec une foi superstitieuse.

Martial Esturgeot était bon vivant, gastronome, amateur passionné de commérages et d'intrigues, digne élève de Rigaudin; meilleur pourtant que cet illustre commis d'administration, Esturgeot n'était point paresseux, il avait contracté à Brest l'habitude de mener de front les travaux les plus divers.

Si l'on s'en souvient, il copiait des rôles d'équipage dans les bureaux de la marine, et des partitions d'opéra pour

le théâtre, en se ménageant les bonnes grâces de mesdames Cobichon, Patin et Jeannet, et la protection de la veuve Limousin, directrice de la comédie ; il savait être aimable dans leurs cercles intimes, il rivalisait avec son jaunâtre protecteur, il n'ignorait déjà aucune des pétoffes locales, il commençait à étudier son personnel naval sous le rapport sentimental et romanesque : tout cela en se préparant à entrer dans le service de santé.

Non, certes ! il n'était point paresseux ! Depuis, il entretenait vingt actives correspondances, il rédigeait des travaux légers, des œuvres sérieuses, des mémoires, des chansons, des traités sur la gastronomie, des notes sur les maladies du cœur et de l'estomac.

Bref, il ne manquait pas de talents, il remplissait scrupuleusement ses devoirs de médecin et ne négligeait rien pour seconder par un régime salutaire les efforts de Miguéla.

Le moment vint où l'abattement le plus complet succéda aux crises violentes.

Le comte ne reconnaissait point les personnes qui l'entouraient, il ne savait point où il était, ou plutôt il se croyait dans un monde fantastique où il voyait d'étranges visions.

Mais l'influence bienfaisante de Miguéla réagissait puissamment sur lui ; dès qu'elle apparaissait, il en avait la perception, et il s'écriait :

— Mon ange arrive ! le voici ! je suis sauvé ! Viens, mon bon génie, dissipe les légions de mes ennemis. Aide-moi à les combattre ; sois mon guide et mon soutien.

Miguéla vivement émue, chantait alors ; des larmes d'attendrissement roulaient dans ses beaux yeux.

Et les yeux de Didier s'arrêtaient sur elle, et ils s'abreuvaient de ses doux regards ; parfois des lueurs de raison semblaient y briller.

Hélas ! des paroles incohérentes ne tardaient pas à dissiper les illusions et les espérances de la jeune fille.

Un jour pourtant, peu de temps avant l'arrivée à Rio-Janeiro, Didier tenait sa main et la regardait fixement; il poussa tout à coup un grand cri, puis il prononça son nom :

— Miguéla ! Miguéla ! dit-il... oui ! vous êtes Miguéla... Où suis-je ?... Ah ! combien vous m'aimez !... Quel doux rêve !... Mon Dieu !... Ah ! merci... vous m'avez arraché de l'abîme... j'étais perdu !

La jeune fille souriait, ivre de bonheur; mais lui pâlit, devint froid comme du marbre, et retomba sans mouvement.

Miguéla s'évanouit, on l'emporta chez la princesse.

Une heure après, le commandant se réveilla comme au sortir d'un long sommeil; il fit appeler le lieutenant Rupert.

— Où sommes-nous, lieutenant? demanda-t-il.

— A vingt lieues du cap Frio, répondit Rupert.

— Comment cela ?... ce n'est pas possible !

— Vous avez été malade, commandant.

— Racontez-moi ce qui s'est passé; je ne me rappelle rien.

— Le docteur vous expliquera tout mieux que moi; il ne me convient pas d'empiéter sur ses attributions.

— Je vous reconnais là ! dit le jeune capitaine en souriant.

Le bruit se répandit dans la frégate que le commandant avait recouvré la raison.

— C'est égal ! méfions-nous, murmura maître Baraquette. La princesse est toujours à bord; s'il retrouve son bon sens, il est capable de recommencer ses folies.

— Maître, répliqua Coco-Bel-Œil, il n'y a pas d'archevêque pour parler si bien comme vous.

Le docteur Esturgeot possédait au besoin cette gravité de commande qui, sur la face rebondie d'un épicurien de la vieille école, fait l'effet d'un crêpe noir sur un masque rose. Il congédia le sourire enjoué qui ne quittait guère sa béate

physionomie; et, du pas cadencé d'un homme obèse visant à la légèreté, il entra dans la dunette.

Avant de répondre aux questions du malade, il en posa quelques-unes; avant de consentir à se prononcer, il voulut juger du degré de raison dont jouissait le commandant.

— Ah çà, docteur! s'écria Didier impatienté, je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Pardon, commandant, vous appartenez encore à la Faculté; cet interrogatoire est de rigueur; patience pour un petit moment.

— Permettez, commandant qu'il fasse son service, dit le lieutenant Rupert.

— Que pensez-vous maintenant de la princesse Félicia de Bragance? demanda le chirurgien-major.

Une imperceptible rougeur colora les joues amaigries du comte de Roqueterre.

— Je vous demande, en d'autres termes, si vous êtes toujours amoureux de la comtesse de Viseu? reprit le médecin.

— Docteur! interrompit Didier, vous abusez de votre position; je vous refuse le droit de me questionner ainsi.

Le docteur Esturgeot toussa.

— Il est cependant indispensable que je sache si vous l'aimez toujours à la folie, si vous avez réellement recouvré votre sens droit, et bref, si nous sommes ou non menacés d'une rechute.

Le comte de Roqueterre regarda tristement son capitaine en second.

— Ai-je donc été fou? serait-il vrai?

Le lieutenant, muet, ne fit pas le moindre geste.

— Docteur, parlez!... qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? expliquez-vous!

— Non, commandant, la question que je vous ai adressée est de la plus haute importance pour votre guérison radicale. Il m'importe de savoir si vous songez encore à vous

faire aimer par la princesse, à l'épouser de gré ou de force, à lui donner une empire, et à la punir des arrêts si elle repousse vos hommages.

— Mais... murmura Didier d'un ton douloureux, que dites-vous? qu'entends-je?... Vos énigmes sont de nature à troubler de nouveau ma faible raison. Oserais-je donc prétendre à une personne si haut placée?... Moi, employer la violence!... Oh! de grâce, ne vous jouez pas de moi!

— Je parle gravement et sérieusement, reprit le docteur; quels ont été, et surtout quels sont vos sentiments pour la princesse Félicia?

— Depuis l'instant où je l'ai vue pour la première fois, répondit le commandant avec lenteur et solennité, j'ai juré d'être le plus respectueux, le plus attentif, le plus dévoné de ses serviteurs; je me suis promis de n'être que cela; c'était mon devoir sur l'honneur, et je me serais regardé comme indigne de mon grade si j'y avais failli sciemment.

— Ah! très-bien, répliqua sentencieusement le docteur, j'espère que vous êtes guéri; mais le reste n'est plus de mon domaine. Vous souvient-il d'une figure angélique qui vous apparaissait durant votre délire? Vous rappelez-vous qu'une jeune fille a passé à votre chevet toutes les heures d'angoisses, que vous la nommiez votre divinité tutélaire, et qu'il y a une heure à peine vous la bénissiez en la désignant par son nom?

Le jeune capitaine ferma les yeux, rêva longtemps, puis enfin, d'une voix émue, il murmura le nom de Miguéla de Beijaflor. Des larmes de reconnaissance baignaient ses yeux.

— Entrez! entrez maintenant, mademoiselle, dit aussitôt le médecin, vous pouvez parler sans crainte.

Miguéla, tremblante de bonheur, rouge d'une pudeur nouvelle, n'osa, de quelques instants, regarder en face le malade qu'elle avait sauvé; mais enfin, lorsque ses paupières ombreuses se relevèrent doucement :

— Oui, oui, c'est elle ! c'est mon bon ange ! s'écria Didier.

La jeune fille fondit en larmes.

Le lieutenant Rupert porta militairement la main à la hauteur de ses yeux, qu'il essuya à la dérobée.

Le docteur prit une prise de tabac.

— Vous me direz, mon amie, vous me direz ce que j'ai fait ; vous m'apprendrez toutes mes fautes ; plaise à Dieu que je puisse les réparer noblement.

Miguéla sourit, soupira, se tourna vers le médecin, et après un signe de consentement fait par ce dernier :

— Oui, monsieur le comte, dit-elle, j'essayerai, je tâcherai.

— Ne me cachez rien, surtout, répliqua Didier.

— Commandant, interrompit le lieutenant Rupert, ce que vous avez de mieux à faire, sur ma foi de marin, c'est de l'aimer et de l'épouser le plus tôt possible. Voilà, sauf l'avis du docteur, le conseil d'un vieux serviteur et d'un ami.

Didier tendit la main ; le lieutenant Rupert y posa celle de Miguéla de Beijaflor.

— Bon ! se dit le docteur Esturgeot, savourant sa prise, et reprenant son sourire gastronomique, voici le drame qui se dénoue en vaudeville... Je m'invite à la noce, et me charge au besoin de commander le menu... S'il vaut celui du passage de la Ligne, je n'aurai pas perdu mon temps.

Miguéla contait alors au jeune capitaine, et ce qu'il avait osé par amour pour la princesse, et ce qu'il avait dit ou fait pendant sa maladie... Elle avoua plus timidement ce qu'elle avait souffert pour lui.

La conférence fut longue ; le docteur était parti, le lieutenant n'écoutait pas...

— Capitaine Rupert, dit tout à coup le jeune comte, vous conserverez le commandement de la frégate jusqu'à l'arrivée à Rio... car je crains de redevenir fou... mais au moins, cette fois, ce serait de bonheur.

La princesse Félicia de Bragance approuva les fiançailles ; et, baisant Miguéla sur le front :

— Heureuse enfant ! dit-elle.

Puis elle soupira bien bas ; puis elle fit appeler dona Léonarda da Viraçâo et prit, de bonne grâce, sa centième leçon d'étiquette.

Dom César rugit, mais à la sourdine, comme un lion sans crinière.

Coco-Bel-Œil, ainsi surnommé à cause de sa laideur, se moqua amicalement des sinistres pronostics de maître Baraquette. L'équipage était enchanté de la guérison du généreux capitaine de *la Clorinde*.

Héloïse, Amanda, bien d'autres encore (et certes il ne faut pas omettre l'estimable docteur Esturgeot), s'attribuèrent l'honneur de la cure et du mariage, qui fut célébré dans la chapelle impériale, en présence de la cour de dom Pedro Ier.

Napoléon Parnasse, ne voulant pas rester au-dessous de lui-même, fit, pour le repas de noces, un pâté en forme de cathédrale qui lui valut, de la part de l'empereur du Brésil, le don d'une tabatière enrichie de diamants.

Peu de mois après, la frégate de soixante canons, *la Clorinde*, retourna en France ; la comtesse Miguéla occupait la somptueuse galerie qu'on a décrite au début de cette histoire. La traversée fut heureuse ; mais des rapports malveillants ayant été adressés au ministre de la marine par des personnages très-influents à la cour du Brésil, le capitaine et le lieutenant s'en ressentirent tous deux. Il fallait que la rancune de dom César et de son illustrissime sœur atteignît un but quelconque. Didier, comte de Roqueterre, était riche ; il se lassa d'être regardé comme une sorte de fou en qui l'on ne peut avoir confiance, et se retira du service. Il habite, pendant l'hiver, un des plus jolis hôtels du faubourg Saint-Honoré ; pendant l'été, il se retire avec la tendre Miguéla dans un beau château qu'il possède, au cœur de la Touraine, non loin de Lercy-les-Prés.

Roqueterre et Lercy-les-Prés seront le théâtre d'un autre

récit, étranger à notre sujet actuel, car tous les événements s'y déroulent hors de l'Empire des mers et des Iles. Miguéla, toujours bienfaisante et douce, y remplira encore un rôle digne de son noble cœur, mais il ne s'agira plus de passagères ni de passagers; aussi devons-nous abandonner ici le comte et sa jeune épouse, pour les personnages de cette histoire, restés fidèles à la carrière navale.

Déclarons, toutefois, que la qualité *d'éligible*, — n'était point alors éligible qui voulait, — et que celle de grand propriétaire, — fort enviée encore, nonobstant le docte Sénèque, — remirent le comte Didier en grand crédit, très-peu de temps après qu'il eut donné sa démission.

Quant au lieutenant Rupert, il reçut la notification de sa mise en retraite avec une dépêche assez sévère qui la motivait; on lui reprochait d'avoir fait à la fois acte de faiblesse et d'arbitraire pendant son commandement par intérim, unique commandement que le digne et brave officier eût jamais exercé en vingt-huit années de service.

Didier alors était déjà fort bien en cour; on lui écrivit par le même courrier que le lieutenant de vaisseau Rupert, venait, *sur sa demande réitérée*, d'être admis à faire valoir ses droits à la retraite, qu'en conséquence on n'avait pu l'élever au grade supérieur, ni lui donner la mission que le comte sollicitait pour lui.

« Mais, ajoutait la lettre officieuse, le ministre l'avait fait remercier de ses bons et loyaux services dans les termes les plus flatteurs. »

Plus tard, il est vrai, Didier devenu pair de France, apprit toute la vérité; hélas! le mal était irréparable : le brave Rupert avait passé au service de l'Égypte, où il étonne les musulmans par son impassible gravité, par son laconisme et la dignité de ses allures.

On dira, pour mémoire, que dans la *rua do Ouvidor*, la

rue Vivienne de Rio-Janeiro, on lit en lettres d'or, sur une enseigne bleue et rose :

MESDEMOISELLES HÉLOÏSE ET AMANDA,
MÓDISTAS FRANCEZAS.

Après la révolution du Brésil, dona Félicia de Bragance étant repartie pour l'Europe avec dom Pedro, les deux filles de chambre, qui trouvaient à Rio une colonie d'industriels, leurs compatriotes, ne jugèrent pas à propos de suivre en Portugal leur maîtresse, toujours affublée de dom César et de dona Léonarda ; elles s'établirent. Leur commerce est aujourd'hui des plus florissants, et tous les officiers de notre station navale se fournissent chez elles de gants, de cravates et de chemisettes : c'est du moins ce que nous ont affirmé Garnet et Gignac, nos anciens collègues de *la Clorinde*.

Au chapitre suivant, nous allons retrouver le jovial et gastronome Esturgeot, qui ne souffrit aucunement des vicissitudes de la frégate. Tout au contraire, il y avait gagné la réputation de traiter à merveille les aliénés et les frénétiques.

Juste appréciateur du vrai mérité, l'heureux docteur contribua plus que personne à la renommée colossale du grand Napoléon Parnasse. Et d'autre part, il fit les délices de tous les *vieux garçons* ses collègues, par son roman-poëme dramatico-héroïque : *Les fureurs du comte Didier Ier*. œuvre fleurie en trois chants et douze tableaux.

LES DEUX COUSINES

I

LE DOCTEUR ET SES CONNAISSANCES

Après le désarmement de *la Clorinde*, Martial Esturgeot repartit pour Paris, où il tira bon parti du cas de folie extraordinaire qui s'était déclaré dans la personne du commandant.

La cure prompte et radicale du comte de Roqueterre lui valut la croix d'honneur, une mention honorable à l'Académie de médecine et des félicitations sans nombre des princes de la science.

Il écrivit la relation du traitement avec une modestie qui lui conquit tous les suffrages, mais eut grand soin de rappeler dans le texte tous ses précédents mémoires, qui furent exhumés de la sorte. On les consulta, on les trouva savants,

on les loua; on recommande encore aux étudiants sa thèse sur le scorbut, sa dissertation sur les maladies cutanées des diverses races humaines, et plusieurs autres de ses brochures. Enfin, son grand ouvrage sur les indigènes de l'Océanie a eu trois éditions.

Profitant d'une vogue si peu espérée, le docteur Esturgeot s'était fait donner une mission en Algérie et dans le Levant, d'où il revint avec les matériaux d'un traité sur la peste, suivi de considérations sur les lazarets et les quarantaines. Ce livre largement rétribué, ainsi que les nouvelles éditions de ses précédents ouvrages, le mettaient maintenant fort à son aise.

Esturgeot, malgré tout cela, n'était laborieux qu'à ses heures. Depuis qu'il avait été décidément reçu élève chirurgien de la marine, ses études ne lui firent jamais négliger ses plaisirs; à Toulon, à Rochefort, à Paris, comme à Brest, il ne manquait jamais de convoquer mensuellement tous les membres présents de la société maritime des Vieux Garçons, dont il était le président à vie et l'un des trois fondateurs.

Esturgeot fit à bord du *Colbert* une campagne dont les péripéties dramatiques et les épisodes joyeux nous ont fourni le sujet de notre roman *les Géants de la mer*.

Il revit encore à Paris et à Roqueterre le comte Didier et Miguéla, qui ne reparaîtront plus dans la suite de cet ouvrage, mais que nos lecteurs fidèles retrouveront dans un autre de nos récits [1]. Martial Esturgeot tâta encore de la cuisine de Napoléon Parnasse, — et, devons-nous le confesser, car c'est là un des traits les plus noirs de la carrière de notre cher docteur, il essaya de faire abandonner au grand artiste culinaire le service du jeune pair de France.

Napoléon Parnasse, sublime de désintéressement, refusa.

Force fut à Esturgeot de s'en retourner à Brest sans ce cuisinier de génie, dont il parlait souvent.

1. *Le Club des Damnés.*

A Brest, on l'embarqua sur la frégate *la Daphné* en armement pour les Antilles; ses nouveaux collègues l'élurent à l'unanimité chef de gamelle.

Six années avaient remarquablement vieilli le docteur, mais sans altérer sa gaieté.

Ces six années avaient bien changé aussi la position de l'aide canonnier Mathieu Beauzœil, surnommé Coco-Bel-Œil à bord de *la Clorinde*, et qui allait pour la troisième fois faire campagne avec le docteur Esturgeot.

Mathieu Beauzœil, devenu maître canonnier, avait fait avec Baraquette la campagne du *Colbert*; puis, malgré leur vieille amitié, ils finirent par se séparer à Rochefort où le vaisseau désarma.

Dans la maison Crochecœur où ils avaient coutume de passer la soirée, que de fois on parla des navigations passées désormais, du *Colbert* et de *la Clorinde*, du commandant Roqueterre, des passagères, des officiers !

Un soir, en souvenir du brave lieutenant Rupert, Baraquette et Mathieu échangèrent une poignée de main sentimentale, un soupir et deux jurons de regret :

— Vieux des vieux! pauvre ancien! Quoi! s'écria Coco-Bel-Œil, dire qu'au lieu de le faire grand amiral de France, on l'a fiché en retraite, et qu'il est allé pourrir chez les Turcs.

— Que veux-tu, répliqua Baraquette, je savais bien que toutes ces femmes porteraient malheur à l'un ou à l'autre : c'est la marine qui du coup y a perdu un pareil à Jean Bart.

— Vous parlez toujours mieux qu'un curé à vêpres, dit maître Mathieu Beauzœil. Si Jean Bart revenait de ce temps-ci, on ne lui donnerait pas à commander ce qui s'appelle un ponton ou une marie-salope.

Quand vint le tour du docteur Esturgeot :

— C'était un ventre! dit Baraquette.

— Une barrique! ajouta Coco-Bel-Œil.

— Il avait un potiron en place de cœur!

— Pauvre lieutenant Rupert!...

Les deux vieux amis jugeaient bien sévèrement peut-être le sémillant boute-en-train de l'armée navale.

Or, Baraquette, maître entretenu au port de Rochefort, y demeura au milieu d'une foule de contemporains et camarades; Mathieu Beauzœil dont le sobriquet s'était métamorphosé avec le temps en celui de *Grain-de-Beauté*, dut partir pour Brest.

Il fit une fort laide grimace en y retrouvant sur *la Daphné* l'inévitable docteur Esturgeot.

— Ce mangeur-là, murmura-t-il, avec tous ses bavardages et sa rage de cancans, nous fera encore arriver malheur, et s'en déhalera tout seul comme de coutume!

Mathieu avait vieilli dans l'intimité de Baraquette, il tournait au grognard; cependant, il ne songeait pas sans plaisir à la destination de la frégate.

Dans sa jeunesse, Mathieu, surnommé Coco-Bel-Œil et Grain-de Beauté, passait à bon droit pour un galant apprenti canonnier.

Héloïse et Amanda s'en étaient suffisamment aperçues à bord de *la Clorinde*.

Or, au nombre des caprices qui émoustillèrent le plus vivement le cosmopolite Mathieu, une place très-recommandable appartenait à une fille de couleur de la Martinique, ayant nom Calypso.

— Ça me chatouillera le tempérament, foi de maître cannonier, pensait Beauzœil, de revoir cette gentille mauricaude .. Malgré ça, j'aimerais autant avoir un autre major que le docteur Esturgeot!...

Le gabier Cartonnet, ci-devant mousse de *la Clorinde*, Cartonnet, qui remplissait au passage de la Ligne l'office d'enfant de chœur, maintenant grand garçon, bien taillé, bien frisé, coquet et beau diseur, recueillait le miel des discours de Mathieu.

Ainsi Mathieu butinait autrefois les harangues de Baraquette.

Voilà comment se perpétuent les bonnes traditions.

Beaucoup d'entre elles se perdent, pourtant.

Les types purs du vieux maître ou du franc matelot deviennent plus rares chaque jour, — hélas! Plaise au ciel qu'une bonne organisation de l'inscription maritime nous préserve du malheur de voir s'éteindre une race mille fois précieuse !

Et que ce souhait nous serve de transition vers le récit des exploits de Martial Esturgeot à bord de *la Daphné*, où il se trouva naturellement en pays de connaissance.

Qui donc ne connaissait-il pas?... Le club des Vieux-Garçons avait déjà vingt ans d'existence et florissait plus que jamais.

Or, Esturgeot était le centre d'un mouvement qui reliait entre eux les cinq ports et les colonies. Son organisation du commérage, appliquée à la marine, ferait la fortune navale de la France.

La frégate *la Daphné*, complétement armée, était en rade et sur le point de partir de Brest; les provisions de bouche avaient été faites par le chef de gamelle Esturgeot; quelques membres de l'état-major ou de la maistrance étaient seuls à terre en vertu d'autorisations spéciales, au moment où s'ouvre le présent récit.

Parmi ces privilégiés, nous citerons en première ligne le docteur Esturgeot et maître Mathieu, désormais connu sous le sobriquet de Grain-de-Beauté à l'exclusion de son surnom de Coco-Bel-Œil; en seconde ligne, le lieutenant de vaisseau Albert Montaiglon et le commissaire Ernest de Portandic.

Ces deux derniers, qui ne se connaissaient guère l'un l'autre, n'étaient point sans rapports antérieurs avec l'estimable maître canonnier.

Quant à Esturgeot, ils le connaissaient à merveille et réciproquement.

II

TROIS FACHEUX POUR UN

Les intrigues d'un aventurier grec devenu premier ministre du roi de Siam, donnèrent lieu à la plaisante ambassade de 1684, qui fit tant de bruit à la cour de Versailles. Louis XIV fut flatté de recevoir les hommages d'un puissant monarque d'Orient. Dans son çandide orgueil, il s'attribua la conversion prochaine de la presqu'île Transgangétique : les bonnes âmes furent édifiées; les poëtes célébrèrent à l'envi, par mille pompeux alexandrins, les grandeurs du roi ; le chevalier de Chaumont, capitaine de vaisseau, l'abbé de Choisy et une foule d'autres gentilshommes français, furent envoyés par devers Sa Majesté siamoise. On peut savoir comment cette longue mystification faillit avoir un dénoûment tragique et priver prématurément la France des services du fameux Forbin.

Toujours est-il qu'en mémoire du passage à Brest des mandarins et de leur cortége en chapeaux pointus, une rue à peine commencée alors, mais aujourd'hui fort longue et passablement bâtie, porte le nom de rue de Siam.

La façade principale de l'hôtel de la préfecture maritime y est située ; deux factionnaires y veillent nuit et jour au salut de l'empire et au maintien d'une pacifique consigne qui consiste spécialement à défendre aux ivrognes de chanter après le couvre-feu.

Les solliciteurs à boutons ancrés voient d'ici une petite porte brune, ornée d'un marteau de bronze à tête de Gorgone qui leur sourit ironiquement, lorsqu'ils reparaissent dans la rue après avoir fait leur cour au haut et puissant *pacha* du deuxième arrondissement, pour parler en style de bord.

Vers la fin de mars 1838, deux personnages, dont l'un sortait à grands pas de l'hôtel du vice-amiral préfet, tandis que l'autre arrivait non moins vite du bureau des armements, se rencontrèrent à cette petite porte.

Le premier était en uniforme de lieutenant de vaisseau et portait un crêpe au bras; il avait déjà la main sur le marteau quand le second l'aperçut, le salua et lui dit d'un air étonné :

— Ah! vous entrez ici, monsieur Montaiglon?

— Comme vous voyez, commissaire, répondit froidement l'officier après avoir rendu politesse pour politesse.

— Il est déjà bien tard, reprit le commis de marine.

— Je sais qu'il est trois heures et que le dernier canot nous attend à quatre... Mais vous entrez aussi, ce me semble?

— Je viens prendre congé de M. et Mme de Graincourt.

— J'ai donc le temps de faire comme vous, répliqua Montaiglon d'un ton sec qui mit fin à ce court dialogue.

Les figures des deux interlocuteurs s'étaient singulièrement rembrunies. En montant l'escalier, chacun d'eux

traitait mentalement de fâcheux son compagnon de visite.

Ils furent introduits ensemble dans le salon où se trouvaient réunis M., Mme de Graincourt et Mlle Geneviève, leur fille unique.

Après les civilités d'usage, pendant que Montaiglon entrait en matière par une phrase banale sur le départ précipité de la frégate *la Daphné*, à bord de laquelle il allait faire campagne, le commissaire se leva, attira brusquement M. de Graincourt à quelques pas de la cheminée, et lui dit :

— Vous me voyez au désespoir, commandant. Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, tous mes projets ont été renversés ; ma vie est changée ; j'ai à vous confier un secret duquel dépend tout mon bonheur. Au nom de l'amitié qui vous unissait à mon père, écoutez-moi avec indulgence.

— J'y suis tout disposé, mon cher Ernest ; vous n'ignorez point que j'ai reporté sur vous ma vieille affection pour Portandic ; parlez donc à cœur ouvert.

A ces mots, l'ancien capitaine de vaisseau et le commis de marine se reculèrent encore ; Ernest reprit à voix basse :

— Le commissaire de la frégate *la Daphné* a été débarqué d'office, il y a huit jours ; j'ai reçu l'ordre de le remplacer immédiatement, et vous le sauriez déjà si j'avais eu un seul instant à moi ; mais, mon collègue, appelé à Paris par dépêche ministérielle, avait à me rendre d'abord ses comptes d'armement ; nous n'avons cessé de travailler ensemble nuit et jour, car, d'un autre côté, la frégate était en partance. Hier au soir, enfin, je me suis trouvé en règle : je suis allé à bord ce matin, l'ordre de partir vient d'arriver ; nous appareillons avec la marée de cette après-midi.

— M. de Vaumorin, votre commandant, m'avait appris tout cela en venant prendre mes commissions pour la Martinique, et déjà je vous ai annoncé à mon beau-frère, dans une lettre dont il est porteur.

— Je vous rends grâces, reprit le commissaire, vous saisissez toutes les occasions de m'être utile. Votre recommandation auprès de M. Desgaletz est encore un service que je vous dois.

— Pas de compliments, Ernest, et venez au fait; quel est ce secret qui vous pèse tant?

— Ne l'avez-vous pas deviné? ne voyez-vous point d'où vient ma tristesse? Il faut que je vous fasse un aveu auquel je voulais vous voir préparé; il faut que je rompe le silence moi-même; je comptais rester à terre assez de temps pour vous faire instruire de mes plus chers désirs...

Ernest, les yeux baissés, balbutiait et rougissait à chaque mot; M. de Graincourt souriait en l'écoutant et jouissait en quelque sorte de son embarras.

Le commissaire allait faire un dernier effort; peut-être eût-il enfin nettement déclaré ses intentions, si le vieux commandant ne lui eût pris la main avec cordialité en l'interrompant :

— Je vous y attendais, dit-il; jamais proposition ne me fut plus agréable! Vous aimez ma fille, très-bien; vous me la demandez en mariage, encore mieux; vous partez pour une campagne un peu longue, je n'y vois aucun mal; Geneviève est encore bien jeune, son éducation n'est pas tout à fait terminée. A votre retour, il faut espérer que le fils de mon meilleur ami deviendra le mien.

Le jeune commis de marine serrait avec reconnaissance la main de M. de Graincourt; sans la présence de Montaiglon, il se fût laissé aller à une expansion plus grande.

En ce moment, Geneviève se leva comme pour sortir; elle passa tout près de son père et d'Ernest, qui la salua en lui disant :

— Je pars à bord de *la Daphné*, mademoiselle; qu'il me soit permis de vous faire mes adieux.

Geneviève s'inclina gracieusement et souhaita un bon

voyage au commis de marine; mais comme M. de Graincourt ne l'invita point à rester, elle se retira lentement, non sans avoir plusieurs fois détourné la tête, pour examiner successivement les deux visiteurs, dont les conversations confidentielles avec ses parents ne laissaient pas que de l'intriguer.

— Je vous prive de sa présence, mon cher Ernest, reprit le commandant dès qu'elle eut disparu; après les ouvertures que vous me faites, nous n'avons pas de temps à perdre en propos d'amoureux. Ainsi, causons raisonnablement.

— Vous savez, M. de Graincourt, que je suis sans fortune, murmura le commissaire en soupirant.

— Ne parlons pas de cela, mon ami; sous le rapport des intérêts je n'ai pas à faire la moindre objection. Vous n'êtes point riche, il est vrai, mais vous avez quelque bien, une position honorable et de l'avenir dans votre carrière. Ma fille est notre unique enfant, par conséquent elle jouira d'une honnête aisance. Seulement, je ne croyais pas que votre proposition dût être si prochaine; je n'y ai point encore préparé Mme de Graincourt, et enfin il faudra aussi instruire ma fille de votre demande.

— Rien n'est plus juste, commandant, reprit le commissaire tout joyeux du succès de sa première démarche. Sans ce maudit officier que j'ai rencontré à votre porte, je me serais adressé à Mme de Graincourt, en même temps qu'à vous-même.

— Sa visite ne peut se prolonger longtemps désormais, attendez son départ.

Le commissaire leva les yeux sur la pendule, l'aiguille marquait trois heures et demie.

— C'est qu'il serait déjà temps de regagner le canot, pensa-t-il en se décidant à rester.

Quant à Montaiglon, il venait aussi de jeter sur le cadran un regard de dépit, car sa conversation avec Mme de Grain-

court n'était pas moins intéressante que celle du commissaire avec l'ancien capitaine de vaisseau.

Dès qu'Ernest eut attiré ce dernier à l'écart, le jeune officier de marine brusqua les transitions auprès de la mère de Geneviève. Du départ impromptu de la frégate à sa destination pour la Martinique et aux relations de parenté de la famille de Graincourt avec celle de M. Desgalets, ancien ordonnateur de la colonie, établi à Fort-Royal, il n'y eut qu'une phrase.

Geneviève jugea à propos de parler de sa cousine Emma, et de recommander à Montaiglon de lui dire combien elle serait charmée de la connaître.

Mme de Graincourt n'avait pas tardé à remarquer que l'officier était en grand deuil; elle lui fit à la fois une question et un compliment de condoléance.

— Madame, répondit-il avec l'accent d'une profonde tristesse, je viens d'éprouver le plus grand des malheurs ; j'ai appris, il y a dix jours, la mort subite de ma mère...

Après quelques instants d'un pénible silence, Montaiglon reprit d'une voix plus ferme :

— Et je ne vous cacherai point, madame, que ma visite actuelle a un but tout confidentiel, qui n'est point sans rapports avec cette perte, la plus cruelle de toutes les afflictions.

A un signe de Mme de Graincourt, Geneviève se retira comme on l'a vu; Montaiglon poursuivit d'un ton vivement pénétré :

— Je vous demande pardon, madame, de vous entretenir de ma douleur, j'aurais dû peut-être la renfermer en moi et attendre encore. Je le voulais. J'ai fait des démarches pour obtenir la permission de débarquer, et un congé que mes affaires de famille ne rendaient que trop nécessaire, mais je n'ai pas encore reçu de réponse du ministre et nous allons mettre sous voiles. Vous trouverez étrange, sans doute, qu'en de semblables circonstances, j'ose vous déclarer un projet qui m'agite depuis plusieurs

mois. J'ai pu apprécier cet hiver les aimables qualités de mademoiselle votre fille; c'est vous dire, madame, qu'elle est l'objet de mes vœux les plus ardents. J'avais écrit à ma mère pour la prier de vous faire la demande de sa main... Si je ne partais, si je ne tenais, avant une absence qui peut se prolonger pendant des années, à vous instruire de l'état de mon cœur, je ne romprais pas si tôt un silence dont ma tristesse me ferait un devoir.

Touchée de l'accent de ces paroles, Mme de Graincourt sembla les accueillir favorablement, elle encouragea même par quelques mots affables l'officier de marine, qui reprit en ces termes :

— Aujourd'hui, plus que jamais, madame, je sens le besoin de me créer des affections vraies, une famille nouvelle. Je suis seul au monde, sans frères ni sœurs, sans asile, sans patrie. Je viens vous demander de me rendre tout ce que le ciel m'a ravi dans la personne de ma mère.

— Mon mari sera instruit de l'honneur que vous nous faites, et j'ose espérer que sa réponse portera quelque adoucissement à vos légitimes douleurs.

— Je suis désolé de n'avoir pu venir plus tôt; les devoirs du service m'ont retenu à bord; j'hésitais à vous écrire; je n'ai pu obtenir que tout à l'heure la permission de m'absenter, et encore ai-je été retardé par l'obligation d'aller prendre les derniers plis du préfet maritime. Sans cela, madame, j'aurais devancé M. de Portandic; j'aurais pu parler moi-même à M. de Graincourt. Je lui aurais dit quelles sont mes espérances d'avenir et de fortune. Seriez-vous assez bonne, madame, pour lui faire remarquer que j'ai dix mille livres de rente et le grade de lieutenant de vaisseau à l'âge de vingt-huit ans? Ma conduite à Bougie m'a valu la décoration et la protection spéciale de M. le vice-amiral Saint-Amand; enfin, mes pères ont honorablement servi, et notre nom n'est pas sans quelque éclat dans l'armée. Je sais, madame, que ce sont là de faibles

titres pour mériter la main d'une personne aussi accomplie que Mlle Geneviève et l'honneur d'entrer dans votre famille; aussi, je regrette profondément d'être dans l'impossibilité d'en faire valoir de plus dignes.

— Accordez-nous quelques instants encore, monsieur; notre ami Ernest de Portandic ne peut tarder à prendre congé de mon mari; vous aurez encore le temps de lui soumettre des propositions dont il ne peut être qu'extrêmement flatté.

— J'attendrai, madame; mais l'heure fuit avec une vitesse affligeante. Puis-je espérer que vous voudrez bien me faire connaître sa décision, si je me vois forcé de partir avant de l'avoir entretenu?

— Vous pouvez y compter en toute assurance.

De part et d'autre on s'observait. M. de Graincourt et le commissaire se rapprochèrent de la cheminée; tous les yeux se portaient alternativement sur la pendule.

— Messieurs, dit le vieux commandant, votre canot pousse, je crois, à quatre heures. Le service avant tout. Je n'essayerai point de vous retenir. Rappelez-vous seulement que le frère de ma femme est fixé à la Martinique, et que vous serez les bienvenus chez lui comme chez moi.

En même temps M. de Graincourt embrassa paternellement Ernest de Portandic, et lui dit à voix basse :

— Remontez tout de suite, si vous pouvez, sinon je vous écrirai.

Il ajouta plus haut :

— Adieu, Ernest, bon voyage; donnez-nous de vos nouvelles dès que vous serez arrivé.

— Madame, disait Montaiglon de son côté, si vous voulez bien le permettre, je vais remonter à l'instant.

Là-dessus, les deux jeunes gens sortirent ensemble, et, sans s'être dit un seul mot, ils se séparèrent au premier embranchement de la rue. Le commissaire, tournant à droite, descendit rapidement un escalier à pic qui mène

dans le bas de la ville. L'officier feignit de remonter vers le haut quartier, attendit un temps moral à la porte d'un café maritime, et revint sur ses pas. Il allait ouvrir de nouveau la petite porte brune, quand il se retrouva face à face avec Ernest, qui revenait en courant après avoir fait le tour de l'îlot.

On se figure le double effet produit par cette rencontre, plus fâcheuse encore que la première.

Ce furent deux exclamations, puis deux interrogations simultanées :

— Vous rentriez ? Auriez-vous oublié quelque chose ?

— Non, rien ! Je ne rentrais pas !

— Eh ! eh ! messieurs, s'écria un troisième interlocuteur, qui n'était autre que le docteur Esturgeot, seriez-vous en peine de trouver votre chemin ? Vous tournez le dos au canot, à quatre heures moins un quart, au beau milieu de la rue de Siam ! En route ! Tenez, voici le coup de canon de partance !

Le signal du ralliement à bord venait en effet de retentir.

— Plus d'espérance ! pensèrent en même temps les deux rivaux que le nouveau venu déterminait enfin à se diriger d'un bon pas vers la cale d'embarquement.

— En vérité, les amis, sans moi vous restiez à la traîne. Convenez que je suis une Providence... Du reste, c'est un fait avéré, on l'a mis dans les gazettes de l'arrondissement. Si je n'étais pas arrivé ici à point nommé, vous auriez été bien reçus par le père Vaumorin. Je vous évite là un fameux suif! Allons ! allons! vous me brûlerez une couple de chandelles; et qu'il n'en soit plus question. En route pour la patrie des maringouins, du tafia et des bananes ! Mais écoutez donc que je vous conte une drôle d'histoire.

Nous ferons grâce à nos lecteurs de la longue et plaisante aventure dont il donna, chemin faisant, la première édition à Montaiglon et à Ernest de Portandic, qui, plon-

gés dans leurs pensées, ne l'écoutaient ni l'un ni l'autre.

— Excellent! parfait! d'un comique achevé! s'écria-t-il en finissant.

— Oh! oui! en effet! murmurèrent ses deux camarades, qui descendirent à ces mots dans le dernier canot de *la Daphné*.

L'inépuisable verve du chirurgien-major ne languit point après qu'on se fut embarqué. Plusieurs officiers et élèves de la frégate remplissaient la chambre de l'embarcation; celui-ci laissait à terre une sœur mourante, celui-là venait de se séparer d'un père octogénaire; tous étaient encore plus ou moins émus des derniers adieux. Le docteur Esturgeot dissertait en riant.

A côté du commissaire se trouvait assis le maître canonnier de la frégate, rude figure basanée, couturée, grainée de pulvérin bleuâtre, et sillonnée de cicatrices, l'ami de Baraquette, Mathieu surnommé Grain-de-Beauté.

Notre vieille connaissance de *la Clorinde* était d'autant plus fier de ce sobriquet, qu'il avait assez récemment perdu un œil en Afrique dans la même affaire de Bougie où Montaiglon avait gagné la croix d'honneur.

Il passait encore pour un joyeux compère, mais ne l'était plus qu'en temps et lieu.

— Trou de balle! commissaire, dit-il en s'adressant à Ernest, m'est avis que le major n'a ni femme, ni enfants. Il choisit bien son quart d'heure pour bavarder. Quand on part, c'est permis de rire, mais on devrait rire tout seul. Je ne quitte à Brest qu'une vieille hôtesse édentée, et pourtant je ne puis m'empêcher de penser que c'est peut-être la dernière fois qu'elle m'a servi la goutte cette après-midi.

Maître Mathieu se contenta d'un signe approbateur d'Ernest; puis il regarda Montaiglon qui, les yeux baissés, s'abandonnait à ses rêveries.

Le digne canonnier fit ses remarques sur les préoccupations évidentes de l'officier, mais il ne jugea pas convenable d'interrompre, pour la seconde fois, les réflexions du commissaire.

Deux ou trois jeunes élèves de marine écoutaient seuls le loquace docteur. Leurs sourires lui suffisaient pour stimuler sa faconde.

Ce fut ainsi qu'on arriva jusqu'à *la Daphné*; déjà chacun y était au poste d'appareillage ; le canot fut déchargé, hissé à bord et amarré pour la mer.

II

UN HOMME A LA MER

M. et Mme de Graincourt s'étaient réciproquement fait part des deux demandes de mariage d'Ernest et de Montaiglon. Ils venaient d'entrer en matière quand le coup de canon retentit.

— Vous avez eu tort, ma chère amie, de vous avancer autant que vous l'avez fait, disait le capitaine de vaisseau ; nous connaissons à peine ce jeune homme, et enfin Ernest a mon amitié, il me convient sous mille rapports.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, puisque vous aviez des idées si arrêtées ? Pouvais-je prévoir les intentions de M. Montaiglon ou deviner les vôtres ? Fallait-il repousser un parti magnifique ? Dix mille livres de rente, lieutenant de vaisseau, protégé, décoré, d'une excellente famille ?

Mais il faut lui écrire, je l'ai promis : tranchez la question.

— Rejetez tout sur moi, mais sans rien brusquer; temporisons. Je vais de mon côté mander à Ernest que vous avez d'autres projets, que Geneviève est bien jeune, etc.

— C'est le moyen de tout perdre; il vaudrait mieux opter, ou du moins informer notre fille de ce qui se passe.

— Et le temps! le temps! allons au plus pressé; *la Daphné* va partir. Écrivez puisque vous l'avez promis! nous consulterons Geneviève avec les ménagements convenables.

Là-dessus, M. de Graincourt entra dans son cabinet; madame se retira dans sa chambre.

Un instant après, deux billets étaient remis à Joseph, le factotum de la maison, avec ordre de les porter à bord sur-le-champ et de les mettre en mains propres à MM. Montaiglon et de Portandic. Joseph partit, se jeta dans un bateau de louage et fit forcer les rames pour atteindre *la Daphné*, dont les voiles pendaient déjà en festons au-dessous des vergues. Il en était encore à trois longueurs de navire, quand elle appareilla tout à coup en filant son corps-mort, se chargea de toile et, poussée par une brise favorable, s'élança dans le goulet.

— Hardi! nage un bon coup, s'écria le domestique qui agitait ses lettres en l'air.

Les rameurs lâchèrent leurs avirons pour éclater de rire plus à l'aise.

— Dites donc, l'ancien, pensez-vous que notre canot ait des ailes, pour rattraper une frégate à la voile par une belle brise de nord-est?

— Avez-vous passé ministre de la marine pour que vos deux chiffons fassent mettre en panne un navire de guerre?

Joseph, découragé, se fit conduire à bord du stationnaire; il expliqua sa position à l'officier de garde.

— Ce n'est que cela, mon garçon! donnez-moi vos lettres.

Vous voyez cette goëlette, *l'Améthyste*, elle partira demain peut-être pour Fort-Royal. Le vaguemestre doit y porter nos commissions; je me charge des vôtres.

Le fidèle serviteur crut faire merveille d'accepter, et vint rendre compte à ses maîtres de la manière dont il avait rempli sa mission.

M. de Graincourt le réprimanda sévèrement.

Les billets auraient dû être remis en mains propres ou rapportés. A la réflexion, ni l'un ni l'autre n'étaient satisfaisants; surtout ils ne signifiaient rien, arrivant six semaines ou deux mois après coup.

L'heure était trop avancée pour les envoyer réclamer.

Le lendemain matin, Joseph retourna à bord du stationnaire; les lettres étaient dans le sac du vaguemestre; le vaguemestre était absent.

A midi, le domestique revint pour la troisième fois; l'officier de garde avait été relevé, l'on ne savait plus ce dont il s'agissait.

M. de Graincourt alla lui-même à la recherche des deux billets: on avait eu le temps de consulter Geneviève et d'écrire de nouveau avec moins de précipitation.

Mais la goëlette avait mis sous voiles.

La frégate *la Daphné* emporta donc Ernest et Montaiglon sous l'impression des réponses favorables de M. ou de Mme de Graincourt, ne soupçonnant rien encore de leurs intentions réciproques, et bien résolus tous deux à se présenter chez M. Desgalets à leur arrivée à Fort-Royal.

Les premiers jours de la traversée se passèrent sans incidents: l'état-major, presque entièrement renouvelé depuis peu, en était à cette première période de la vie commune, durant laquelle règne une assez froide politesse.

On s'observe, on s'étudie, on ne se livre qu'avec retenue.

Le docteur Esturgeot dédaignait seul ces précautions diplomatiques qui font de l'officier de marine l'homme du

monde le moins communicatif, quoi qu'en dise le vaudeville et sa docte cabale.

Dans ce milieu nouveau pour tous, le jovial chirurgien-major jouissait seul de son aisance accoutumée ; ses saillies déridaient souvent les convives; ses anecdotes fournissaient matière à de bruyantes conversations.

Déjà la glace était à demi-brisée et l'on commençait à se juger les uns les autres, quand la frégate, huit ou dix jours après le départ, fut assaillie par un premier coup de vent. La brise soufflait du nord et creusait la mer en lames gigantesques qui menaçaient tour à tour l'arrière du navire.

Les voiles furent successivement serrées; on ne garda que la misaine et le grand hunier avec tous les ris pris.

Le tangage était dur et le roulis fort incommode, mais la table excellente. Le chef de gamelle ne manquait pas de se réjouir du temps :

— Messieurs, disait-il, remarquez bien que cette aimable bouffée du nord nous vaudra bonne chère durant toute la traversée. Si nous avions pour passagers le plus aimable des philosophes, mon cher Épicure...

— Oh ! docteur, faites-nous grâce d'Épicure.

— Épicure, dis-je, aurait béni la brise favorable, qui n'oblige point à ménager les provisions. Tant que le cuisinier peut vaquer à ses nobles travaux, et que les poules n'ont pas le mal de mer, de quoi peut-on se plaindre?

— On voit, docteur, interrompit un jeune enseigne, que vous ne faites pas de quart et que vous dormez paisiblement dans votre cadre suspendu.

— Je ne fais pas de quart ! je gère la gamelle...
Des fonctions du bord n'est-ce point la plus belle ?

C'est grâce à moi que vous avez la meilleure des tables à roulis connues. J'ai poussé très-avant l'art de dîner à la

mer. Si feu Berchoux vivait encore, je lui fournirais la matière d'un cinquième chant de *la Gastronomie*, que j'ai sue par cœur d'un bout à l'autre. Ah! parbleu! cela me rappelle ce bon commandant de Graincourt, à qui nous faisions passer pour du Racine ou du Boileau toutes les méchantes rimes qui nous venaient en tête.

— Vous avez navigué avec M. de Graincourt? demanda un des convives.

— Il y a seize ou dix-sept ans, sur *le Colosse*; j'étais de troisième classe alors, lui, capitaine de frégate nouvellement marié, et amoureux de sa femme, amoureux à faire mourir de rire...

Montaiglon prêta l'oreille, le commissaire leva brusquement la tête, le docteur poursuivit imperturbablement :

— C'est bien de l'histoire ancienne; mais à la mer il est permis de revenir un peu sur le passé. Toutes les fois que le père Graincourt venait à bord, il était fort inquiet, me disait-il, de la santé de madame. Elle avait passé une nuit affreuse; il m'engageait à aller la voir pour lui porter de ses nouvelles le lendemain. La première fois, j'arrive : Madame était au bal; la seconde, elle recevait et je trouvai chez elle brillante société; quant à la troisième, elle ne recevait pas... le médecin, car je sus d'assez bonne source...

— Oh! docteur, interrompit le commissaire.

— Comment! comment! Mais il est au su et au connu de toute la ville de Brest que... le grand commandant... là... soufflez-moi donc... Ah! Branteuil!... Eh bien! Branteuil passait toutes les soirées chez M. de Graincourt présent ou absent...

— Eh bien! quel mal y voyez-vous? demanda le commissaire; le commandant Branteuil est l'ami intime de M. de Graincourt...

— Du mal! quel mal? pas le moindre! Et je ne blâmerai pas plus la mère de son affabilité que de son extrême indulgence envers sa fille!

Le commissaire tressaillit, et regarda d'un œil étonné.

— Ah ! je vous étonne, jeune et naïf agent comptable. Mlle Geneviève est charmante, jolie, spirituelle, rieuse, aimable, très-aimable même, s'il faut en croire le cousin Alexandre, l'enseigne de vaisseau. Il y a une célèbre partie de pêche dont on raconte des choses impayables. On s'est égaré dans les grottes de Crozon ; on n'est revenu qu'à nuit close, par toutes sortes de sentiers creux et inconnus ; on a passé la nuit à la campagne... Le père Graincourt avait été oublié je ne sais où... Le commandant Branteuil se trouva à point nommé sur la route... Le cousin Alexandre...

— Voilà, parbleu ! s'écria tout à coup le commissaire en frappant sur la table, voilà un tissu de calomnies auquel je couperai court. Je ne souffrirai pas qu'on insulte plus longtemps à l'honneur d'une famille respectable. Moi qui vous parle, j'étais à cette fameuse partie des grottes de Crozon dont vous parlez si méchamment, docteur Esturgeot...

— Tout doux, commissaire, ces accès vous prennent-ils souvent ? Permettez-moi de vous tâter le pouls.

— Et je déments toutes vos interprétations injurieuses, depuis la première jusqu'à la dernière !...

— Allons, ceci devient sérieux. Il aura une quinte, vous me ruinerez en réglisse, commissaire !... Un traitement émollient est de rigueur.

— Pas de sottes plaisanteries, docteur. Vous parlez à la légère, vous pouvez porter préjudice à des personnes que j'estime et que j'aime. Je prétends les défendre tout haut et vous donner une leçon que vous ne demandiez pas, mais dont je vous invite à faire votre profit...

— Allons ! il ne se calmera pas ! poursuivit le docteur, sans se fâcher, sans se déconcerter le moins du monde ; et comme en ce moment le maître d'hôtel achevait d'arranger le dessert, l'heureux chef de gamelle appela Berchoux à son aide :

Le dessert est servi ! quel brillant étalage !
On a senti de loin cet énorme fromage
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps !

Le commissaire s'était rassis; quelques jeunes gens souriaient au citateur qui se prit à faire l'éloge du fromage en connaisseur consommé.

Le café apparaissait à son tour, lorsqu'un cri terrible retentit dans la frégate:

— Un homme à la mer!

— Un homme à la mer; par ce temps-ci! s'écria Montaiglon avec effroi; montons, messieurs!

Le jeune lieutenant se précipita dans l'escalier qui conduisait au pont; tous les officiers le suivirent.

— Eh bien! mousse, veux-tu que je prenne mon café froid? dit le docteur avec impatience; une tasse donc! et fais vite!

Le commissaire qui sortait le dernier fut épouvanté de l'horrible indifférence du chirurgien-major.

IV

LA TRAVERSÉE

Lorsque le cri : *Un homme à la mer!* se fait entendre, s'il fait mauvais temps, l'officier de service ne peut agir d'après sa propre inspiration. Par une brise maniable, il n'hésiterait pas à mettre en panne, il expédierait le canot de secours. Par une tempête furieuse, il ne saurait hésiter non plus : un silence funèbre succéderait immédiatement au cri d'alarme.

La Daphné se trouvait dans cette position intermédiaire où le commandant a seul le droit de décider s'il faut où non risquer la vie de quinze ou vingt hommes, pour essayer de sauver celui qui est en danger de mort.

M. de Vaumorin était heureusement monté sur le pont dès le premier signal, il dirigeait lui-même la manœuvre.

Les officiers le secondèrent; l'équipage obéit en masse, avec ensemble et rapidité, à ses ordres brefs et précis; la barre du gouvernail fut *mise dessous* de manière à venir dans le vent, la misaine fut carguée, on prit la cape sous le grand hunier, c'est-à-dire qu'on présenta le travers à la brise afin de ne s'éloigner que le moins possible, *en dérivant* lentement.

Durant cette évolution, Montaiglon s'était élancé dans l'embarcation de sauvetage encore suspendue aux flancs de la frégate. Quelques matelots d'élite et le brave Mathieu s'y trouvaient à côté de lui.

— Pouvons-nous amener le canot? demanda Montaiglon avec enthousiasme.

Jusque-là le commandant de *la Daphné* avait suivi ses instincts de manœuvrier; maintenant il devait prononcer une sentence décisive. Il sentait tout le poids de sa terrible responsabilité. Mais les canotiers suppliaient du geste et du regard; Montaiglon montrait une confiance admirable.

— Ne craignez rien, commandant, s'écria maître Mathieu, ça nous connaît!

M. de Vaumorin fit un signe de consentement; les garants de l'embarcation furent largués et décrochés avec adresse au moment où une lame passait le long du bord.

Le canot et les douze matelots qui s'y étaient jetés pêle-mêle disparurent.

Quand ils se montrèrent au sommet de la seconde vague, les avirons étaient appareillés; ils nageaient le bout au vent. Un hourra de triomphe sortit de toutes les bouches.

Le commandant, les mains croisées derrière le dos, fut le seul qui ne s'abandonna point à ce premier mouvement de joie. Le sort en était jeté : une lutte sérieuse était engagée entre une frêle embarcation de sa frégate et une mer menaçante. Un faux coup de gouvernail, et l'équipage du canot devenait victime de sa condescendance.

Quelques soins de détail occupèrent le commandant pendant les premiers instants qui suivirent : il fit bien appuyer la mâture, envoya en vigie des sous-officiers et des élèves de marine qui le prévenaient des moindres mouvements de l'embarcation.

L'anxiété était devenue générale.

Les périls courus par le canot frappaient tous les membres de l'état-major et de l'équipage. Un morne silence régnait à bord.

Le commissaire se tenait auprès du commandant sur la dunette et s'efforçait de suivre du regard le canot que des lames énormes dérobaient à la vue presque sans interruption; bientôt on ne le distingua plus que du haut des mâts.

Le docteur Esturgeot, ayant pris son café, monta sur le pont.

D'anciens rapports avec le commandant Vaumorin autorisaient de sa part une certaine familiarité.

— Nous avons donc un canot dehors? dit-il. Quel est l'officier qui le dirige?

— Montaiglon, répondit M. de Vaumorin.

— Tant mieux et tant pis! reprit le docteur qui ne perdit pas l'occasion d'exprimer sa pensée jusqu'au bout, bien que l'officier supérieur l'écoutât à peine. Tant mieux! dis-je, car Montaiglon est adroit, et nul n'est plus propre à sauver tout notre monde; tant pis! car s'il périt...

Un formidable juron du capitaine de vaisseau, qui tressaillit à ce dernier mot, coupa court aux commentaires du chirurgien.

— Ne pourriez-vous pas vous taire, une fois dans votre vie! et ne pas nous porter malheur par vos imprudentes hypothèses? Allez bavarder plus loin, s'il vous plaît!

Le docteur Esturgeot se recula de quelques pas, ouvrit sa tabatière par contenance, savoura une prise avec lenteur et secoua la tête en haussant les épaules.

— Superstitieux et brutaux, murmura-t-il, voilà comme ils sont tous en vieillissant; la responsabilité les écrase, ils font imprudences sur imprudences, et ne savent pas conserver leur sang-froid dans les positions critiques. — Que diable! poursuivit-il en accostant le commissaire, par le temps qu'il fait, il y a folie d'exposer un canot, douze hommes et un officier, pour sauver un maladroit; je parierais que c'est un soldat qui est tombé à la mer.

Ernest de Portandic ne répondit pas.

— Me garderiez-vous rancune pour ma petite historiette, commissaire? Ce ne serait pas le procédé d'un camarade. Vous m'avez un peu malmené; mais je ne vous en veux pas du tout, pour ma part. Et puis, à franchement parler, je n'avais point l'intention de vous être désagréable. La paix, la bonne intelligence, la gaieté, la liberté de sentiments et d'opinions, voilà ce que je ne cesse de réclamer à bord. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Je n'ai pas de rancune, docteur, répondit le commis de marine avec impatience; mais de grâce ne m'obligez pas à entrer en explications à cette heure. Je tremble pour nos braves gens, et n'ose blâmer le commandant d'avoir expédié le canot.

— Le jour baisse, ajouta le docteur, la frégate a parcouru sur son erre une énorme distance avant qu'on ait pu prendre la cape et mettre l'embarcation à la mer. Voilà treize hommes, en comptant Montaiglon, sottement exposés à périr; je les plains, parbleu! tout autant que vous.

Le commissaire cette fois ne répondit plus.

Une voix partie de la mâture ne tarda pas à crier :

— Un des hommes du canot s'est jeté à la nage!

— Diable! murmura le docteur, voici qui devient intéressant.

— Voit-on l'homme tombé à la mer? demanda M. de Vaumorin.

— Non! ni la bouée non plus; il fait trop sombre.

L'embarcation de sauvetage avait gouverné en droite

ligne contre le vent; mais la frégate avait parcouru un certain espace avant que sa vitesse eût été amortie.

Le canot et le navire se trouvaient ainsi séparés par la distance d'environ un demi-mille.

Les rameurs, stimulés par Montaiglon qui tenait la barre du gouvernail, étaient parvenus, non sans des efforts inouïs, à peu près au point convenable. On ne voyait encore rien. Enfin, maître Mathieu distingua un point noir dans l'écume blanche d'une lame qui brisait un peu à gauche :

— Voici une de nos bouées, capitaine, dit-il à Montaiglon, l'autre ne peut être loin. Si l'homme est dessus, permettez-moi de me jeter à l'eau, je le soutiendrai : vous virerez de bord à votre aise, et vous viendrez nous reprendre après.

— Non! non! maître Mathieu, ne vous exposez pas inutilement.

Ce débat durait encore lorsque le second bloc de liége fut aperçu un peu sur la gauche de l'embarcation. Un homme évanoui se tenait convulsivement accroché à l'un des bouts de corde qui pendent autour des bouées de sauvetage. Maître Mathieu se déshabilla en un clin d'œil et renouvela sa proposition.

— Non! non! vous dis-je! s'écria l'officier. Tout à l'heure, peut-être, s'il le faut.

Alors saisissant bien son temps, Montaiglon gouverna un peu en travers, l'avant du canot toucha la bouée; quelques hommes se penchèrent pour tâcher de saisir leur camarade.

— Loffez! loffez! ou nous sombrons! s'écrièrent tout à coup les autres rameurs.

Le danger le plus pressant força Montaiglon de revenir au vent avec vivacité.

— Je vous disais bien qu'on ne peut faire deux choses à la fois, dit maître Mathieu en s'élançant à la mer.

L'embarcation prit de la vitesse, vira de bord avec bon-

heur et revint sur la bouée. L'on jeta un bout de corde à l'intrépide canonnier qui le passa autour du corps de son camarade.

— Vous voyez bien, capitaine, que j'ai réussi, dit-il un instant après en remontant à bord du canot par l'arrière. L'homme et la bouée, tout est bien amarré.

Tandis que les canotiers nageaient de manière à n'être point capelés par les vagues, le canonnier, aidé par un camarade, ramena lentement dans l'embarcation le corps privé de mouvement d'un gabier : c'était Cartonnet.

Montaiglon agita son mouchoir en l'air tout en gouvernant sur la frégate; mais le jour avait baissé au point que *la Daphné* ne paraissait plus que confusément.

— Ils ne voient pas, capitaine, c'est inutile, dit maître Mathieu en reprenant son aviron. Maintenant, le difficile, c'est d'accoster comme il faut. Je me charge du noyé, si vous voulez. J'ai encore bon pied et bon œil. Que chacun croche le bord comme il pourra ; je réponds de Cartonnet.

— Non, maître Mathieu, vous vous êtes assez exposé. A moi seul le soin de cet homme, s'écria Montaiglon; seulement, prenez la barre, j'ai le bras droit engourdi... un ou deux avirons de moins ne sont plus rien à présent que la lame nous porte à bord.

Quelques canotiers essayèrent de détourner Montaiglon de son dessein; c'était à qui se disputerait la périlleuse opération de se charger du gabier de beaupré.

— Mes amis! dit enfin l'officier d'un ton qui n'admettait pas de réplique, je suis le moins fatigué de vous tous et par conséquent le plus leste; laissez-moi faire; silence!

A ces mots, comme le canonnier avait pris la barre du gouvernail. Montaiglon se fit une ceinture du cablot dont l'autre bout était amarré à Cartonnet, et veilla ainsi à l'accostage. Le commandant Vaumorin avait fait hisser des fanaux à bord de la frégate, le long de laquelle l'embarcation se trouva bientôt après.

L'équipage n'accueillit pas son retour comme son départ; pas un cri ne se fit entendre.

— L'homme est sauvé, dit seulement l'officier en passant à l'arrière.

— C'est bien! répondit le commandant.

Des amarres furent jetées aux canotiers; les palans du canot pendaient le long du navire.

— Allons! accroche! s'écria le canonnier en saisissant l'une des poulies qu'il fit mordre à l'arrière; le matelot qui devait en faire autant à l'avant fut moins adroit.

Un cri d'effroi retentit à bord de *la Daphné* : l'embarcation soulevée par un bout venait de heurter avec violence les flancs de la frégate. Un craquement affreux avait suivi le choc. Les rameurs s'élancèrent à bord. Montaiglon parut le dernier; une foule de marins l'entourèrent aussitôt; il leur tendit le cablot auquel pendait toujours le corps de Cartonnet.

— L'appel! l'appel des canotiers de sauvetage! s'écria M. de Vaumorin.

— Le maître canonnier fit l'appel des onze hommes qui venaient de partager ses périls; tous étaient présents. Alors seulement on respira librement à bord. Tandis que d'adroits gabiers accrochaient avec précautions les débris du canot, les camarades se félicitaient les uns les autres. Cartonnet fut porté au poste des blessés, où le docteur Esturgeot lui prodigua les secours de l'art.

Montaiglon se dirigea vers le commandant. Selon l'usage, il lui rendit compte de sa corvée en donnant à maître Mathieu les éloges qu'il méritait.

— Très-bien! mon ami, dit le commandant. Allez vous reposer, nous parlerons plus tard de votre maître canonnier.

— C'est un vieux brave, commandant; il s'est déjà signalé bien des fois à ma connaissance; il remplit ses fonc-

tions avec un zèle incomparable, et il est loin d'avoir obtenu des récompenses dignes de son courage et de ses services. Soyez assez bon pour vous intéresser à lui.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur Montaiglon, mais je vous prie, au besoin, de me rafraîchir la mémoire.

En descendant de la dunette, la première personne que rencontra l'officier fut le commissaire, qui lui tendit cordialement la main :

— Permettez-moi, monsieur de Montaiglon, de vous féliciter sincèrement de votre belle conduite.

— Ne parlons pas de cela, commissaire; si quelqu'un mérite des éloges, c'est notre intrépide maître Mathieu.

— Maître Mathieu s'est bravement comporté sans doute, et je veux aussi lui en faire mon compliment. C'est, du reste, un homme que j'aime beaucoup, et à qui je dois personnellement de m'avoir délivré d'une fort méchante rencontre. Mais, sans vous, sans la noble confiance que vous avez montrée, sans l'activité que vous avez mise à faire préparer le canot, le commandant n'aurait pas permis qu'on allât chercher Cartonnet.

— De grâce, commissaire, brisons là. Je suis heureux d'avoir réussi, et je vois avec plaisir que vous partagez ma joie. Je devais m'y attendre, après votre généreux emportement de ce soir. Vous n'êtes pas une de ces natures froides et sarcastiques que je déteste; vous avez fait preuve, à dîner, d'un courage que je place au-dessus de tous les autres.

Ernest de Portandic parut étonné.

— Mes paroles semblent vous surprendre? poursuivit Montaiglon; eh bien! je veux vous dire qu'il est beau de s'élever énergiquement contre la calomnie comme vous l'avez fait. Il est beau de prendre tout haut la défense des absents et de la vertu des femmes, dont on se fait si souvent un jeu malin à nos tables d'officiers. Je vous ai admiré, commissaire, car il est rare qu'on ait les rieurs de

son côté, lorsqu'on traite sérieusement des plaisanteries qui amusent les oisifs du bord.

— Je ne vous comprends pas, monsieur de Montaiglon; n'était-il pas naturel de m'élever contre des insinuations qui auraient pu nuire à une famille que j'estime et que j'aime? J'étais à même de les réfuter, j'ai pris la parole, n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

— Je ne sais. Tel que vous me voyez, je suis très-timide en pareille occasion; je hais les mauvais plaisants et n'ose leur imposer silence. Il me semble qu'ils l'emporteront sur moi. Pour les réduire à cesser, je ne connais d'autre moyen que de les provoquer en duel. Or, on doit toujours éviter d'en venir à cette fâcheuse extrémité. Ce soir, malgré mon indignation, je me taisais. D'ailleurs, que faire au pacifique bonhomme Esturgeot? Votre fermeté a réussi où aurait échoué ma colère. Car, après tout, qu'aurais-je prouvé en cherchant querelle au docteur? Je n'ai pas, comme vous, l'honneur d'être admis dans l'intimité chez M. de Graincourt, et vous le dirai-je? le venin de la calomnie est si subtil, que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais entièrement m'en préserver. J'hésitais; vous m'avez fait plaisir en me raffermissant dans mes propres opinions.

— Ah! si vous connaissiez comme moi chacun des membres de cette famille simple et affectueuse, vous auriez repoussé jusqu'à l'apparence d'une mauvaise pensée. M. de Graincourt est le plus désintéressé, le plus estimable des hommes. C'est un officier distingué qui n'a point avancé par l'intrigue, mais bien par son seul mérite. S'il n'est pas trop versé dans l'étude de nos poëtes, s'il ne sait pas Berchoux par cœur à l'instar de notre chef de gamelle, s'il se ressent un peu du temps dans lequel il est né et du manque d'instruction classique; il n'en est pas moins remarquable par son tact, son jugement et ses connaissances de marin. S'il ignore quelques-unes des choses que tout le monde sait, il sait ce que trop de gens ignorent. J'ai eu entre les mains des mémoires qu'il adressait au ministre

sur les institutions capitales de la marine, sur l'inscription maritime, sur l'organisation des équipages, sur la tenue et l'approvisionnement des arsenaux ; c'étaient des modèles de précision et de clarté. Ils étaient écrits dans un style sans vernis, mais correct et parfois énergique. Il parlait à la fois en officier de marine expérimenté, et en judicieux administrateur. Vous connaissez sa brillante affaire de *la Topaze* et son combat à bord de *la Victorieuse*. Vous n'ignorez pas quels services il a rendus à notre marine marchande dans les mers du sud quand il y commandait la station. J'ai encore lu ses rapports sur ces matières commerciales, ils étaient admirables. Et voilà l'homme qu'on ridiculise devant des jeunes gens sans expérience, qui trouvent qu'on ne sait rien si l'on n'a pas été bourré, comme eux, de grec, de latin et de mathématiques !

Montaiglon fit à ce sujet une courte digression sur la nature des matières qui devraient spécialement entrer dans l'éducation des officiers de marine et qui sont entièrement négligées aujourd'hui : telles que la connaissance des intérêts commerciaux qu'ils sont appelés à protéger, l'étude du code des gens de mer et celle des autres lois et ordonnances fondamentales de l'établissement maritime de la France. Toutefois, une transition naturelle ayant ramené l'officier au point de départ, le commissaire reprit avec feu :

— Et madame de Graincourt ! Pour peu que vous l'ayez vue cet hiver, vous avez pu juger de son esprit ; mais moi qui suis reçu dans son intérieur depuis mon enfance, je puis rendre hommage aux qualités plus solides qui la distinguent : elle est pieuse, charitable, instruite, aimable, attentive, économe ; c'est la mère de famille accomplie ; autour d'elle règne une douce paix qui enchante tout d'abord, et en même temps, c'est une femme du monde qui fait admirablement les honneurs de son salon.

— J'en ai pu juger, interrompit l'officier.

— La médisance n'a pu trouver à mordre, poursuivit

l'officier, il a fallu que la calomnie s'en mêlât. Rien n'est sacré pour ces langues empoisonnées qui ne s'agitent pas sans distiller le fiel et l'outrage!

— Vous vous emportez, commissaire! dit Montaiglon en souriant.

— C'est qu'il n'a pas suffi d'attaquer la mère; la fille elle-même n'a pas été respectée!

Ernest ne jugea pas à propos de compléter l'éloge de la famille Graincourt par celui de Geneviève; l'officier, de son côté, garda le silence. Tous deux se rappelèrent sans doute combien ils s'étaient réciproquement gênés au moment du départ de Brest; tous deux durent penser à la réponse qu'ils attendaient au sujet de leurs demandes de mariage. Et alors, ainsi qu'il arrive si souvent à bord, ils se promenèrent longtemps ensemble sans échanger une parole.

Le docteur Esturgeot rompit brusquement leur silencieux tête-à-tête.

— Je vous annoncerai, Montaiglon, dit-il en se frottant les mains, que votre Cartonnet a enfin rouvert les yeux. Il vous doit de fameux remercîments; sans vous, ma foi! il avait son congé définitif. Je l'ai fait chaudement envelopper entre deux couvertures de laine, il a réclamé un boujaron d'eau-de-vie; demain, sauf quelques courbatures, il n'y paraîtra plus. Mais j'ai à vous apprendre une nouvelle autrement grave : — six de nos canards sont morts du mal de mer cette après-midi; c'est désespérant!

Montaiglon haussa les épaules.

Ernest de Portandic aperçut maître Mathieu qui se promenait au clair de la lune sur le passavant, et se dirigea droit à lui.

— L'oraison funèbre de ces intéressants volatiles n'a pas l'air de vous toucher, continua le docteur. Vous faites le Spartiate, Montaiglon; vous n'avez donc pas étudié votre Brillat-Savarin?... C'est mon classique, avec Berchoux,

bien entendu ! A propos, avez-vous remarqué comme notre cher commissaire s'est enflammé à dîner? Aurait-on cru qu'avec ce *facies* de sainte-n'y-touche, il s'emporterait ainsi ? J'y prendrai garde, peste !... D'ailleurs je me rends parfaitement compte du mystère. Le gaillard est amoureux. Les tempéraments lymphatiques sont sujets à cette affection du cerveau qu'on nomme vulgairement amour.

— Dites au moins du cœur.

— *Ne sutor ultrà crepidam*, mon lieutenant ; le cœur est un *muscle creux !...*

— Oui, le vôtre ! interrompit Montaiglon impatienté; vos observations en sont la preuve.

— Hum ! fit le docteur.

— Le commissaire, je vous le dis sans détour, continua l'officier, a bien agi en vous contraignant à vous taire sur un sujet déplacé. Quelques secondes de plus, et ma foi ! je m'en serais mêlé, moi qui vous parle, plus rudement, sinon aussi sensément qu'il l'a fait.

— Ah ! ah ! Montaiglon, je vous y prends; seriez-vous amoureux de mademoiselle Geneviève ?... Impayable !

— Allez rire plus loin, si vous ne pouvez attribuer ma juste indignation qu'à des motifs tout personnels. Bonsoir !

A ces mots, l'officier tourna brusquement les talons et descendit dans sa chambre.

— Encore un brutal ! murmura le docteur... Et de trois !

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

C'est égal ! il y a quelque chose là-dessous, et quand j'y réfléchis, ils étaient tous deux à la porte de Graincourt le jour du départ. En sortaient-ils? Y entraient-ils! Je le

saurai. C'est que leur rivalité serait d'un comique excellent... Bon à mettre sur mes tablettes.

Le docteur Esturgeot, après ce judicieux monologue, rallia un groupe de jeunes officiers qui causaient gaiement auprès de la dunette; cette fois enfin ses facéties obtinrent un véritable succès. Il fit la nécrologie de ses volailles avec entrain; il obtint la pleine et entière approbation de son auditoire. Plusieurs salves d'éclats de rire furent le prix de son éloquence.

Cependant le commissaire avait accosté maître Mathieu pour lui adresser ses compliments, comme il en avait le projet.

— Sans le capitaine Montaiglon, répliqua le canonnier, nous n'aurions rien fait qui vaille. Voilà un fameux officier, c'est un brave en toute occasion, à l'eau comme au feu.

— L'auriez-vous vu en d'autres circonstances? demanda Ernest.

— Sans doute, commissaire, sans doute. C'était lui qui nous commandait à Bougie; les Bédouins le connaissent, j'en réponds, et moi depuis ce temps-là, je me dis souvent à part à moi: — Mathieu, mon vieux, si tu fumes encore ta bouffarde, tu le dois au capitaine Montaiglon.

— Comment ça?

— J'étais escoffié, sauf votre respect, commissaire, s'il n'avait pas brûlé la cervelle à un de ces brigands qui me courait dessus bride abattue. Voyez-vous, je m'étais trop avancé; les matelots étaient à l'arrière; je tire mon coup de fusil, je manque; ça peut arriver au plus malin. Mon Bédouin, toujours au galop, m'ajuste; vous connaissez leur mode? Ils font feu en courant comme de vraies canonnières. Je ne sais pas d'où sortit M. Montaiglon; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il abattit l'autre avant que l'autre m'eût abattu. — Merci, lieutenant, que je lui dis. — Charge ton arme, Mathieu, qu'il me répond, voici les autres, et en

avant!... Faut vous dire qu'il n'était alors qu'enseigne; c'est depuis ce temps qu'il est passé lieutenant de vaisseau et décoré...

— N'est-ce pas dans la même affaire que vous avez perdu votre œil?

— Oui, commissaire, un quart d'heure après. Paraît que j'y étais prédestiné, comme disaient à Rochefort mon vieux Baraquette, Crochecœur et Rafiau, et tous les amis, vu qu'autrefois on m'appelait Coco-Bel-Œil et que Beauzeuil est mon nom. Il y a des choses cocasses, pas vrai, commissaire? Voici qu'à cette heure, où je suis plus laid que Nathan la Flibuste en personne, on m'a surnommé Grain-de-Beauté!.....

Ernest de Portandic, après avoir gaiement accepté les réflexions du maître artilleur, ajouta cordialement :

— Je ne savais pas que Montaiglon fût votre capitaine à l'affaire de Bougie, et je suis ravi d'apprendre comment il vous a sauvé.

— Moi, commissaire, j'étais aussi ravi tout à l'heure en vous voyant pour la première fois promener amicalement bras dessus, bras dessous. Je pensais à part moi : — Quand ces deux-là se connaîtront, je gage qu'ils feront une paire de matelots! Et vous verrez que ça sera.

— Je le désire de tout mon cœur; je serais très-flatté de l'amitié d'un pareil officier.

— Voilà qui va bien, commissaire! je suis content! car j'avais peine à vous voir vous faire mauvaise mine dans les premiers jours.

— Comment! maître Mathieu, je n'ai jamais eu le moindre grief contre M. Montaiglon, ni lui contre moi, je suppose.

— Pardonnez-moi, commissaire, j'ai l'œil américain, et je vois ce que je vois. Vous ne pouviez pas vous sentir en partant de Brest.

Le brave maître Mathieu n'avait pas tout à fait tort.

Presque à leur insu les deux jeunes gens s'en étaient ré-

ciproquement voulu de s'être contrecarrés dans leurs démarches respectives; depuis lors une certaine froideur avait constamment régné entre eux.

Peu de jours après la conversation qu'on vient de lire, comme Montaiglon achevait de donner quelques ordres de service au maître canonnier dont il dirigeait le détail, le nom du commissaire fut prononcé par le sous-officier.

— A propos, Mathieu, dit Montaiglon, il paraît te connaître beaucoup?

— C'est vrai, capitaine; il m'a rendu service plus de quatre fois au bureau des armements et ailleurs; il a eu la complaisance de me débrouiller de tous les gens de loi lors de la mort de ma pauvre femme; — auparavant c'était lui qui avait installé ma délégation, ça marchait tout seul... Et puis encore il m'a déniché, à l'occasion de nos affaires du *Colbert* avec Nathan la Flibuste, un vieux compte de part de prise sur des négriers de la côte, ce qui m'a bien fait cinquante écus; et une autre fois, il m'a eu le congé définitif d'un mien ami qui était à l'hôpital, et... c'est à n'en plus finir. Voilà un brave homme de commissaire! Il n'y en a guère comme lui, sauf pourtant M. R... de Brest, qui est aussi un ami du matelot, et un crâne.

— Mais il paraîtrait que tu lui as rendu de même un service signalé?

— Moi! eh non! rien du tout... Voici pourtant ce que c'est: Un soir qu'il sortait en uniforme d'un bal du préfet, il pouvait être deux heures du matin; pas un chat dans les rues, hormis nous autres de *la Sirène*, qu'on venait de congédier. Voici donc M. de Portandic qui passe. — « Oh! un commissaire! un commissaire! » crie un ancien. — « Faisons-lui une farce! » répond un autre. On se jette sur lui, on voulait un peu le rouler dans la crotte avec son bel habit... Des bêtises de matelots soûls! Il se débat, jure, envoie un coup de poing à un gabier, essaye de dégaîner, on l'en empêche... ça se gâtait quand j'arrivai. Vous comprenez que je dis aux camarades qu'il y en avait assez et que je rame-

nai le commissaire chez lui. C'est de cette nuit-là que nous nous connaissons.

— Tu étais plus heureux que moi, Mathieu, dit Montaiglon, je ne le connais que depuis notre départ.

— Ou plutôt, mon capitaine, reprit le canonnier avec finesse, depuis le jour où Cartonnet tomba à la mer.

— Ça pourrait être, répondit l'officier en se retirant.

Le digne canonnier était enchanté de la liaison qui se formait entre ses deux protecteurs : il remarquait avec plaisir que Montaiglon et le commissaire se promenaient souvent ensemble sur le pont. En effet ils s'étaient insensiblement appréciés, ils avaient des idées semblables sur une foule de sujets, et prenaient goût à causer l'un avec l'autre. Plusieurs fois ils parlèrent de mariage, mais en se renfermant dans des thèses générales, toujours sans se livrer.

Malgré les observations du docteur, Montaiglon ne soupçonnait pas le commissaire d'être son rival ; car il était naturel de penser que, dans le cas où Ernest de Portandic aurait eu quelques projets sur la main de Geneviève, la mère de la jeune fille les aurait connus, et se serait tenue sur la réserve.

Le commis de marine, de son côté, aurait pu se faire le même raisonnement par rapport à M. de Graincourt, si d'ailleurs il n'avait été à cent lieues de regarder Montaiglon comme un prétendant à la main de Geneviève. Il n'avait jamais rencontré l'officier qu'une seule fois dans la famille Graincourt.

Pour rendre possible la scène que nous avons racontée au deuxième chapitre, il n'avait rien moins fallu que le deuil de l'un, l'embarquement impromptu et le surcroît de travail de l'autre, l'appareillage subit de la frégate et une rencontre au dernier moment. Personne n'est en garde contre un tel concours de circonstances.

Après un mois de traversée, *la Daphné*, en vertu des derniers plis apportés par Montaiglon au commandant Vaumorin, mouilla devant la Basse-Terre à la Guadeloupe où

elle séjourna huit ou dix jours avant d'aller à Fort-Royal Martinique.

Cette courte relâche donna à la goëlette *l'Améthyste* le temps d'arriver la première au centre de la station.

Le léger navire n'avait pour la frégate que deux lettres : — l'une adressée à M. Albert Montaiglon, lieutenant de vaisseau ; l'autre à M. Ernest de Portandic, commis de marine.

Ces lettres furent portées à bord au moment où *la Daphné* jeta l'ancre en rade de Fort-Royal.

V

EMMA DESGALET

Mme de Graincourt écrivait à Montaiglon la lettre suivante :

« Monsieur,

» Je viens de faire part de vos honorables propositions à M. de Graincourt.

» Il me charge de vous rendre grâces, dans les termes les plus vifs, d'une démarche dont il est fier pour notre fille comme pour nous ; mais il avait des projets antérieurs, et je dois respecter sa volonté paternelle.

» Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir contribué peut-être à entretenir une illusion dont je m'étais bercée moi-même pendant un instant trop court. Croyez à la sincérité de mes regrets, et quoiqu'il n'y ait encore rien de décidé, veuillez vous considérer comme entièrement dégagé de votre parole.

» A votre retour, monsieur, si vos sentiments sont restés les mêmes, si rien ne s'oppose à la réalisation de vos espé-

rances, soyez persuadé que je serai heureuse de répondre d'une manière plus favorable à des intentions qui nous font tant d'honneur ; agréez, etc... »

M. de Graincourt écrivait de son côté :

« J'entends le coup de canon, mon cher Ernest, je ne vous reverrai donc plus avant votre campagne. Il faut, à mon grand regret, que je vous écrive pour me rétracter en partie.

» Je me suis trop avancé tout à l'heure. Ma femme a en vue une autre alliance, qu'elle trouve plus avantageuse : ma fille ne sait rien encore ; tranchera-t-elle la question en votre faveur ?

» Je le voudrais ; mais ne vous flattez de rien.

» D'après celà, soyez libre comme l'air, je vous dois au moins cette faible compensation.

» Allez chez Desgalets ; Emma passe pour charmante ; elle vous fera peut-être oublier Geneviève. Adieu ! l'heure presse.

» Quoi qu'il advienne, que vous deveniez ou non mon gendre ou mon neveu, vous n'en serez pas moins cher au cœur de votre vieil ami.

» DE GRAINCOURT. »

A la lecture de cette lettre, Ernest, atterré, courut se réfugier dans sa petite chambre.

Depuis le départ de France, il s'était accoutumé à la douce pensée que son mariage avec Geneviève ne souffrirait aucune difficulté ; la transition était brusque et pénible. Il savait la jeune fille trop soumise à la volonté de sa mère, et M. de Graincourt trop peu disposé à faire acte d'autorité dans son intérieur, pour conserver désormais beaucoup d'illusion.

— Si j'étais là, murmura-t-il, c'est à peine si je pourrais soutenir la lutte contre un rival, plus riche sans doute,

plus avancé en grade, officier supérieur peut-être. J'ai trop tardé à mettre le commandant Graincourt dans mes intérêts. Du reste, il désespère du succès ; c'est évident ; il va jusqu'à supposer que je puis en aimer une autre que Geneviève !.. Cependant, reprenait Ernest, ce billet a été écrit si précipitamment, que tout ne peut être perdu. Pourquoi le mariage projeté par Mme de Graincourt ne serait-il pas un rêve et rien de plus ?... Mais Geneviève ! Geneviève !...

Le commissaire se demandait pour la millième fois si Geneviève l'aimait. Souvent il l'avait cru ; plus souvent encore il en avait douté. Il était sûr de l'amitié presque fraternelle de la jeune fille ; c'était pour lui une nouvelle raison de craindre.

— Elle aussi, murmurait-il avec découragement, doit avoir son idéal, sa chimère, ses folies, et je ne suis qu'un ami d'enfance qu'elle connaît trop bien !

Montaiglon était moins ému, mais non moins vivement contrarié que le commissaire.

Longtemps il se promena sur le pont à grands pas en réfléchissant sur sa position vis-à-vis de Geneviève, à laquelle il avait tant de fois songé durant ses longs quarts de nuit.

Quelques heures de sommeil calmèrent un peu l'agitation des deux nouveaux amis.

Le lendemain, après déjeuner, Montaiglon demanda au commissaire s'il était disposé à descendre à terre avec lui et à se présenter chez M. Desgalets comme ils en étaient convenus à la mer.

Ernest répondit affirmativement.

Une demi-heure après, un canot de la frégate les débarquait au pont de la Savane.

A l'angle opposé de cette promenade, est situé le quartier du Carénage, qu'habitent les femmes de couleur libres, blanchisseuses pour la plupart, et constamment en rapport avec les officiers de la marine, qu'elles connaissent tous par leurs noms. Ce fut là que Montaiglon conduisit d'abord le commissaire ; il s'agissait de prendre des renseignements

sur la famille Desgalets, et d'y demander au besoin un guide pour se rendre à l'habitation.

— Bonjour, maman Titine, dit Montaiglon en entrant chez une vieille mulâtresse du quartier.

— Ah! monsieur Montaiglon! vous aussi vous êtes à bord de *la Daphné?* Je suis bien contente de vous voir. Comment allez-vous à cette heure? Quelles bonnes nouvelles apportez-vous de France? s'écria la bonne femme avec empressement et en mêlant à son langage une foule d'expressions créoles que nous nous faisons un devoir d'élaguer.

— Ma chère amie, reprit l'officier après une courte conversation, dites-nous un peu le chemin de l'habitation Desgalets.

— Pourquoi ça, cher, sans vous commander?

—Mais, maman Titine, pour aller rendre visite au maître, de la part de sa sœur et de son beau-frère que nous avons laissés à Brest.

— De la part du commandant Graincourt! n'est-ce pas, cher? Oh! un charmant garçon! interrompit la mulâtresse qui se souvenait parfaitement d'avoir connu l'officier supérieur une quinzaine d'années auparavant.

Il est à remarquer que les habitantes du Carénage ont une mémoire incomparable; elles n'oublient de leur vie un nom ni une figure; l'argousin le plus expert ne les égale pas dans l'art du signalement. Pour peu qu'on ait passé huit jours à Fort-Royal, on est connu d'elles à perpétuité.

— M. Desgalets n'est plus à l'habitation, cher; il loge en ville à présent. Si vous voulez lui rendre visite, vous n'avez qu'à traverser la savane; il demeure dans cette maison de pierre tout contre le quatrième tamarin de l'allée où vous voyez des persiennes vertes.

— Parfaitement, maman Titine; mais savez-vous pourquoi il a quitté sa plantation?

— Seyez-vous là, cher capitaine, je vais vous conter ça! Tout un malheur, monsieur Montaiglon. Seyez-vous donc

aussi, commissaire, poursuivit la mulâtresse trop au fait des usages de la marine pour ne pas reconnaître le grade d'Ernest au galon d'argent de sa casquette. Figurez-vous qu'il y a trois, quatre ans, M. Desgalets a pris pour gérour un mauvais petit blanc, un intrigant d'avocat, messieurs, il gageait tirer trois fois plus de sucre des cannes. Il a fini par devenir le maître du maître même. Il a persuadé à M. Desgalets de bâtir la maison que vous voyez là, et en pierre encore, de crainte d'incendie et d'ouragan, chers messieurs, comme si les maisons de bois ne valaient pas cinquante fois mieux en cas de tremblement de terre. Enfin, tant que M. Desgalets reste en ville, et maintenant c'est presque toujours, ce coquin de géreur est tout seul à l'habitation, vous comprenez. Tout le monde gémit là-bas; il est pire qu'un démon; toujours des coups aux pauvres nègres, toujours de la misère aux gens de la maison, et on dit même que les affaires de M. Desgalets n'en vont pas mieux pour ça...

— Serait-il possible ! s'écrièrent à la fois les deux amis.

— Oh ! messieurs, rien n'est plus vrai; ma fille Calypso est la nourrice de Mlle Emma; il y a maintenant dix-huit ans qu'elle est dans la maison. Elle a fermé les yeux à sa pauvre maîtresse, Mme Desgalets; devant Dieu soit son âme ! Sûrement la bonne dame n'aurait pas permis qu'un géreur entrât dans la maison; mais, voyez-vous, M. Desgalets se fait vieux, il n'a jamais eu beaucoup de goût pour l'habitation, il préfère la ville où il a si longtemps demeuré comme ordonnateur. Ici, il voit tous ses amis, les commandants des navires de guerre; il a toujours de la société de France. Tous les officiers sont reçus chez lui, et comme il faut, chers, avec plaisir et honneur.

— Nous allons en juger, dit Montaiglon en levant la séance.

Les deux amis traversèrent la savane, passèrent devant la jolie maison où s'écoulèrent les premières années de l'impératrice Joséphine, et s'arrêtèrent à la porte de M. Desgalets.

Ce fut Calypso, grande fille de couleur presque blanche et passablement conservée, quoiqu'elle eût environ trente-cinq ans, qui introduisit les visiteurs dans le jardin.

L'ancien ordonnateur était seul, assis et même à demi couché sous un épais berceau de verdure : en apercevant les officiers, il s'empressa d'aller au-devant d'eux, leur offrit des siéges, et sans s'informer du but de leur visite :

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit-il ; vous appartenez sans doute à la frégate *la Daphné?* Donnez-moi des nouvelles du commandant Vaumorin, un de mes vieux amis. Vous pourrez lui dire que je le remercie de m'avoir fait porter directement les lettres de ma famille brestoise, M. et Mme de Graincourt, que vous connaissez peut-être ?

— Que nous connaissons beaucoup, dit le commissaire avec empressement.

— Le commandant Vaumorin est à terre, répondit Montaiglon. Selon toute apparence, la journée ne se passera pas sans qu'il ait eu l'honneur de vous voir.

On s'assit. Ernest reprit la parole :

— Je suis au regret, monsieur, dit-il, d'avoir été devancé par notre commandant. Au moment du départ de Brest, je suis allé demander les commissions de la famille de Graincourt pour la Martinique ; je me bornerai donc à vous donner de vive voix des nouvelles plus fraîches seulement de quelques heures.

— J'avais aussi le plaisir, dit Montaiglon, d'être chez monsieur votre parent peu d'instants avant l'appareillage, et je pourrais au besoin ajouter mon témoignage à celui de M. Ernest de Portandic.

— Ah ! vous êtes M. de Portandic, s'écria l'ancien dignitaire colonial en se tournant vers Ernest, le fils de l'ami intime de Graincourt ! J'ai beaucoup connu monsieur votre père ; je vous connais vous-même de réputation, et suis heureux de vous recevoir chez moi. Je sais que vous fréquentez assidûment la maison de ma sœur ; soyez deux

fois le bienvenu... ainsi que monsieur votre ami, s'empressa d'ajouter M. Desgalets.

Montaiglon fit une inclination polie.

— M. Montaiglon, dit le commissaire, a reçu comme moi-même l'agréable mission de vous offrir les affectueux souvenirs de votre famille bretonne.

— Messieurs, sans aller plus avant, permettez-moi de faire prévenir ma fille de votre visite ; elle sera enchantée de savoir par vous des nouvelles de son oncle, de sa tante et de sa cousine Geneviève, qu'elle n'a pas le plaisir de connaître, et qui n'en est pas moins son amie d'enfance. Calypso, priez Emma de descendre au jardin. Les deux cousines sont en correspondance suivie. Hier encore, ma fille a reçu une lettre charmante de Geneviève, dont tout le monde me fait l'éloge. J'imagine, messieurs les officiers, que vous êtes du nombre de ses admirateurs?

— Mlle de Graincourt est une jeune personne accomplie, dit Montaiglon ; à Brest, ses louanges sont dans toutes les bouches. Sa beauté, son esprit et ses talents frappent les plus aveugles; les moins indulgents sont forcés de se rendre à l'évidence.

— J'ai été assez heureux pour voir Geneviève dans l'intérieur de sa famille, ajouta le commissaire ; elle a grandi pour ainsi dire sous mes yeux ; c'était une enfant aimante, enjouée, intelligente, gracieuse comme un ange ; aujourd'hui, c'est une jeune fille qui fait, à juste titre, l'orgueil de ses parents.

— Allons, mes chers messieurs, je m'aperçois avec plaisir que vous renchérissez à l'envi. Mais voici Emma !

Les officiers se levèrent et virent la jeune créole s'avancer vers la gloriette d'un pas lent qui accusait peut-être plus de timidité que de nonchalance. Emma n'était ni grande ni petite. Si l'on ne pouvait juger de l'élégance de sa taille, car elle portait un de ces larges peignoirs créoles que l'on nomme *gaules* à la Martinique, on devinait qu'elle devait être aussi bien proportionnée qu'elle paraissait jolie au

premier coup d'œil. A l'analyse, ses traits manquaient peut-être de grandes lignes et de régularité ; elle tenait de son père quelque chose du type breton ; car, il est temps de le dire, malgré son nom essentiellement colonial, M. Desgalets était originaire et natif de Bretagne. Lors de son mariage, il en avait pris un moins barbare, pour des oreilles martiniquaises, que celui de Ardhu Kerandantec de Penharhars, dont ses ancêtres avaient pu être fiers en Bas-Léon ; l'habitation de sa femme le lui avait fourni.

Emma était créole par sa mère. Elle possédait toutes les grâces d'une enfant des Antilles françaises : une Irlandaise lui eût envié la blancheur et la fraîcheur de son teint ; une Espagnole ses cheveux couleur de jais, lisses, soyeux, à reflets bleuâtres. Ses yeux, grands et vifs, étaient d'un bleu tellement foncé, qu'on les prenait toujours pour des yeux noirs. Elle mettait une certaine coquetterie à faire remarquer le contraire. Plusieurs fois, elle avait malicieusement reproché aux jeunes poëtes du crû qui lui offraient des vers, d'avoir fait du jour la nuit, dans le seul but d'obéir aux exigences de la rime.

— M. Montaiglon, lieutenant de vaisseau, et M. Ernest de Portandic, commissaire de la frégate *la Daphné*, dit l'ancien ordonnateur à Emma, lorsqu'elle se fut assez approchée. Ces messieurs connaissent beaucoup la famille de Graincourt. Nous parlions de ton amie Geneviève au moment où tu as paru.

— Je serais désolée que ma présence vous fît abandonner un tel sujet.

— Mademoiselle, dit Montaiglon, je me félicite de pouvoir vous obéir en m'acquittant d'une commission dont elle a eu la bonté de me charger pour vous. Au moment du départ, j'allais prendre congé de ces dames, Mlle de Graincourt m'a invité à vous rappeler combien elle serait charmée de vous connaître ; elle m'enviait ce bonheur que d'aujourd'hui seulement j'apprécie comme il doit être apprécié.

Emma rougit légèrement et leva les yeux sur l'officier qui poursuivit :

— Tout ce que son tact exquis lui faisait deviner lorsqu'elle parlait de vous; les hommages affectueux qu'elle rendait à vos perfections; tout ce qu'elle disait, en un mot, me faisait désirer bien vivement d'avoir l'honneur de remplir mon message. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas fait dans des termes plus dignes d'elle et de vous. Il ne nous est pas donné d'atteindre à cette délicatesse de pensée, à cette finesse de langage qui distingue les femmes, et encore moins à ce choix d'expressions, à ce style enchanteur dont votre correspondance est un modèle, s'il faut en croire Mlle votre cousine.

Cette fois, le trait avait porté; l'impression produite sur la jeune fille, se lisait clairement sur sa figure.

— C'est à Geneviève, dit-elle, qu'il faut rendre ces louanges. La lettre que j'ai reçue hier m'a d'abord bien égayée et puis arraché des larmes d'attendrissement.

— Vos paroles font à la fois l'éloge de son esprit et de votre cœur.

— Si vous saviez comme elle me parle d'une famille de pauvres paysans bretons dont la ferme a été brûlée, et de la visite qu'elle leur a rendue avec ma tante. Ici, nous n'avons pas idée de pareilles misères; la peinture que me fait ensuite Geneviève des travaux de ces malheureux n'est pas moins touchante. On voit par là combien le sort de nos noirs est plus doux que le leur.

Le commissaire, après avoir donné à M. Desgalets de nouveaux détails sur la position de M. et Mme de Graincourt, s'empressa de prendre part à la conversation :

— Mademoiselle, votre cousine vous a souvent louée devant moi, dit-il, de votre bonté pour les esclaves de la plantation; vous étiez, disait-elle, leur ange tutélaire.

Emma baissa les yeux.

— Ma nièce a dit vrai, messieurs. Emma est trop compatissante parfois; lorsque nous sommes aux Galets, c'est un

vrai temps de vacances pour mes paresseux de nègres. J'ai heureusement pour géreur un maître homme, qui met bon ordre à tout cela !

La jeune fille leva la tête avec vivacité.

Les deux amis, après leur visite à maman Titine, crurent comprendre le sens de ce mouvement, qu'ils n'interprétèrent pas en faveur de l'homme d'affaires; mais une réflexion plus rapide que l'éclair arrêta sur les lèvres d'Emma, les observations qu'elle avait été au moment de hasarder.

Elle trouva qu'il ne convenait point de parler de l'habitation en présence de deux étrangers, et voyant tous les regards fixés sur elle :

— Mon père, dit elle, vous oubliez de demander à ces messieurs des nouvelles du docteur Esturgeot.

— Esturgeot serait donc votre docteur ?

— Oui, monsieur, répondirent à la fois les deux membres de l'état major de *la Daphné*.

— Geneviève me l'écrivait, dit la jeune fille qui ajouta plus bas : — Et ce n'était point là le passage le moins plaisant de la lettre.

Ernest et Montaiglon s'entre-regardèrent.

— Ces demoiselles, je le vois, reprit M. Desgalets, s'amusent un peu des travers de l'ami Esturgeot. Il a le tort d'être un peu loustic, j'en conviens, mais c'est un garçon de cœur auquel je dois de grandes obligations. Oui, mademoiselle, vous devriez vous souvenir qu'il vous a soignée et guérie, il y a six ans, et qu'il venait tous les jours vous rendre visite à l'habitation, par une chaleur de trente degrés !

— Mon père ! dit Emma un peu confuse.

— Vous ne devriez pas avoir oublié, poursuivit M. Desgalets, qu'il en agit de même à l'égard de votre chère Calypso, et que sans lui votre nourrice n'aurait certainement pas échappé à sa maladie de langueur.

Piquée d'être ainsi réprimandée devant les deux visiteurs, Emma reprit vivement :

— Je ne l'ai pas plus oublié, mon père, qu'il n'a oublié lui-même vos excellents dîners.

Le commissaire et Montaiglon ne réprimèrent pas leur hilarité; l'amour-propre paternel de M. Desgalets fut flatté du succès de la repartie :

— Elle a de l'esprit comme un démon! murmura-t-il. Et que disait ton amie Geneviève?

— Oh! presque rien, répondit Emma. Ma cousine a souvent rencontré le docteur dans le monde l'hiver dernier, et sachant que nous le connaissions toutes deux, elle me parlait un peu de ses talents de société.

— Il en a beaucoup, dit Montaiglon.

— Infiniment! ajouta le commissaire.

— Le fait est qu'on a bien le droit de le mettre sur la sellette, dit à son tour M. Desgalets; il y met les autres assez souvent.

— Ah! mon père, s'écria Emma enchantée, vous y voilà donc tout comme nous!

Le docteur Esturgeot fit bien de paraître en ce moment. Il venait de parcourir la ville, où il avait une foule d'anciennes connaissances. Déjà il était au courant de tout ce qui s'était passé dans la colonie depuis son dernier voyage. Il fut, selon sa coutume, badin à l'excès, parfois spirituel, souvent satirique.

Pendant que Calypso apportait des verres de grog et de limonade, quelques mots rapidement échangés avec Emma par les deux amis servirent de commentaires à quelques regards malins, hasardés à la dérobée l'instant d'auparavant. Ils faisaient justice des moqueries du docteur, et comme ils partaient d'une certaine communauté de sentiments, pour ainsi dire sympathiques, ils établirent entre les jeunes gens cette sorte de familiarité impromptue qui n'engage à rien, qui n'établit pas même un précédent, mais qui a tant de charmes, surtout lors d'une première entrevue.

M. Desgalets et sa fille faisaient, du reste, les honneurs

de chez eux avec tout l'aimable abandon des mœurs créoles.

— Et mon ami Julien! Où est mon ami Julien ? demanda le chirurgien-major.

— Il est en classe et ne va pas tarder de venir.

Le jeune frère d'Emma, qui pouvait avoir douze à treize ans, entra bientôt après. Le docteur l'attira à lui, le félicita de sa bonne mine, l'interrogea sur ses études, lui fit compliment d'en être à Quinte-Curce, et finit par lui offrir un petit cor de chasse jusque-là soigneusement empaqueté.

Julien, ravi au septième ciel, emboucha aussitôt l'instrument, au grand déplaisir de sa sœur et des officiers, dont l'entretien fut ainsi tout à coup rompu.

Le commandant Vaumorin parut à son tour. Quelques instances que fît l'hospitalier colon, il ne put retenir à dîner que le docteur Esturgeot.

Ernest et Montaiglon retournèrent à bord, charmés de la réception de l'ordonnateur, et se promettant bien de cultiver des relations propres à embellir leur séjour à la Martinique.

Le docteur, le commissaire et Montaiglon y étaient admis dans une très-grande intimité. On conçoit que le premier dut être parfois gênant pour les deux autres et fâcheux dans toute l'étendue du mot, car il était presque inévitable; mais il jouissait des bonnes grâces du maître : force était donc de le retrouver à terre, tel qu'on l'avait laissé à bord.

Après la première visite, Montaiglon avait relu la lettre de Mme de Graincourt; il l'avait relue avec moins de déplaisir, en se disant qu'il faudrait y répondre.

Un mois s'écoula sans qu'il se présentât d'occasion pour la France.

Durant ce mois, l'officier vit Emma plus souvent, et surtout moins cérémonieusement qu'il n'avait vu Geneviève pendant l'hiver passé à Brest. Il fit à loisir l'étude du caractère de la jeune créole, lui trouva une sensibilité exquise, mais aussi peut-être un peu de coquetterie.

Il comparait les deux cousines l'une à l'autre; Geneviève, quoique absente, avait bien des chances en sa faveur. — Sans le billet de Mme de Graincourt, Montaiglon n'eût pas hésité.

Le vieux capitaine de vaisseau de Brest l'emportait de beaucoup, selon l'officier, sur l'ancien ordonnateur, homme éminemment faible, dont la fortune paraissait fort compromise.

Emma avait un frère, Geneviève était fille unique.

Enfin Montaiglon avait toujours désiré un intérieur à Brest, un foyer d'affections en France; il pensait que la femme d'un jeune officier de marine doit avoir encore sa mère pour supporter plus facilement les fréquentes absences de son mari.

Toutes les considérations secondaires faisaient ainsi pencher la balance du côté de Geneviève; elles y pesaient d'un grand poids; — mais Montaiglon voyait Emma tous les jours.

Il écrivit avec ménagements et de très-bonne foi, en acceptant la liberté d'action qu'on lui rendait. Il ajoutait cependant, tout comme Mme de Graincourt, que néanmoins il ne renonçait pas à l'espoir de renouer les négociations interrompues, si à son retour rien ne s'opposait à l'exécution de ses premiers projets.

Ernest, de son côté, n'avait pu résister entièrement aux séductions répandues dans toute la personne d'Emma; il fit des réflexions analogues quoique bien différentes. Il aimait Geneviève depuis trop longtemps pour raisonner à froid son inclination naissante. Il trouvait que la créole ressemblait à sa cousine : c'étaient à peu près les mêmes traits, le même esprit, la même grâce, l'on ne pouvait aimer l'une sans se complaire dans la société de l'autre.

Emma cependant avait à la fois plus d'abandon, et moins de familiarité. Elle écoutait avec plaisir les demi-déclarations dont Geneviève ne faisait que rire.

Ernest pensait que, s'il le tentait, il obtiendrait plus faci-

lement un aveu d'Emma que de sa cousine. Il repoussait à la vérité cette supposition comme une mauvaise pensée. Il se croyait toujours fidèle à ses premières amours. Son illusion était si grande, qu'il regardait comme une preuve de son attachement pour Geneviève la résolution qu'il avait prise de ne point retourner à Brest, et de se faire attacher au service administratif de la colonie, s'il apprenait le mariage de la jeune fille.

Il soupçonnait à peine l'influence qu'Emma exerçait sur sa détermination récente, et telle fut la puissance de cette préoccupation, qu'il ne put s'y soustraire en écrivant avec expansion à M. de Graincourt.

Montaiglon qui envisageait l'alternative avec moins de passion que de jugement, avait calculé la portée du moindre mot dans sa réponse à la mère de Geneviève; — le commis de marine, au contraire, s'était longuement abandonné à toutes ses impressions.

La lettre du premier était courte, claire, précise, positive; il faisait toutes ses réserves, ne parlait qu'à peine de la famille Desgalets, et ne semblait renoncer à Geneviève que par force majeure.

La lettre du second était diffuse, pleine de contradictions et de réticences apparentes.

— Il était au désespoir, disait-il, d'apprendre que Mme de Graincourt avait mis obstacle à son vœu le plus cher, il se sacrifiait, car il ne voulait que le bonheur de Geneviève; puis il parlait de son projet de se fixer à Fort-Royal, essayait de prouver que la douleur seule lui dictait cette cruelle résolution, et se trahissait en parlant d'Emma en termes qui devaient faire croire à M. de Graincourt tout le contraire de ce qu'il avançait.

Les expressions dont il se servit avaient quelque chose d'ambigu qui trompa nécessairement les parents de Geneviève et Geneviève elle-même.

Quand les deux lettres furent parties, Montaiglon s'ap-

plaudit de ce qu'il avait fait; il relut avec satisfaction la copie de la sienne.

Ernest avait écrit d'abondance; il se rappelait à peine ce qu'il avait pu dire, était mécontent du peu dont il se souvenait et s'en voulait de sa précipitation.

De dix jours il ne se présenta chez M. Desgalets.

L'officier, sur ces entrefaites, ne manqua point d'y aller toutes les fois que le service n'y mit point obstacle.

Le docteur Esturgeot eut vers la même époque la triomphante idée de donner un bal à bord de la frégate.

La motion fut accueillie par une triple salve de bravos.

Montaiglon fit observer qu'il se verrait obligé de déserter le bord, attendu qu'il était, comme on sait, en grand deuil de sa mère.

Le chirurgien aurait volontiers passé outre, mais les officiers se récrièrent à l'unanimité. En conséquence, le projet fut remis jusqu'à l'hivernage, qui devait commencer le mois suivant.

Le commandant Vaumorin sollicita l'ordre d'aller passer la mauvaise saison à la mer, et, comme il le désirait, la frégate appareilla peu de temps après. Elle devait relâcher successivement dans plusieurs ports des Antilles, passer à la Havane, se rendre au fond du golfe du Mexique, dont une division française faisait alors le blocus, et revenir immédiatement après à la Martinique, si le commandant de nos forces navales n'avait pas besoin de son concours.

Maître Mathieu ne se tenait pas de joie en pensant qu'on avait la chance d'envoyer quelques boulets de canon aux Mexicains.

— Parlez-moi d'un appareillage comme ça, disait-il au commissaire; que votre major blague tant qu'il voudra aujourd'hui, ça m'est égal, je suis paré à rire de franc cœur. Ah! si nous pouvions tant seulement nous ficher une bonne petite brûlée!

VI

DE CŒUR A CŒUR

Les souhaits du digne maître Mathieu ne se réalisèrent point ; ses canons restèrent tapés et amarrés durant toute la campagne.

Lorsque *la Daphné* mouilla devant l'île de Sacrificio, centre de la station du blocus, la plupart des bâtiments se trouvaient en croisière ; il était impossible de tenter un coup de main. L'on attendait du renfort de France, et l'on se contenta de prendre à la frégate la meilleure partie de ses vivres.

Elle retourna donc presque aussitôt à la Havane, au grand déplaisir de maître Mathieu, du gabier de beaupré Cartonnet, son écho habituel, et de la majorité des hôtes du gaillard d'avant et du gaillard d'arrière.

Le docteur Esturgeot se réjouissait très-philanthropiquement de n'être pas exposé à panser des blessés et à faire triste chère plus longtemps, — Sacrificio étant un îlot sablonneux et désert, où l'on ne peut se procurer de rafraîchissements d'aucune espèce.

De la Havane, la frégate remonta le canal de Bahama

pour retourner à la Martinique; elle y fut assaillie par un coup de vent formidable qui fournit à Montaiglon une nouvelle occasion de signaler son zèle, et de conquérir toute l'estime du commandant Vaumorin. *La Daphné* se vit obligée de couper son mât d'artimon, fit d'autres avaries non moins graves et alla se réparer aux États-Unis; elle ne fut de retour à Fort-Royal que vers la fin de novembre.

Le commissaire se présenta le premier chez M. Desgalets; il y fut reçu plus chaudement que jamais par le père d'Emma; Calypso lui fit quelques sourires plus gracieux que de coutume et qui voulaient être malins; on l'accabla de prévenances de toute espèce; une chambre était mise à sa disposition.

— Trois mois après votre départ, mon cher Portandic, lui dit l'ancien ordonnateur, Graincourt m'écrivit une lettre dans laquelle il me parle longuement de vous; il veut que nous vous traitions tout à fait comme le fils de la maison. Notre cœur nous y portait déjà; considérez-vous donc comme chez vous. Allez, venez, de terre à bord, du bord à terre, voici votre appartement; Calypso aura soin de ne vous laisser manquer de rien. Surtout ne craignez jamais de nous incommoder; point de façons, je vous en prie; liberté de manœuvres complète. Graincourt de son côté a dû vous adresser, poste restante, une lettre que vous ferez bien d'aller réclamer.

Emma parut singulièrement intimidée en présence du commissaire.

A son laisser-aller créole avait succédé une réserve toute nouvelle; Ernest essaya de lui adresser quelques compliments qui eussent reçu un accueil favorable avant le départ; elle y répondit comme aurait pu faire Geneviève, par quelques sourires d'incrédulité, par quelques balancements de tête d'une interprétation fort difficile.

On conçoit que la correspondance de M. de Graincourt était l'origine de la révolution qui s'était opérée dans la famille Desgalets.

Après qu'on eut reçu à Brest les lettres de Montaiglon et d'Ernest de Portandic, le capitaine de vaisseau en retraite se détermina à s'ouvrir franchement à son beau-frère, dans un passage qui lui apprenait tout ce que nos lecteurs savent déjà de la double demande de mariage. Il continuait en ces termes :

« J'avais toujours caressé l'espoir d'unir Geneviève au fils de mon meilleur ami ; l'heure pressait ; je fus prompt à accorder mon consentement ; mais Mme de Graincourt me fit considérer que notre fortune est au moins médiocre, et que l'alliance de Montaiglon nous serait beaucoup plus avantageuse.

» J'ai pris des renseignements sur ce jeune lieutenant de vaisseau : c'est un officier distingué, plein d'avenir, d'une famille honorable et recommandable sous tous les rapports. J'ai dû hésiter.

» Nous avons consulté Geneviève ; elle a d'abord ri aux éclats de la double demande ; puis elle a pleuré comme une petite sotte ; cette comédie a bien duré trois jours.

» Elle était désolée, disait-elle, de faire de la peine à son ami Ernest. Bref, sa mère a si bien fait qu'elle a fini par se prononcer en faveur de Montaiglon.

» Par malheur, au premier moment, ma femme, d'après mon conseil, avait écrit à ce dernier pour lui rendre sa parole; nous étions fort embarrassés. Enfin, les choses ont tourné au gré de nos désirs.

» Ton Emma a fait le miracle ; Ernest s'en est épris et nous l'a mandé.

» Montaiglon a répondu avec une réserve pleine de dignité, mais à travers laquelle percent ses véritables intentions.

» Geneviève dès lors n'a plus balancé. Un peu de pique contre Ernest a achevé de la déterminer.

» D'un autre côté, Ernest est un excellent parti pour ta fille ; je ne te ferai pas son éloge : il suffit que tu saches que

je n'hésitais pas à lui donner ma Geneviève. D'ailleurs, tu dois le connaître à présent. Il n'est pas riche à la vérité, mais tu assez de fortune pour passer sur cette considération ; sa carrière lui permet de marcher sur tes traces ; il peut faire aux colonies un avancement rapide et devenir un jour ordonnateur comme tu l'as été.

» Du reste, si tu préfères accomplir un de tes vieux projets, liquider tes biens et te retirer auprès de nous, rien ne l'empêchera de se fixer à Brest.

» Si notre Bretagne n'a pas les beaux sites et les délicieuses savanes de la Martinique, c'est ton pays, et tu y trouveras des cœurs qui t'aiment tendrement. Crois moi, mon ami, choisis la seconde alternative, reviens ; ne formons plus qu'une seule famille, et vivons ensemble dans nos enfants et nos petits-enfants. »

M. Desgalets n'avait point fait mystère à Emma du contenu de cette lettre, dont il adoptait les idées.

Geneviève, enfin, avait aussi écrit à sa cousine, en lui reprochant avec une douce gaieté de lui enlever ses adorateurs, — c'était d'Ernest qu'elle parlait, — et quelques traits piquants punissaient le commissaire de son infidélité.

Calypso mise dans la confidence, trouvait tout simple que sa jeune maîtresse fît oublier toutes les pâles Françaises de France. Les filles de couleur se figurent volontiers que les Européennes sont diaphanes.

Cependant Emma, dès la première entrevue, avait trouvé Montaiglon plus aimable, plus prévenant, plus adroit que son ami. Par cela seul qu'il songeait moins sérieusement à Geneviève, il avait su conserver la supériorité durant tout le premier séjour de la frégate à Fort-Royal.

La créole, pendant l'hivernage et la campagne de *la Daphné* au fond du golfe du Mexique, avait plus d'une fois pensé au jeune lieutenant de vaisseau, et puis elle était fort surprise de ce que sa cousine, dans leur correspondance particulière, ne nommât pas même Montaiglon.

Emma ne lui pardonnait pas cette cachotterie. Ce fut une raison peut-être pour qu'elle se promît de redoubler de grâces et d'esprit, quand l'officier se présenterait chez son père. Auprès de lui, elle ne pouvait être intimidée, tandis qu'Ernest, posé pour ainsi dire en fiancé, l'effrayait un peu. De là la cause de la réception qu'elle avait faite à ce dernier.

Le commissaire trouva à la poste une longue missive de M. de Graincourt ; c'était la solution complète du problème. Le vieux commandant le félicitait de son amour pour Emma, et lui répétait en grande partie les mêmes choses qu'à son ami Desgalets, sans toutefois lui parler de Montaiglon ; — mais le docteur Esturgeot entra dans le bureau pendant qu'Ernest lisait cette lettre avec une émotion trop facile à remarquer.

Le chirurgien-major fit ses observations et sortit.

Deux heures après, tous les membres de l'état-major étaient réunis à table ; chacun parlait des nouvelles qu'il avait reçues de France.

— Vous ne savez rien, messieurs, s'écria le docteur ; vos lettres de familles, fort agréables sans doute pour chacun de vous, sont insignifiantes pour la communauté. Nul d'entre vous ne se dévoue comme moi à entretenir une correspondance spéciale destinée aux plaisirs de l'état-major. Moi, j'ai à Brest et à Toulon des amis qui me tiennent au courant de tout ce qui s'y passe... voyez plutôt !

A ces mots, il déploya huit pages d'écriture microscopique.

— Pas une ligne, pas un mot qui ne soient intéressants dans tout cela ; pas une syllabe à passer sous silence. D'autant mieux que l'auteur n'a pas même signé. C'est à charge de revanche. Qu'il vous suffise de savoir que c'est un membre de l'estimable *Société du cancan maritime et colonial.* Lorsque je suis en France, j'écris par mois trois volumes de cette taille à mes collaborateurs ; pour le moment, je suis leur correspondant martiniquais.

— Au fait, au fait, docteur ! régalez-nous de quelques nouvelles.

— POLITIQUE. « Nous savons de bonne source que le député de Toulon ne sera pas renommé aux prochaines élections... »

— Autre chose, docteur ; aucun de nous n'est de Toulon ; de la marine, s'il vous plaît.

— Très-bien ! laissez-moi tourner la page :

« MARINE; *promotions, décorations, admissions à la retraite.* »

— Chut ! silence ! écoutez...

— « On vient de faire trente lieutenants de vaisseaux, vingt à l'ancienneté (voir la liste de la marine), dix aux choix, savoir : A..., neveu de l'amiral N... »

— Oh ! oh ! c'est abominable ! c'est révoltant !

— « B..., renvoyé l'année dernière pour inconduite de la station du Brésil. »

— Ce n'est pas vrai ! il était malade ; un excellent officier, tant mieux !

— Eh ! messieurs ! laissez donc lire...

— Silence ! silence !

Malgré l'unanimité de ce dernier cri, le docteur ne lut pas un seul nom sans être interrompu par des hourras, des clameurs, des commentaires qui se prolongèrent jusqu'au café.

Après l'article *Marine*, venait l'article *Brest*. Nombre de morts, de mariages, de scandales, remplissaient une première page; les clameurs continuèrent de plus belle.

— Permettez ! permettez ! s'écria le docteur.

On fit silence.

— « Le mariage de Mlle de Graincourt avec le capitaine de corvette Branteuil passe pour une affaire arrangée ; on assure qu'on n'attend plus que l'autorisation du ministre, et que les premiers bans seront publiés dimanche prochain. »

Le commissaire avait pâli ; le docteur s'en aperçut, et re-

garda Montaiglon, dont la figure avait pris une expression particulière.

— Mais c'est un vieux podagre, que le commandant Branteuil ! s'écria un jeune enseigne, et si je ne me trompe, Mlle Geneviève de Graincourt n'a que dix-huit à dix-neuf ans !

— Tout au plus ; demandez plutôt au commissaire, qui connaît beaucoup sa famille.

Les regards se tournèrent vers Ernest.

— Dix-huit ans, en effet, pas davantage, dit-il avec effort.

— « On affirmait que plusieurs demandes de mariage avaient été adressées à Mme de Graincourt par des officiers dont nous n'avons pu savoir les noms, et que la jeune personne n'a consenti qu'avec mille difficultés à la volonté de sa mère. Nous avons pris ces renseignements avec le plus grand soin, afin de répondre de notre mieux à vos diverses questions sur cette famille. »

— Est-ce tout ? demanda Montaiglon.

— C'est tout.

— Docteur, poursuivit l'officier, puisque votre lettre ne contient aucun détail que tout le monde ne puisse lire, auriez-vous la bonté de me permettre de jeter les yeux sur la liste des retraites ?

— Très-volontiers, Montaiglon ; faites circuler, messieurs ; je ne réclame qu'une chose, c'est qu'on me rende ce document, car je n'en suis que dépositaire. Il doit être rapporté, au retour en France, aux archives de la société du Cancan maritime et colonial, et classé à son numéro d'ordre. Notre recueil, déjà si précieux, le sera bien plus encore dans quelques années, n'est-il pas vrai ?

Montaiglon ne se dessaisit point de la lettre sans s'être assuré de l'authenticité du passage relatif à la famille Graincourt.

Quant au commissaire, il était sorti de table.

Au commencement de la campagne, l'officier n'eût remarqué ni l'émotion, ni l'absence d'Ernest ; mais après huit mois passés à bord, après huit mois d'une intimité qui n'a-

vait fait qu'augmenter pendant la campagne de l'hivernage, il fut frappé de la manière dont son ami avait accueilli la nouvelle donnée par le docteur.

Sans attendre plus longtemps, il alla le rejoindre sur le gaillard d'arrière.

— Messieurs, dit aussitôt le chirurgien-major, quelqu'un de vous aurait-il demandé la main de Mlle de Graincourt?... Une fois ! deux fois ! personne ne dit mot?

— Non ! Eh bien ?

— C'est qu'il aurait été plaisant d'envoyer un troisième prétendant dégommé se consoler avec les deux autres.

— Quoi ! que voulez-vous dire?

— Que Montaiglon et le commissaire ont leurs raisons pour n'être pas satisfaits de la conduite du bonhomme Branteuil :

Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître Aliboron.

— Vraiment !

— Allons fumer le cigare digestif, pendant que ces deux grands débris se consolent entre eux, et surtout, pensons à notre bal projeté avant la dernière campagne.

— Oui ! oui ! le grand deuil de Montaiglon est passé; on peut s'en occuper sans scrupules.

Quand l'état-major fut sur le port, les gestes et l'air confidentiel d'Ernest et de Montaiglon achevèrent de convaincre les plus incrédules ; les deux amis se faisaient une confession complète.

— Si encore vous l'aviez emporté, Montaiglon, dit le commissaire, j'aurais eu des regrets sans doute, car j'aimais Geneviève de toute mon âme, mais au moins je n'aurais rien trouvé à blâmer dans une alliance si avantageuse pour elle.

— Ne désespérez pas tout à fait, commissaire, les nouvelles du docteur peuvent être apocryphes.

— Non ! non ! ce que m'écrit M. de Graincourt est très-positif.

— Sans doute, sa lettre s'accorde bien malheureusement

avec les bruits recueillis par les amis d'Esturgeot. Mais enfin, mon cher Portandic, si le mariage n'a point eu lieu, comme il nous est encore permis de l'espérer, sachez que je renonce en votre faveur à toutes mes prétentions, et que je ne serai jamais un obstacle à votre bonheur.

— Je m'opposerais à ce sacrifice, mon ami, si je conservais le moindre doute, le moindre espoir. Je voudrais que Geneviève seule choisît entre nous; et si elle se décidait pour vous, je serais le premier à vous féliciter.

— Le commandant Branteuil est un fort galant homme, mais c'est un déplorable mari, un homme usé, qui n'a plus que le souffle.

— Je ne comprends pas une pareille union, pourtant j'y crois. Il le faut bien. Depuis dix ans, Branteuil vient tous les soirs dans la maison, il se sera déclaré vers la même époque que nous.

— Mais à qui? demanda Montaiglon.

— Ce n'est pas au père, répondit Ernest, il paraissait trop bien disposé en ma faveur, et M. de Graincourt ne ment jamais.

— Ce ne peut être à la mère; elle ne m'eût point accueilli comme elle l'a fait.

— Et moi je vous dis que vous vous trompez; c'est à Mme de Graincourt que M. Branteuil doit s'être adressé d'abord. En parlant de vous à son mari, elle se sera crue obligée de dire aussi un mot du vieux commandant, les absents ont tort, et ce dernier l'aura emporté sur nous.

— Votre explication est assez plausible. Mais enfin, commissaire, puisque, dans tous les cas, je dois renoncer à Mlle Geneviève et à l'espoir de me créer une famille à Brest, je veux vous achever mes confidences. Mlle Desgalets a produit sur moi une vive impression; j'hésitais déjà, par moment, entre elle et sa cousine; désormais je n'hésite plus.

— Ciel! que dites-vous?

— Que je vais mettre tous mes efforts à plaire à Mlle Emma Desgalets.

Au lieu de répondre, le commissaire présenta la lettre où

le commandant de Graincourt le félicitait si clairement de son amour naissant pour Emma, et lui annonçait que, par le même courrier, il parlait en sa faveur au père de la jeune créole.

Montaiglon lut attentivement la lettre d'un bout à l'autre et tendit fraternellement la main au commissaire.

— Que ce soit donc Emma qui choisisse entre nous! dit-il, et quoique rivaux ne cessons pas d'être amis.

— Non, Montaiglon, je suivrai votre exemple. Vous renonciez à Geneviève à cause de moi; je dois de même renoncer pour vous à Emma.

— J'aimerais mieux ne la revoir de ma vie que d'accepter! s'écria l'officier avec un noble emportement.

— J'ai eu tort de céder à un premier mouvement, et de vous faire lire cette lettre. Je n'aime que Geneviève, vous dis-je.

— Je juge de votre état par le mien, commissaire; tous deux nous avons passé par les mêmes épreuves; tous deux nous avons ressenti les mêmes impressions. Nous ne saurions avoir de secrets l'un pour l'autre. Je lis dans votre cœur comme dans le mien. Vous aimez Emma comme je l'aime; vous aimiez Geneviève plus que je ne l'aimais. Tout à l'heure, lorsque je vous ai fait le sacrifice absolu de cette dernière, ce n'a pas été sans arrière-pensée; je me réservais une consolation à laquelle vous-même ne devez point renoncer. N'engageons point l'avenir, je vous en supplie; soyons rivaux, je l'exige; mon amitié est à ce prix.

Le commissaire baissa tristement la tête; puis, pendant quelques instants, les deux officiers se promenèrent en silence.

Quand le pilotin vint prévenir Montaiglon que l'heure de son tour de service approchait, Ernest lui serra la main affectueusement en disant d'un ton pénétré de reconnaissance:

— Eh bien! j'accepte, soyons rivaux!

— Je vous en remercie, Portandic! A armes égales donc! à armes égales, comme les preux d'autrefois!

L'officier, à ces mots, alla demander les ordres pour la nuit, et prit le quart.

VII

UN BAL A BORD

Le lendemain, Albert Montaiglon descendit à terre. Il retrouva la jeune créole plus avenante, plus affable que jamais. Emma se faisait un jeu malin d'encourager son audace. Elle voulait punir Geneviève de ses demi-confidences, et se promettait de lui rendre au moins suspecte la constance de son prétendu.

Le commissaire n'avait pas à se plaindre de l'accueil plus réservé de la jeune fille, mais lui-même ne jouait pas son rôle avec une entière liberté d'esprit. L'image de Geneviève se représentait fréquemment à sa pensée; malgré les avances évidentes de M. Desgalets, il ne se prononçait pas. C'était une raison de plus pour qu'Emma, même devant lui, fût d'une extrême amabilité à l'égard de son rival.

Ernest s'en apercevait, et devenait plus timide.

Cependant l'idée du docteur Esturgeot avait prévalu; bientôt on ne parla dans Fort-Royal que de la fête que devait donner *la Daphné*.

Mille difficultés se présentèrent tour à tour.

La frégate, trop économiquement réparée aux États-Unis, fut envahie par les ouvriers charpentiers et calfats; puis il fallut la repeindre, visiter sa mâture et son gréement, faire des vivres, réarrimer la cale; puis aller faire un petit voyage à la Guadeloupe.

Les plaisirs des marins, comme leurs fatigues, sont subordonnés l'état de l'atmosphère, à l'intensité des brises, aux mouvements des flots, aux ordres de service par-dessus tout. Dans leur vie incessamment agitée, tout doit être imprévu, brusque, saccadé, impromptu. Ils doivent toujours saisir l'occasion aux cheveux.

Le 8 janvier, *la Daphné* revint prendre son mouillage; le 9, les officiers et les élèves de la frégate coururent faire les invitations de bal; le 10, le docteur Esturgeot, chef de la gamelle à perpétuité et grand maître des cérémonies, se multipliait pour que rien ne manquât à la fête.

L'orchestre et les rafraîchissements étaient spécialement de son ressort.

Il déploya, dans cette circonstance, des ressources infinies. Aux musiciens ordinaires de la frégate, il ajouta quelques instrumentistes venus de la ville, concilia adroitement les prétentions des uns et des autres, leur fit faire une répétition séance tenante, et prit les plus prudentes mesures pour se mettre en garde contre leur intempérance.

Par ses ordres, le maître d'hôtel de l'état-major dressait dans la batterie un ambigu et des buffets.

Le docteur Esturgeot avait l'œil à tout : jamais maîtresse de maison ne fut plus sévère sur la tenue de la livrée; il passa une minutieuse inspection des mousses destinés à servir les dames, et voulut qu'ils fussent mis avec une coquetterie uniforme; le frater du bord eut ordre de les coiffer avec *chic*.

Le commandant Vaumorin s'était prêté de la meilleure grâce aux désirs de ses officiers; il avait mis la frégate et l'équipage à leur disposition; il avait abdiqué le pouvoir suprême, à condition qu'il coopérerait largement aux frais

communs, et qu'il aurait le droit de faire aussi ses invitations particulières.

L'état-major l'avait fait remercier par l'organe de Montaiglon, chef du carré.

A six heures du soir tout était prêt ; le gaillard d'arrière était transformé en une salle de bal élégante, spacieuse, décorée avec tout l'art d'installation qui distingue les marins au suprême degré.

Quelques heures avaient suffi pour opérer cette brillante métamorphose ; mais quatre cents hommes y avaient activement concouru.

Les flancs d'un navire sont si riches en féeries.

Semblables à la boîte de Pandore, ils récèlent des trésors enfouis au milieu des maux qu'ils peuvent répandre. Chargés à mitraille contre l'ennemi, prêts à vomir les combats et la mort, faits pour braver l'ouragan et défier la foudre, ils gardent d'ingénieuses folies et des refrains joyeux pour embellir les instants d'une hospitalité fugitive. Leur peuple belliqueux sait tresser des guirlandes de fleurs et les poser sur des têtes gracieuses : — Hercule filait aux pieds d'Omphale.

Une tente, rehaussée de pavois éclatants, servait de dôme à l'enceinte réservée ; les hiéroglyphes de la tactique navale, relevés en festons, l'encadraient; tout autour flottaient en tapisseries des draperies armoriées et des pavillons de mille couleurs ; elle était isolée de l'avant par un rideau national.

Les bancs de quart et les grossiers apparaux de manœuvre, les palans, les cordes goudronnées, tout avait disparu.

Le navire, déguisé en boudoir, ne se trahissait que par de nobles insignes ; les banquettes étaient placées entre des caronades étincelantes, des trophées d'armes étaient disposés autour de la roue du gouvernail, sur laquelle on lisait l'immuable devise : *Honneur et patrie.*

Un lustre, artistement fabriqué par maître Mathieu avec des baïonnettes entrelacées, se balançait au-dessus du ca-

bestan, chargé de vases de fleurs. Des fanaux de combat, suspendus à de blanches filières, prolongeaient la frégate de l'arrière à l'avant. Un radeau, placé le long du bord, devait servir de débarcadère, et conduisait à l'escalier de commandement, couvert de tapis.

La plupart des officiers était descendus à terre pour aller chercher les invitées, qu'attendaient au pont de la Savane tous les canots de la division.

Le soleil n'était pas tout à fait caché derrière les mornes quand les premières embarcations abordèrent au radeau.

Le docteur, en grand uniforme, était resté à bord.

Dès que la première dame parut à la coupée du navire, il fit un signal, et l'orchestre, placé sur la dunette, joua une fanfare brillante.

Toutes les autorités de la ville, le gouverneur, l'ordonnateur en activité de service, les officiers de la garnison, ceux de la station navale furent bientôt à bord.

Le commissaire ramena dans son canot la famille Desgalets ; il eut le plaisir de faire son entrée en donnant le bras à Emma, que le petit Julien accompagnait.

L'ordonnateur en retraite avait pour cette fois arboré son ancien uniforme chargé de broderies sur toutes les coutures.

On vit aussi apparaître, à la coupée, maître Mathieu, offrant galamment la main à Calypso, coiffée d'un madras éclatant, et mise dans ses plus beaux atours Elle prit place au pied du grand mât avec quelques autres filles de couleur chargées des manteaux de leurs maîtresse.

Le canonnier était un trop vieux navigateur pour n'avoir pas aussi ses relations établies à Fort-Royal ; maman Titine l'avait connu mousse, Calypso, tout enfant, avait joué avec lui sur la savane ; il conservait, on l'a déjà dit, un tendre souvenir, un faible marqué pour la fille de couleur.

— Vous serez comme une petite reine, la belle enfant, dit-il ; vous verrez danser votre maîtresse à votre gré, et fiez-vous-en à moi pour les rafraîchissements. Le maître d'hôtel de ces messieurs n'a rien à me refuser.

— Maître Mathieu, vous êtes toujours bon garçon comme autrefois ; vous souvenez-vous du temps que vous veniez à la case faire les commissions de vos officiers ?

— Si je m'en souviens, Calypso ? comme si c'était hier ; sans compter qu'à cause de vous, tout en jouant, tout en badinant, je manquai le canot un jour, et que notre lieutenant me fit administrer une douzaine de coups de martinet que je n'ai pas oubliés non plus.

— Pauvre Mathieu ! Savez-vous que vous étiez joliment gentil, alors, cher !

— Oui ! oui ! mais j'ai bien changé sur la route, n'est-ce pas ? quoiqu'on m'ait appelé *Coco-Bel-Œil*, et qu'on me surnomme aujourd'hui *Grain-de-Beauté*.

— Vrai ? s'écria Calypso en riant.

— Depuis que ces gueux de Bédouins m'ont enlevé mon écubier de bâbord... ; heureusement, il m'en reste autant qu'il faut pour pointer juste... Mais malheureusement, bonne amie, on a beau être un canonnier fini comme moi, et ne jamais manquer son coup, il y-a un diable de blanc que je vise et que je n'attrape pas souvent.

— Que dites-vous là, cher ?

— Je dis que votre petit cœur est la cible de mes sentiments pour le quart d'heure, mais que ma hausse ne me donne pas, à ce qu'il paraît, la bonne ligne pour lui envoyer mon projectile en droiture.

La nourrice d'Emma mit l'œil en coulisse ; le canonnier ajouta comiquement :

— Je vous *pointe en belle*, voilà la pure vérité !

Enchanté de son calembour, emprunté à l'école du canon, l'artilleur en attendit l'effet avec une confiance marquée, confiance qui fut justifiée par les bonnes grâces dont l'honora la fille de couleur.

Cependant le gaillard d'arrière s'était peuplé de la société la plus distinguée de Fort-Royal ; toutes les habitations voisines de la ville étaient représentées à bord.

Au moment où le crépuscule succédait au jour, l'orchestre

entonna une marche triomphante, et le docteur Esturgeot invita les dames à se rendre dans la batterie, éclairée avec un luxe extraordinaire de bougies et de fanaux de combat.

Maître Mathieu voulut que Calypso jugeât aussi de ce second coup d'œil, et la fit descendre par une échelle dérobée.

— Voici mon département, Calypso, dit-il avec orgueil; trente canons de 30, dont deux obusiers de 80 ! C'est beau, n'est-ce pas?... Et ça chante !

— Ah ! M. Montaiglon a fait asseoir mademoiselle à côté de madame la gouvernante.

— Mon capitaine s'entend à bien placer son monde; soyez calme... mais à cette heure que vous avez tout vu, remontons, s'il vous plaît, la belle aux yeux noirs ; nous sommes de trop ici.

Tandis que les dames prenaient quelques rafraîchissements, le pont fut illuminé, comme à la baguette, par les soins de l'officier de service.

Lorsque les invitées remontèrent, le lustre et les fanaux de couleur étaient allumés ; le plus vif éclat avait succédé aux lueurs crépusculaires du jour qui s'éteignait.

Un murmure d'admiration accueillit ce rapide coup de théâtre.

L'orchestre joua la première contredanse.

Emma l'avait promise à Ernest.

Montaiglon trouva pour Julien une petite danseuse et un vis-à-vis ; il ne figura point.

Maître Mathieu et Calypso avaient repris leur place au pied du grand mât; l'équipage, à travers l'étamine transparente qui séparait l'avant de l'arrière, admirait avec bonhomie le brillant spectacle du bal donné par ses officiers.

— Ho! Mathurin, disait l'un, viens donc voir cette princesse qui se promène avec le commandant ; est-elle suivée, hein! en a-t-elle un racage de perles fines, et des boucles d'oreilles pires que des soleils ! comme ça est voilé de *satins et falbalars !*

— Et *c'tte* petite *noirde* qui fait un coup de blague avec le docteur Esturgeot ; *fé d'ann doué!* ce ne serait pas à dédaigner comme du tabac moisi.

— C'est fini ! on se croirait à Musard, ajouta un Parisien, genre mousseux et soigné, quoi ! S'en donnent-ils, nos officiers ?...

Nous serions entraîné trop loin si nous voulions tenir compte de toutes les observations hasardées à demi-voix par les loustics des passavants ou par les graves vieux de la cale ; nous nous bornerons à dire que Cartonnet, en sa qualité de protégé de maître Mathieu, avait trouvé moyen de se faufiler en rampant jusqu'à l'endroit où le canonnier se tenait avec la fille de couleur.

Au premier coup d'archet, le gabier de beaupré ne craignait pas de héler à la sourdine son brave sauveteur.

— Ho hé ! maître Grain-de-Beauté ! dit-il, d'une voix rauque qui semblait sortir d'une poulie du pied de mât.

— Holà ! répondit le sous-officier en se retournant. Ah ! c'est toi, Cartonnet.

— En personne. Pardon, excuse, si je vous dérange. Pourrait-on, sans vous offenser, rester ici un petit quart d'heure, je ne bougerai pas plus qu'une baille de combat.

— Reste, mon garçon, mais prends garde qu'on ne te voie.

— C'est que si vous vouliez seulement dire en cas de besoin que je suis ici par ordre.

— Eh bien, sois tranquille, je t'empêcherai au moins d'être puni si l'on te remarque, dit maître Mathieu bien aise de donner à Calypso une idée de son importance. Vous concevez, la belle enfant, poursuivit-il en s'adressant à cette dernière, qu'avec ma permission, on ne peut que lui faire filer son nœud plus vite qu'il n'est venu. Du reste, Cartonnet, je te charge d'allumer le moine qu'on brûlera au bout de la vergue de misaine au départ du beau monde.

— Grand merci, maître Mathieu, répondit le gabier replié sur lui-même comme un serpent.

Après avoir accordé à Cartonnet la faveur signalée

d'examiner à loisir les hôtes du gaillard d'arrière, le canonnier continua le feu de ses madrigaux chargés à mitraille.

Ernest cependant profitait de la contredanse pour adresser à sa danseuse des compliments qui n'étaient peut-être point impromptus.

Deux grands mois s'étaient écoulés depuis que Montaiglon et lui s'étaient fait leurs confidences réciproques.

Durant ces deux mois il avait mûrement réfléchi.

Forcé de renoncer à Geneviève, logé à terre dans la maison même de M. Desgalets, voyant Emma presque tous les jours, encouragé par le bon accueil de son père, stimulé par la bienveillance de Calypso, et entièrement libre à l'égard de Montaiglon, il était enfin franchement entré dans son rôle. Toutefois, il n'avait point voulu demander formellement la main d'Emma, non qu'il fût retenu par des considérations d'intérêt, car au résumé les propriétés du colon ne semblaient pas en si grand péril que maman Titine voulait bien le dire. La maison de M. Desgalets à Fort-Royal, et le grand nombre de ses esclaves, abstraction faite de sa plantation, constituaient déjà une fortune beaucoup plus considérable que celle de M. de Graincourt. Mais le commissaire tenait à rester scrupuleusement fidèle à ses conventions avec l'officier.

C'était Emma, Emma seule qui devait trancher la question. Et puis, faut-il le dire ? il voulait une complète certitude du mariage de Geneviève.

La jeune créole, instruite du passé comme elle l'était, avait l'esprit trop subtil pour n'avoir pas deviné quelque chose de ce dernier sentiment, dont elle était un peu blessée dans son amour-propre. Aussi, plus elle se croyait sûre de voir Ernest se déclarer un jour positivement, plus elle feignait de ne pas le comprendre. Son manége vis-à-vis de Montaiglon partait, on le sait, d'un autre motif. Après avoir observé de près les deux rivaux, après les avoir comparés entre eux, il lui eût été difficile peut-être

de faire un choix, si elle n'eût été convaincue que l'officier épouserait sa cousine. D'abord elle s'était sentie intimidée par la présence du commissaire; la lenteur de celui-ci l'avait ensuite rassurée; maintenant qu'elle s'imaginait avoir percé les ténèbres de l'avenir, elle s'abandonnait avec d'autant moins de retenue à son double caprice de jeune fille.

— Oh! oh! dit-elle en souriant malicieusement, vous vous trompez, monsieur Ernest, ces compliments ne sont pas à leur adresse.

— Vous êtes impitoyable, mademoiselle; toujours le même jeu, toujours même incrédulité, quand j'ose vous avouer...

Emma devait aller en avant.

— Vous oubliez Geneviève, dit-elle avec finesse en obéissant au coup d'archet.

Jamais elle n'avait si clairement exprimé sa pensée. Le lieu de la scène, le bal, un peu plus de gaieté ou d'étourderie, si l'on veut; la nécessité de figurer auparavant et de faire une repartie vive et prompte, furent autant de causes de cette réponse.

Quand elle revint à sa place, elle trouva le commissaire sérieux jusqu'à la tristesse :

— J'ai aimé Geneviève, il est vrai, je l'avoue, mademoiselle. Est-ce donc un crime impardonnable à vos yeux?

— Bien au contraire! Mais ma cousine a des droits sur lesquels je ne veux empiéter en aucune façon. Je lui ressemble, dites-vous; j'en suis extrêmement flattée, seulement... A vous, monsieur Ernest.

Le commissaire embrouilla la poule et revint à sa place.

— De grâce, mademoiselle, permettez-moi de me justifier.

— Oh! les cœurs volages ne manquent jamais de mauvaises raisons! Si vous saviez tout ce que ma cousine

m'écrivait de vous autrefois, et même depuis que je vous connais !

— Mais enfin, reprit le commissaire impatienté, Geneviève est mariée. Si de nous deux quelqu'un est infidèle, est-ce moi, je vous le demande?

Cette fois Emma fut au regret d'être obligée de rester avec le cavalier de vis-à-vis qui lui présentait la main pour la pastourelle.

— Mariée? dit-elle avec étonnement après la figure; mariée! et depuis quand? Comment le savez-vous? Quel est ce nouveau mariage?

— Mariée avec le capitaine de corvette Branteuil, depuis trois mois au moins. A notre retour des États-Unis, le docteur Esturgeot reçut une lettre qui le lui donnait pour certain.

— C'est étrange, murmura la jeune fille devenue sérieuse, à son tour.

— Grand galop ! cria le chef d'orchestre.

En 1838 et 39, à la Martinique, quel que fût le degré du thermomètre, on dansait inévitablement le galop après chaque contredanse.

Du reste, c'est encore, et ce sera toujours, la finale obligée dans tous les bals à bord. Les marins ont leurs raisons pour cela.

Il fallut bien suivre le torrent. Ernest n'en devint que plus hardi; il fut d'un audace dont il ne se croyait point capable.

Emma, tremblante d'émotion, lui répondit quand il la reconduisit à sa banquette :

— C'en est assez, monsieur de Portandic, adressez-vous à mon père.

Le commissaire, embarrassé du ton froid de ces paroles, s'inclina profondément et se perdit dans la foule.

Montaiglon s'approcha d'Emma aussitôt.

— Mademoiselle, dit-il, c'est la prochaine maintenant, si je ne me trompe...

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille en levant sur lui un regard plein de rêverie.

— Il paraît que le commissaire a été éloquent, pensa modestement le lieutenant de vaisseau. Peste ! comme elle est troublée ! C'est égal, ne perdons pas courage; chacun pour soi et Dieu pour tous ! voilà nos conventions.

— Ah çà ! maître Mathieu, pardon, excuse, si je vous dérange, dit tout à coup Cartonnet, toujours à plat ventre. Voilà une petite brunette qui n'est pas mangée des cancrelas, nom d'un nom ! avec laquelle le commissaire vient de danser la galope et à qui le capitaine de batterie glisse pour le moment un mot dans le pertuis de l'oreille ! connaîtriez-vous cette belle petite dame ?

— C'est ma maîtresse, répondit avec empressement Calypso, flattée dans la personne de sa fille de lait.

— Eh bien ! foi de matelot ! poursuivit le gabier dans l'admiration, ce n'est pas pour la chose de vous faire compliment, mais c'est bien la mieux rousturée de toutes les princesses qui sont là derrière.

— Tu n'as pas mauvais goût, Cartonnet, tu feras ton chemin, je te le dis.

— Oui ! oui ! j'en ferai du chemin, pour peu que je navigue encore quinze ou vingt ans !

— Et c'est moi qui l'ai nourrie, reprit Calypso.

— Ah ! par exemple ! je ne dis pas non ; mais il faut qu'elle ait crânement profité, car vous semblez quasiment du même âge, la belle aux amours.

La fille de couleur, cette fois, fut personnellement flattée et se prit à rire de bon cœur.

— Cartonnet ! Cartonnet ! tu t'émancipes, je crois ? dit le maître canonnier.

— Pardon, excusé, si je vous dérange... Là où il n'y a pas de malice, il n'y a pas d'offense.

Le gabier sans changer d'attitude garda un silence respectueux. Maître Mathieu ne perdit pas l'occasion de redoubler d'amabilités auprès de la quarteronne.

VIII

TOUJOURS VOUS AIMER

Montaiglon eut lieu d'être étonné de la froideur toute nouvelle d'Emma.

— Mademoiselle, demanda-t-il avec timidité, aurais-je sans le savoir encouru votre déplaisir?

— Pourquoi cette question?

— C'est que je vous trouve ce soir un air de sévérité qui m'oblige à faire mon examen de conscience. Si je suis coupable, daignez me l'apprendre; j'essayerai de réparer ma faute.

— La faute n'est point à vous, murmura la jeune fille.

— Quoi! quelqu'un vous aurait-il offensée? s'écria l'officier avec chaleur; parlez, je vous en conjure!

— Oh! calmez-vous, monsieur Montaiglon, reprit Emma en souriant, la faute dont je vous parle, c'est moi qui l'ai commise.

— Plût à Dieu, mademoiselle, que l'expiation m'en fût réservée.

Après quelques transitions rendues plus rapides par la nécessité d'obéir à la mesure, Emma laissa percer sa pen-

sée : elle parut se repentir d'avoir autant encouragé l'officier. Si délicatement qu'elle se fût exprimée, Montaiglon comprit toute la portée de ses regrets.

— Ce n'était donc qu'un jeu ! murmura-t-il avec amertume.

La jeune fille soupira et leva sur lui ses grands yeux d'un bleu foncé.

— De grâce ! de grâce ! rendez-moi l'espérance ; faudra-t-il donc que je perde tout ce que j'aime ?

— Monsieur Montaiglon, ne vous exprimez plus ainsi, répliqua fièrement la créole.

— J'obéirai à votre ordre suprême, je renfermerai toute ma douleur en moi. Que toute la joie soit pour vous ! Souriez, soyez heureuse ! livrez-vous au plaisir. Un autre est préféré, je me rends, il est mon ami, et je le félicite du plus profond de mon âme.

— Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît, monsieur Montaiglon ? demanda Emma plus digne que jamais.

— Pourrai-je poursuivre sans vous offenser ?

— Parlez, je l'exige !

— Eh bien ! mademoiselle, je crois que M. Ernest de Portandic a le bonheur de l'emporter sur moi. Nous combattions à armes égales. Nous nous savions rivaux... rivaux pour la seconde fois.

Emma devint pâle et n'osa continuer.

— Pardonnez, je vous en supplie ; mais un mot, un seul mot. Mettez fin à une indécision cruelle ; dites-moi seulement que tout espoir est perdu !... Je me tairai, je saurai me vaincre, et vous aussi ne serez plus qu'un souvenir !

— Geneviève mariée ! murmura la jeune fille comme si elle n'avait pas entendu.

— Quoi ! pas même un refus ? Votre silence me réduit au désespoir ; que dois-je penser ? que dois-je craindre ?

— Vous aimiez Geneviève la première fois que vous vous êtes présenté chez mon père ?

— J'avais reçu, la veille, un refus formel de Mme de Graincourt.

— Mais vous y avez répondu en promettant d'être fidèle quand même.

— Non, mademoiselle; j'ai répondu en termes mesurés. Je réservais l'avenir comme le présent. J'acceptais avec une entière liberté de cœur; aujourd'hui je l'ai perdue.

Emma resta silencieuse.

Montaiglon ne savait que croire; il lui sembla pourtant que tout n'était point désespéré.

Emma se révélait à lui sous un jour nouveau. Ce n'était plus la jeune fille rieuse et folle, appelant la flatterie, encourageant une certaine audace galante et coquettant à plaisir; elle était sérieuse aujourd'hui, et elle avait sérieusement écouté.

— Mademoiselle, j'ose espérer que ce ne sera point la dernière? dit Montaiglon en l'accompagnant à sa place.

Emma rougit, sembla faire appel à sa mémoire, et dit enfin :

— Mon Dieu! monsieur Montaiglon, je me vois obligée de vous renvoyer bien loin.

— Mais encore? demanda l'officier d'une voix suppliante.

— La douzième à partir d'à présent.

Montaiglon se retira, en jurant bien qu'on danserait la douzième contredanse.

Le docteur Esturgeot était au septième ciel. Tout marchait à merveille : l'orchestre se conduisait bien; les mousses, ou, comme il les appelait, les pages, ne faisaient point de maladresses; les dames, sans excepter Emma, le complimentèrent; les officiers renvoyèrent à l'unanimité toutes les louanges à son adresse.

— Esturgeot a eu la première idée, disaient-ils. C'est lui qui a tout organisé tout disposé.

— Votre docteur, répondait-on, est un homme charmant, plein d'esprit, d'originalité et de bon goût.

Le fait est que le chirurgien-major s'acquittait admirablement des difficiles fonctions de maître des cérémonies. Il avait fait installer pour les grands parents des tables de jeu

sous la dunette et dans la chambre du conseil. Les dignitaires coloniaux, les capitaines des navires de la station et nombre d'habitants, y goûtaient les émotions dont le roi d'atout possède le secret.

Également aimable envers tous les hôtes du bord, le docteur ne négligeait ni les mamans ni les petites filles. On le voyait passer dans les groupes, dire un mot à chacun, descendre, monter, aller, venir ; il conférait fréquemment avec son maître d'hôtel, il n'oubliait rien.

A onze heures du soir, il parut plus radieux que jamais ; la valse et la contredanse se disputaient alternativement le gaillard d'arrière.

— Quoi ! déjà l'ambigu, docteur ! Encore une, encore une, je vous en prie, lui disaient quelques jeunes gens dont le tour allait arriver pour une invitation impatiemment attendue.

— Non, messieurs, avant minuit, je veux qu'on soit remonté.

— Mais, docteur, c'est mettre un terme à nos plaisirs ; après le souper, on verra les mères de famille donner le signal de la retraite.

— Je suis inflexible comme la loi.

— Par quel motif? minuit serait une heure fort convenable pour le souper.

— Je suis inflexible comme l'almanach, vous dis-je. Ah ! messieurs, vous ne calculez rien. Faut-il vous dire qu'à minuit, il sera *vendredi*... jour maigre, mes amis, et que j'ai là-bas deux pâtés de foie gras monstres et deux dindes truffées idem, sans compter les sandwichs et autres bagatelles.

— Si nous n'étions pas en public, je vous applaudirais à tour de bras pour une si lumineuse réflexion, s'écria un jeune enseigne.

— Applaudissez ! dit gravement le docteur en montant sur une claire-voie qui lui servit de piédestal ; et il posa.

Vingt bruyants claquements de mains se firent entendre ;

il salua comme un acteur en scène; l'enseigne prit sur le cabestan un gros bouquet qu'il lui offrit.

Le docteur l'accepta sans hésiter, et le mit à sa boutonnière.

Les dames s'informèrent de ce qui se passait. Son attention à leur faire observer l'abstinence du vendredi eut le plus grand succès parmi elles.

— Messieurs les musiciens, la marche de *la Daphné!* cria le maître des cérémonies. Commandant, veuillez offrir le bras à madame la gouvernante.

Montaiglon, qui tenait Julien à la main, le conduisit vers une de ses plus jolies petites compatriotes.

— Allons, montre-toi galant, mon ami; sois le cavalier de mademoiselle.

Puis, comme par enchantement, l'officier se retrouva à côté d'Emma, qui se laissa entraîner de bonne grâce.

L'on doit penser qu'elle ne fut pas la moins bien placée.

Par les soins de Montaiglon, Julien n'eut pas non plus à se plaindre. Le petit bonhomme était fou de plaisir.

Pendant que les dames étaient à table, l'orchestre exécuta plusieurs symphonies.

Le docteur Esturgeot fut sublime.

Maître Mathieu, suivi de Cartonnet, descendit à l'office; ils remontèrent bientôt, chargés de dépouilles opimes. Calypso et ses compagnes eurent aussi leur part du souper, champagne y compris.

Quant aux pauvres matelots, ils continuèrent à subir patiemment le supplice de Tantale. La plupart, de guerre lasse, s'étaient endormis à la belle étoile.

Les musiciens avaient des droits à visiter les buffets, et le docteur voulut que son maître d'hôtel leur donnât largement à manger, mais parcimonieusement à boire; prudente consigne, qui fut suivie à la lettre.

On était de retour sur le pont, minuit sonnait; la gaieté, surexcitée par Comus et Bacchus (vieux style), ne demandait qu'à s'épancher. Le docteur s'élança de nouveau sur la claire-

voie; il agitait en l'air son bouquet de triomphateur, on fit silence.

— Mesdames, dit-il après trois saluts, pendant que l'orchestre se repose, vous êtes invitées à danser une ronde suivant l'usage du bord.

Un long chuchotement parcourut les banquettes; mais y avait-il moyen de s'insurger contre un commissaire de bal si bien entendu?

D'ailleurs, le consentement général fut emporté d'assaut; vingt cavaliers s'empressèrent auprès de vingt danseuses; vingt autres les suivirent, le rond se forma, en dépit peut-être de quelques mamans qui avaient autrefois connu les licences tolérées à bord.

Emma se trouva placée entre Montaiglon et le commissaire.

Malgré ses quarante ans bien comptés, le docteur avait joint l'exemple au précepte.

Entre autres agréments de société, il possédait un inépuisable répertoire de romances, de chansons, de rondes surtout, toujours analogues à la circonstance. De mémoire de navigateur, il n'avait jamais été pris au dépourvu. Il improvisait au besoin.

Ce fut d'une voix, sinon harmonieuse, au moins vibrante d'entrain et de gaieté, qu'il entonna :

> Toujours vous aimer,
>   Landerirette!
> Jamais ne changer,
>   Landeriré!

Montaiglon ne put s'empêcher de répéter le refrain avec une intention marquée.

Emma était emportée par le tourbillon; elle ne réprima point un sourire.

L'officier reprit courage.

Mais, de l'autre côté, la jeune créole sentait trembler la

main d'Ernest, qui n'osait plus se hasarder à lever les yeux sur elle. Elle fut prise d'un sentiment de commisération pour l'infortuné commissaire.

Cependant, le docteur trouva la transition vivement désirée par plus d'un ardent cavalier : trois ou quatre dames furent mises dans le cercle; accorder un baiser était le gage de rigueur; il fallait, aux rires de l'assemblée, faire un heureux.

Les frères, les cousins au pis-aller, sont assurés, en pareilles occasions, d'exempter leurs sœurs ou leurs cousines d'un choix parfois embarrassant; mais le petit Julien dansait à bâbord, Emma était de la ronde de tribord; quand vint son tour, elle offrit sa joue rose et veloutée à l'hôte de son père, à l'ami de M. de Graincourt, à Ernest, en un mot.

C'était faire la paix avec lui.

Le commissaire tressaillit de plaisir; Montaiglon éprouva un peu de dépit; mais il avait trop de tact pour ne pas espérer que la jeune créole s'était crue obligée de favoriser son rival.

Un instant après, le choix appartint aux cavaliers, l'officier prit sa revanche en suivant l'impulsion de son cœur.

Les musiciens remontèrent à point nommé pour mettre un terme au mécontentement croissant des mères de famille.

Ajoutons que le docteur ne fut point responsable de tous les doux larcins qu'il avait fait commettre. Il jouissait, comme on le voit, de bien grands priviléges; mais aussi par combien de gracieusetés il savait racheter la ronde dont il était le coryphée!

Le commissaire, reconcilié avec lui-même depuis qu'il l'était avec Emma, s'abandonna sans contrainte aux plaisirs du bal, il osa même solliciter une seconde contredanse; il obtint une valse.

Le docteur avait inutilement mis en œuvre la ruse classique des maîtresses de maison; la grosse montre à boîtier

de cuivre, placée au-dessus de la roue du gouvernail, retardait en vain de plus d'une heure ; l'horloge de la ville trahit la vérité.

La onzième contredanse venait de finir quand deux heures du matin sonnèrent fort mal à propos pendant que l'orchestre faisait silence.

— Il est temps, il est temps de nous retirer, mesdemoiselle. Diana ! Lolotte ! Thisbé ! apportez les manteaux.

— Docteur, je vous en supplie, une dernière contredanse ; donnez le signal de grâce, service d'ami ! s'écria Montaiglon en courant.

— Vous l'aurez, mon brave lieutenant, répondit avec amabilité le chirurgien-major ; mais vous ne m'empêcherez pas de voir quelle sera votre danseuse.

— Qu'importe ! se dit tout bas Montaiglon, pourvu que je puisse arracher un aveu ou au moins une espérance.

— Mesdames, reprit le docteur à haute voix, il est impossible de partir, les canots ne sont pas armés ; permettez-nous, en attendant, de former un quadrille : ce sera le dernier.

Vraie ou fausse, la proclamation du maître des cérémonies, appuyée d'un allégro de cornet à piston, produisit l'effet désiré. Montaiglon alla chercher Emma, confuse encore au souvenir de la ronde et de l'audacieux baiser du lieutenant de vaisseau.

— Je m'étais promis de danser ma première contredanse avec vous, j'ai le bonheur de danser la dernière, mademoiselle ; cette soirée datera dans ma vie. Deux instants, trop courts, hélas ! l'embelliront à jamais dans mes souvenirs.

Quoique au dernier période d'un bal animé, petillant, et auquel présidait la gaieté la plus folle, Emma resta stupéfaite en écoutant Montaiglon, qui ne s'était point tenu à cet exorde. L'officier avait résolu d'oser tout dire, il était fidèle

à sa résolution. Après avoir été galant et adroit, puis éloquent et passionné, il devint clair et concis jusqu'à la sécheresse pour raconter tout ce qui s'était passé entre lui et la famille de Graincourt.

Malgré le chef d'orchestre et les exigences de la situation, il en vint à bout victorieusement; et, la contredanse finie, au lieu de ramener la jeune fille, il lui offrit le bras, et lui fit parcourir deux fois la longeur du gaillard d'arrière, où se livrait un combat entre les mamans et le maître des cérémonies.

— Enfin, mademoiselle, dit l'officier, je vous aime, Ernest vous aime aussi, et nous sommes couvenus en honneur de nous rendre tous deux à votre arrêt.

Pour ainsi dire fascinée par l'officier de marine qui parlait avec une étrange hardiesse, Emma n'avait pas trouvé un mot à répondre; à la fin elle eut honte de sa faiblesse, et retrouvant toute sa dignité :

— Vous m'avez fait entendre des paroles coupables, monsieur, dit-elle avec dépit, vous avez abusé de mon trouble.

— J'ai voulu vous déclarer la vérité, toute la vérité; ou vous vous êtes fait un jeu d'un amour sincère, ou vous me préférez un rival, si l'expression respectueuse des vœux les plus purs vous semble une injure.

— C'en est trop! monsieur Montaiglon, répliqua la jeune fille en dégageant son bras; adressez-vous à mon père, il vous transmettra ma réponse.

Montaiglon ne resta point court, comme Ernest quelques heures auparavant :

— Maintenant que vous savez tout, mademoiselle, dit-il, je ferai ce que le devoir m'ordonne. Dès demain, dès aujourd'hui, car il va faire jour, j'aurai l'honneur de déclarer mes intentions à M. Desgalets.

Emma fut impassible. Le physionomiste le plus habile n'aurait pu lire sur ses traits les émotions qu'elle refoulait dans son cœur. Elle demanda sa mante à Calypso, s'en cou-

vrit les épaules, et ne s'assit plus. Ce fut en vain qu'une foule de cavaliers s'efforcèrent d'obtenir le cotillon qu'on dansait. Montaiglon lui fit une inclination profonde, et se retira.

— En haut, Cartonnet! disait le maître canonnier, tu entends le sifflet, on arme les embarcations, allume-moi ce feu de Bengale, dès que tu verras la première dame à l'échelle.

— Bon soir, manzelle Calypso, et au revoir, dit le gabier en se rendant à son poste au bout de la vergue de misaine!

— Au plaisir de vous revoir, monsieur Cartonnet, répondit la jeune fille de couleur.

A la lueur étincelante du moine qui brûlait, au son d'une dernière fanfare, tous les canots poussèrent du bord.

Le commissaire devait accompagner Emma; en passant auprès de Montaiglon, il lui dit à demi-voix :

— Attendez-moi, mon ami, je vais revenir et veux vous parler.

— Vous ne couchez point à terre, tant mieux! J'ai aussi mille choses importantes à vous dire, je suis brisé!

— A tout à l'heure!

— A tout à l'heure!

Lorsque M. Desgalets et Julien furent rentrés dans leurs chambres, Emma, qui n'avait pas encore voulu se déshabiller, et s'était seulement laissée coiffer par Calypso, rompit un silence dont sa bonne nourrice était surprise.

— M. de Portandic est-il resté à terre? demanda-t-elle.

— Non! il est retourné au canot. Pourquoi cela, madeselle?

— Parce que je veux te parler... Ici nous sommes trop près de la chambre de mon père. Descendons dans la grande salle. Je craignais que le commissaire ne fût chez

lui et ne pût nous entendre; il est à bord; viens, suis-moi!

— Mais, au moins, permettez-moi de vous ôter cette robe de bal, et prenez votre *gaule*, mettez ces pantoufles...

Emma n'avait pas écouté; elle se rendit d'un pas léger au salon, où Calypso la suivit.

— Oh! nourrice! s'écria-t-elle alors en fondant en larmes; nourrice, ma tête se perd! mon cœur est déchiré!... Ils m'aiment! ils m'aiment tous deux!... Ils sont rivaux!... Dieu! que le temps est lourd! Ouvre les fenêtres, ouvre les portes, j'étouffe, je meurs.

Lorsque le crépuscule argenta la cime du mont Lamentin, Emma, les cheveux épars, en proie à un accès de fièvre brûlante, se confiait encore à la tendre Calypso.

Tout à coup celle-ci poussa un cri terrible, prit la jeune fille entre ses bras comme au temps où elle l'allaitait, et s'enfuit, épouvantée, hors de la maison.

Elle avait senti la première secousse de tremblement de terre.

Un craquement affreux et la clameur de détresse d'une ville entière retentirent en même temps; Fort-Royal s'écoulait.

X

TREMBLEMENT DE TERRE

Après avoir reconduit à terre la famille Desgalets, le commissaire retrouva Montaiglon qui l'attendait à la coupée du navire. Les gens de quart travaillaient à tout remettre dans l'ordre accoutumé; draperies, guirlandes, tentes et fanaux disparaissaient tour à tour. Maître Mathieu présidait à la démolition des trophées d'armes et du lustre dont il avait été l'inventeur; le commandant Vaumorin, le docteur Esturgeot et les autres officiers rentrèrent successivement dans leurs chambres.

Les deux rivaux, délivrés ainsi de tout témoin importun, s'accostèrent et se firent un aveu complet de ce qui s'était passé entre la jeune fille et chacun d'eux.

Lorsque les ombres de la nuit se dissipèrent, ils étaient encore assis sur la dunette, parlant toujours de leurs projets, de leurs craintes, de leurs espérances; le moment décisif approchait.

Montaiglon était résolu à se prononcer le jour même; Ernest aurait voulu temporiser jusqu'à l'arrivée d'une seconde lettre qu'il avait écrite deux mois auparavant;

mais il n'était plus temps de reculer : l'officier avait déclaré à Emma qu'il parlerait le jour même.

Le commissaire sentait qu'il devait suivre cet exemple. Il réfléchissait au moyen de ne rien brusquer, quand, par une mer calme et un ciel immobile, la frégate tressaillit tout à coup avec un grand bruit de chaînes; la mer ondula longuement.

— Un raz-de-marée !

— Un incendie !

— Un tremblement de terre !

Telles furent les trois exclamations poussées par les hommes de quart.

Un nuage de poussière, semblable à une épaisse fumée, enveloppait la ville.

— En haut tout le monde ! s'écria Montaiglon qui prit le commandement, quoiqu'il ne fût pas de service. (C'était un simple élève de marine qui faisait le quart en ce moment.) En haut tout le monde ! Embarquent chaloupiers et grands canotiers ! Canotiers majors ! petits canotiers embarquent !... Timonnier, allez prévenir le commandant qu'un tremblement de terre vient d'avoir lieu. Éveillez les chirurgiens, les officiers, les élèves !... La pompe à incendie dans la chaloupe, des haches, des pelles, des seaux, des cordes, des palans.

L'équipage et l'état-major furent en un clin d'œil sur le pont.

Au premier cri d'effroi de la population avait succédé un bruit épouvantable : tous les édifices de pierre s'étaient écroulés dans l'espace de quelques secondes.

Deux secousses horizontales les avaient ébranlés d'abord; une secousse verticale les renversa.

Un silence de mort suivit la catastrophe; mais quand la terreur fit place au désespoir, les plus lamentables clameurs éclatèrent de nouveau; les mugissements des animaux, les déchirantes plaintes des blessés et des mourants reten-

tirent incessamment dans l'air plus calme et plus lourd que de coutume.

— Commandant, je sollicite l'honneur de commander la chaloupe, dit Montaiglon à M. de Vaumorin, qui montait.

— C'est votre droit, monsieur; allez!

Le docteur Esturgeot parut, avec son coffre d'instruments et suivi de ses aides-chirurgiens.

— La chaloupe est prête, la pompe à incendie embarquée! Partons, docteur, dit Montaiglon.

— Je vous suis! s'écria le commissaire.

— Permission de vous accompagner, capitaine? demanda maître Mathieu à l'officier.

— Embarque! répondit Montaiglon.

Trente gabiers de bonne volonté se présentèrent munis de haches et d'instruments de toute espèce : à un signe de l'officier, ils sautèrent dans la chaloupe, qui poussa, doubla les avirons et accosta la première au pont de la Savane.

Dix autres canots, partis en même temps des autres navires, abordèrent à la fois en différents points du rivage.

Toutes les embarcations de la frégate, chargées de monde, celle du commandant Vaumorin la dernière, arrivèrent peu après.

La maison de pierre de M. Desgalets, encore toute neuve, fut, par cela même, plus facilement renversée qu'aucune autre; il n'en resta point un pan de mur.

Emma serrait convulsivement la main de sa nourrice; ni l'une ni l'autre ne faiblit.

Pendant les premiers instants elles restèrent immobiles, dominées par un sentiment de terreur instinctive. Mais la maîtresse se montra la plus forte.

— Mon père! mon frère! volons à leur secours! s'écria-t-elle en entraînant Calypso.

Elles s'élancèrent sur les ruines, prêtèrent l'oreille, entendirent des cris et des gémissements étouffés. Leurs mains débiles essayèrent de soulever les restes de charpente qui couvraient encore l'édifice détruit. Puis, convaincues de

l'inutilité de leurs tristes efforts, elles se laissèrent tomber découragées sur le tas de soliveaux, de moellons et de tuiles. Elles fondirent en larmes. La jeune fille se pencha sur le sein de sa nourrice et pleura longtemps.

Calypso jeta les yeux sur la rade .

— Du secours! du secours! s'écria-t-elle, les marins viennent à notre secours!

Elle n'avait pas fini de parler, qu'Emma se précipitait dans la savane. La jeune fille courut au pont où le peuple se portait en foule, s'ouvrit un passage, et se trouva en face de Montaiglon :

— Mon père, mon frère, sont enterrés vivants; venez les sauver au nom de Dieu!

L'officier, le commissaire, maître Mathieu, Cartonnet, vingt autres matelots suivirent Emma.

Il était inutile de débarquer la pompe à incendie; le tremblement de terre avait eu lieu de si grand matin qu'aucun feu n'était encore allumé dans la ville.

La Savane présentait un affreux spectacle : c'étaient des hommes et des femmes brusquement arrachés au sommeil, à peine vêtus, appelant au secours, poussant encore des cris d'effroi.

De pauvres mères tenaient dans leurs bras des enfants à moitié écrasés; des blessés se traînaient de toutes parts; de malheureuses filles, presque folles, se roulaient sur la poussière qui couvrait maintenant les frais gazons de la promenade.

On rencontrait à chaque pas des gens agenouillés qui priaient, et, croyant leur dernière heure venue, s'imaginaient que la terre allait s'entr'ouvrir sous leurs pas. Il fallut que les canotiers commis à la garde des embarcations repoussassent de vive force la multitude des gens qui essayaient de s'enfuir en rade.

La garnison sortait des forts et des casernes; un peuple immense de blancs, de nègres, de mulâtres, affluaient de tous côtés sur la place; on y arrivait de tous les quartiers,

à travers les amas de ruines qui remplissaient les rues.

Cependant Montaiglon avait mis ses gens à l'œuvre; lui-même, encore en grand uniforme, donnait l'exemple. On le voyait, à la tête de son escouade d'élite, faire des efforts inouïs pour deblayer les ruines de la maison Desgalets.

Un passage fut promptement dégagé. Cartonnet et maître Mathieu s'y élancerent aussitôt.

Le premier, qui s'était muni d'un rouleau de corde, l'eut bientôt attaché à une poutre sur laquelle reposait une partie de la toiture. Il se laissa hardiment glisser dans un vide obscur qui s'étendait jusqu'aux fondements.

— Ici! ici! maître Grain-de-Beauté, dit-il. J'entends quelque chose.

Montaiglon, après avoir donné ses ordres aux charpentiers et aux matelots, descendit le troisième; il reconnut la voix de Julien; deux cloisons furent enfoncées. Quelques meubles embarrassaient, il fallut les écarter :

— Au secours! criait le jeune garçon dont la voix guidait les travailleurs.

Quelques secondes après, Julien était dans les bras de Montaiglon, et le commissaire entendit l'officier qui l'appelait de toutes ses forces :

— Commissaire! criait-il, annoncez à Mlle Emma que son frère est sauvé!

La modeste case en bois de maman Titine avait résisté à la triple secousse. Dès que le premier moment de stupeur fut passé, la vieille mulâtresse, ses enfants et ses petits-enfants, s'étaient dirigés vers la maison Desgalets.

— Calypso! Calypso! s'écria la pauvre femme en embrassant sa fille, tu as échappé, Dieu soit béni! ma Calypso, ma fille! ma chérie!

— Prenez pitié de ma bonne maîtresse, mère : son père et son frère sont là!

— Seigneur puissant! quel malheur!

Les hospitalières habitantes du Carénage s'empressèrent

autour de la jeune créole, dont le désespoir leur arrachait des larmes.

De toutes parts sur la Savane et dans la ville, où les marins et les soldats s'étaient répandus, sous les ordres de leurs officiers, de semblables tableaux frappaient les regards.

— Julien est sauvé! mon Dieu, je vous remercie! murmura la jeune créole à qui le commissaire venait de rapporter les paroles de Montaiglon. Mais mon père! mon père!

Ses sanglots étouffèrent sa voix.

—Où couchait votre père, mon petit monsieur? demanda Cartonnet à Julien?

— A droite de ma chambre, tout à côté, par là, répondit l'écolier.

— Hache en bois! s'écria Montaiglon. Ho du dehors! envoyez-nous du monde avec des pioches.

L'officier, le maître, Cartonnet et plusieurs matelots, descendus à cet appel, abattaient des pans de cloison, ou arrachaient des pierres d'après les indications de Julien.

Il était à craindre que leurs efforts de causassent un nouvel éboulement.

Montaiglon allait faire suspendre les travaux jusqu'à ce qu'on eût étançonné; il avait même donné l'ordre de reporter Julien dehors, lorsqu'un gémissement se fit entendre dans la direction désignée par le petit créole.

— Cartonnet, porte celui-ci en haut, et ne redescends pas sans avoir mis un palan en place de cette corde.

— Suffit, capitaine, dit le gabier, qui força Julien à se pendre à son cou, se hissa au bout de filin et disparut.

Le frère d'Emma n'avait pas été blessé; le ciel de son lit l'avait préservé de la chute du plancher supérieur, et ses matelas avaient amorti le coup de sa propre chute dans les fondements de la maison.

Les matelots qui déblayaient les décombres entassés, et les rejetaient en dehors à grandes pelletées, prirent le jeune adolescent des mains de Cartonnet, et le firent passer à bout de bras jusqu'à la Savane.

Emma se jeta à son cou.

— Mon père? mon père vit-il encore? demanda-t-elle.

— On venait de l'entendre quand M. Montaiglon m'a fait emporter, répondit Julien.

A mesure que les charpentiers et les marins, avec lesquels travaillait le commissaire, élargissaient la brèche du faîte, la lumière pénétrait dans les profondeurs où se trouvaient Montaiglon, maître Mathieu et ses camarades.

Cartonnet avait frappé un bon palan à côté de la corde qui lui avait servi d'abord à se glisser en bas; il se laissa descendre avec la poulie inférieure de l'appareil. Quand il se retrouva au niveau du sol, on entendait distinctement les plaintes douloureuses de M. Desgalets, on commençait à l'entrevoir à travers une masse de décombres.

— Mes enfants? murmurait l'ordonnateur d'une voix éteinte.

— Ils sont sauvés, répondirent à la fois tous les travailleurs.

— Hardi! ferme! encore un coup! commandait Montaiglon, prenez cette solive, plantez-la debout! A moi! comme ça!

Le fragment de poutre fut placé à temps, de manière à empêcher les braves marins d'être ensevelis sous les ruines qui s'affaissaient.

Un éboulement eut lieu à l'endroit même d'où ils venaient de retirer Julien; le danger redoublait leur énergie; ils enlevaient de dessus le lit du colon les lourds débris qui l'avaient mutilé.

M. Desgalets n'était qu'une plaie: son bras gauche et ses deux jambes avaient été écrasés, des éclats de bois s'étaient enfoncés dans les chairs, sa tête et la partie supérieure de son buste avaient cependant été préservés; il respirait encore, mais ses souffrances étaient si grandes qu'il restait haletant et muet. Depuis qu'il savait ses enfants hors de danger, il gardait un silence lugubre; ses yeux hagards n'exprimaient pas même la douleur physique.

A l'aspect du malheureux administrateur, Montaiglon fut

pris d'une pitié profonde; il n'en continua pas moins à diriger les travaux avec un calme apparent, car il est des moments où le véritable courage consiste à surmonter toutes les émotions, à conserver le sang-froid et la plus minutieuse présence d'esprit :

— Mathieu, visite l'étançon, disait l'officier: fais-en placer deux autres à droite; ça menace ruine. Allons, camarades, la pioche en avant! ça va bien! A cette heure, dégageons l'aplomb du palan.

Ces ordres successifs furent exécutés avec adresse et promptitude.

Quatre hommes emportèrent M. Desgalets et son matelas sous le système installé par Cartonnet. Le gabier fit quelques amarrages solides, se suspendit lui-même à la corde simple pour soutenir, pendant le trajet, le blessé, que le commissaire et les gens de l'extérieur hissèrent au signal de Montaiglon. Maître Mathieu et ses camarades continuèrent à piocher dans les ruines; ils ne retrouvèrent plus que les cadavres des domestiques nègres. L'officier était remonté presqu'en même temps que Cartonnet.

Lorsque l'ordonnateur eut été porté sur la Savane, au milieu du groupe formé par la famille de maman Titine, Calypso, Emma et Julien, une nouvelle scène de désolation émut tous les cœurs. La jeune fille et son frère prirent la main de leur père et la baignèrent de larmes. Le vieillard laissa errer sur ses enfants un regard empreint de tendresse; ensuite, il s'évanouit.

Le commissaire suivi de quelques marins accourut alors; on forma un brancard sur lequel on posa le blessé; puis le cortége se mit en marche pour se rendre à la case de la mulâtresse. Montaiglon confia sa brigade de travailleurs à maître Mathieu, leur donna l'ordre de dégager les décombres de la maison voisine, et se précipita au milieu de la foule à la recherche du docteur Esturgeot.

Le chirurgien-major avait déjà installé une ambulance sur la place.

Secondé par ses aides et ses infirmiers, gardé par quelques soldats qui maintenaient l'ordre autour de lui, il ne déployait pas moins d'activité au pansement des victimes qu'il n'en avait mis quelques heures auparavant à diriger les plaisirs du bord. Il achevait une opération délicate, quand l'officier pénétra jusqu'à lui :

— Docteur! dit-il, venez de grâce à la case de la mère Titine; M. Desgalets, horriblement mutilé, a besoin de vos secours. Suivez-moi, je vous en supplie.

Le docteur laissa ses instructions à ses aides, promit de revenir promptement, et accompagné d'un infirmier qui portait quelques instruments de chirurgie, il fendit la presse pour se rendre au lieu désigné.

Déjà les femmes de couleur procédaient à un pansement préparatoire ; les plaies saignantes étaient lavées; du linge, de la charpie étaient disposés; on faisait respirer des sels au mourant; il avait rouvert les yeux, et semblait enfin comprendre ce qui se passait autour de lui.

Emma et Julien se tenaient à son chevet, consternés, ne pleurant plus.

Montaiglon et le docteur entrèrent.

Ce dernier visita scrupuleusement les plaies et les fractures ; il vit que tout était désespéré : trois amputations successives eussent été indispensables. Il se contenta d'approuver les femmes de couleur, tamponna les parties les plus endommagées, arrêta provisoirement l'hémorrhagie et ne répondit pas à Calypso qui lui demandait un mot de consolation.

— C'est un homme mort, dit-il tout bas à Montaiglon; mon service m'appelle ailleurs, ici mes soins seraient inutiles, souffrez que je me retire.

Le docteur sortit à ces mots.

Au mouvement de ses lèvres, à l'expression, du reste assez indifférente de ses traits, tous les assistants l'avaient compris aussi bien que Montaiglon ; Emma tomba à genoux; Calypso fondit en pleurs.

— Mes enfants ! mes pauvres enfants ! orphelins ! ruinés ! sans protecteurs ! murmura l'infortuné père.

Les femmes du logis lui offrirent un cordial qui lui rendit instantanément quelques forces.

— Messieurs, poursuivit-il en s'adressant à Montaiglon et au commissaire, je vous adjure au nom de Dieu de ne point les abandonner.

— Monsieur Desgalets, répondit solennellement Montaiglon, soyez sans inquiétude pour eux. Je devais aujourd'hui même vous demander la main de mademoiselle votre fille ; mon ami Ernest de Portandic songeait à vous adresser la même prière. Quoi qu'il arrive, nous serons tous deux entièrement dévoués à votre famille.

Le commissaire confirma chaleureusement cette déclaration.

Un éclair de satisfaction rayonna sur la physionomie du mourant.

— Nous étions convenus de nous en rapporter à la décision de mademoiselle, ajouta Ernest.

— Qu'Emma choisisse donc, murmura l'infortuné père, et que je ferme les yeux en paix !

Tous les regards se tournèrent vers la jeune fille encore parée de sa robe de bal, belle de ses larmes, échevelée, triste jusqu'à la mort.

— Vous l'ordonnez, mon père ? dit-elle en s'avançant avec fierté vers les jeunes gens.

Le mourant fit un signe de tête.

— Messieurs, reprit Emma, je vous estime également tous les deux ; je suis orpheline, je suis pauvre aujourd'hui, je vous accepte comme protecteurs ; mais mon sort est trop cruel pour que je n'hésite point avant d'obéir à mon père.

— Prononcez notre arrêt, mademoiselle, répondirent à la fois Ernest et Montaiglon.

Emma vit dans les yeux de son père que son devoir était de faire un choix. Elle poursuivit avec tant de dignité qu'elle semblait avoir vaincu ses poignantes émotions.

— Mon cœur n'aura aucune part au don de ma main, dit-elle. L'avenir de mon frère me détermine seul en votre faveur, monsieur Montaiglon. — Acceptez-vous ma main à ce prix ?

L'officier prit la main d'Emma et s'agenouilla au chevet de M. Desgalets.

— Bénissez votre fils, lui dit-il, et croyez qu'il remplira pieusement tous ses devoirs.

Montaiglon et Emma, tous deux encore dans leur brillant costume de la veille, attendirent respectueusement. M. Desgalets fit un effort et dit :

— Je vous bénis, mes enfants ! que Dieu vous protége !

Puis il laissa tomber sur sa fille un dernier regard d'orgueil et d'amour.

Lorsque Montaiglon se releva, il vit Ernest qui lui tendait les bras ; les deux rivaux s'embrassèrent.

— Capitaine ! dit Cartonnet en entrant, on vous demande là-bas ; si vous pouviez venir...

— Allez à vos nobles travaux ! interrompit Emma en s'adressant à l'officier.

Montaiglon s'inclina, baisa encore une fois la main du colon mourant, et sortit en entraînant le commissaire.

Après leur départ, le silence ne fut interrompu que par les sanglots et les prières des assistants. Julien et sa sœur, les yeux fixés sur leur père, se tenaient par la main ; Calypso et les autres femmes ne pouvaient essayer de leur donner la moindre espérance.

Au dehors, le bruit et le tumulte régnaient toujours.

Le gouverneur, dont la maison de plaisance est à un quart de lieue de Fort-Royal, venait d'arriver sur les lieux. Déjà l'on procédait avec plus de régularité au déblayement des ruines, au sauvetage des gens enterrés vivants, aux soins à distribuer aux blessés ; les officiers et les soldats avaient reçu des postes ; les nègres étaient obligés d'unir leurs efforts à ceux des troupes de terre et de mer.

On ouvrait un chemin pour y faire passer les tombereaux chargés de cadavres.

Malgré les pleurs et les prières des parents éplorés, les morts étaient entassés pêle-mêle dans des charrettes, sans distinction d'âge, de sexe, ni de couleur.

Des fosses énormes furent creusées, remplies et refermées aussitôt; les corps des animaux écrasés furent aussi enlevés et enfouis en terre. Il fallait éviter que l'infection ne fît éclater une épidémie. Il fallait faire régner l'ordre dans la populace effrayée, utiliser ses forces, diriger ses mouvements.

Le gouverneur, les autorités de la ville, les officiers de la place et de la station navale, surent prendre à l'instant les mesures les plus efficaces et les plus sages.

Les matelots et les soldats rivalisèrent de dévouement; on multiplia les ambulances, on prévint la disette, on pourvut au logement des familles sans asile. Des bateaux furent accostés au rivage, les pauvres gens s'y réfugièrent. Des tentes faites avec les voiles des navires furent dressées sur la Savane et les autres places publiques.

Une tente plus grande, devant laquelle étaient posés des factionnaires, fut transformée en chapelle, car la toiture de l'église et une partie de ses murs s'étaient écroulés.

Le clergé, le corps médical, les sœurs hospitalières prodiguèrent leurs soins à la population. Les travaux de toute espèce continuèrent ainsi pendant douze jours entiers.

Montaiglon et ses fidèles matelots, maître Mathieu et Cartonnet se montraient partout avec une ardeur, un courage infatigables.

Ernest se rangea parmi les infirmiers volontaires.

Le docteur Esturgeot, dans ces circonstances, fit son service avec un zèle au-dessus de tout éloge.

Nous aimons à rendre à César ce qui appartient à César. Par philanthropie, par humanité, par devoir, par amour-propre, ou par un sentiment d'égoïsme bien entendu, il est certain que le chirurgien-major se signala entre tous les officiers de santé de la station navale.

X

FIÈVRE JAUNE

Déjà des vivres et des secours arrivaient des autres colonies, où la nouvelle de la catastrophe n'avait pas tardé à se répandre.

Les habitants de la ville s'étaient retirés dans les plantations de l'intérieur, leurs compatriotes les y accueillaient en foule ; d'autres recevaient l'hospitalité dans les cases de bois qui avaient résisté au tremblement de terre. Les rues étaient déblayées, la circulation se rétablissait ; les ouvriers de la colonie et ceux envoyés des îles avoisinantes se mettaient à l'œuvre pour rebâtir. Les marins, devenus moins nécessaires, ne fournissaient plus que des corvées nombreuses encore, mais ménagées de manière qu'ils pussent prendre quelque repos.

M. Desgalets avait rendu le dernier soupir entre les bras de ses enfants, peu d'instants après avoir fiancé sa fille avec le lieutenant de vaisseau; Montaiglon parvint à faire placer

son corps dans un cercueil particulier, qu'il accompagna lui-même jusqu'à l'habitation Desgalets.

Là aussi le désastre avait été considérable ; une grande partie de la maison principale s'était écroulée; une foule d'esclaves avaient péri.

Le gérant reçut le corps de son maître avec un respect apparent, et le fit inhumer en présence de l'officier de marine, qui se hâta de retourner à son poste après avoir rempli ce pieux devoir.

Mais quinze jours plus tard, un autre motif ramena Montaiglon à la plantation.

Cette fois Ernest était avec lui; ils venaient demander à l'homme d'affaires, de la part de Mlle Desgalets, un compte rendu de la situation de sa fortune.

Le gérant éluda la proposition, se rejeta sur les difficultés qui provenaient des malheurs récents et demanda le temps de se mettre en règle. Il fallut bien se contenter de ces faux-fuyants.

L'intendant eut ainsi le loisir d'organiser une habile résistance; il déclara que M. Desgalets avait contracté, à son égard, des obligations pécuniaires pour faire construire la maison de Fort-Royal, et montra plusieurs de ces obligations. Par un hasard fort suspect, la propriété de tous les esclaves valides qui avaient survécu, et celle des meilleurs terrains se trouvaient lui avoir été cédées par le colon.

Montaiglon et le commissaire, qui dans ces conjonctures furent admirables de dévouement, allèrent visiter les gens de loi; on leur demanda de quel droit ils s'immisçaient dans les affaires des héritiers Desgalets. Emma et son frère étaient mineurs, le gérant faisait valoir des titres de propriété qui devenaient irrécusables après le tremblement de terre, car les actes de cession qu'il disait avoir été officiellement enregistrés avaient disparu. Tous les agents publics auxquels il s'en référait avaient péri.

Montaiglon eut recours au gouverneur, qui dut le renvoyer à l'autorité civile et judiciaire; mais il aurait fallu

que les enfants Desgalets fussent représentés par un tuteur. Leur seul parent apte à remplir cette fonction était M. de Graincourt, leur oncle, résidant à Brest.

D'un autre côté, le géreur retrouvait chaque jour, comme par enchantement, de nouvelles pièces parfaitement en règle qui le mettaient à l'abri des poursuites d'office. Le procureur du roi, instruit des détails de la plainte, ne crut pas de son devoir d'informer.

« Il était constant dans la colonie, disait-il, que M. Desgalets avait laissé à son intendant la gestion complète de la plantation et qu'il lui avait fait plusieurs abandonnements considérables. L'ancien ordonnateur avait témoigné hautement l'intention de liquider ; tout le monde savait que son géreur lui avait à diverses reprises fourni des fonds, tant pour ses constructions de ville que pour ses dépenses qui, de notoriété publique, dépassaient de beaucoup ses revenus. D'ailleurs, comment mettre les scellés ? L'on avait bien autre chose à faire, et puis la maison de campagne était à moitié détruite. »

Ainsi, le temps, les circonstances, la volonté même des hommes de justice, tout était contraire aux orphelins Desgalets.

Après une catastrophe qui réduisait à la misère un tiers de la population, et qui multipliait toutes les affaires, au moment où le nombre des employés avait diminué dans une proportion affreuse; lorsqu'une multitude d'agents spéciaux étaient morts, que les archives n'existaient plus, et qu'enfin il y avait à pourvoir à la subsistance, au logement et même au vêtement des habitants de toute une ville ; les réclamations de Montaiglon et de son ami, ne pouvaient attirer une attention suffisante. Ils obtinrent à peine quelques marques d'intérêt, et virent qu'il faudrait attendre le succès de leurs démarches d'une tardive procédure, dont on ne pouvait guère espérer de bons résultats; car le géreur, ancien avocat, au fait de toutes les chicanes de la

législation coloniale, ne perdait pas un instant et se retranchait derrière un formidable appareil de dossiers, de lettres, d'actes de tous genres.

Il s'ensuivit qu'Emma et Julien étaient entièrement ruinés.

Les deux amis, après un mois de courses, de visites et de contestations, se crurent obligés d'instruire la jeune fille de ce qui se passait. Ils se rendirent chez maman Titine, qui l'avait logée dans la plus belle chambre, où Calypso l'entourait de soins et de prévenances.

Lorsque Montaiglon eut tout dit :

— Mademoiselle, ajouta-il, supportez avec courage cette dernière infortune. Désormais vous êtes mon épouse devant Dieu ; quoi qu'il arrive, tout ce que je possède vous appartient. Et toi, Julien, poursuivit-il en prenant la main du petit créole, tu seras mon frère, tu seras mon enfant. Place ta confiance en moi. Allons en France le plus tôt que nous pourrons, éloignons-nous de ce théâtre de douleur.

— Mademoiselle, ajouta le commissaire, vous trouverez en France une famille qui vous aimera comme vous méritez d'être aimée.

— Messieurs, répondit Emma, qui avait grandi avec les événements, les orphelins vous rendent grâce de votre zèle généreux ; nous suivrons vos conseils jusqu'au bout.

Le commissaire était dans l'admiration du caractère et de la résignation dont la créole faisait preuve chaque jour.

La jeune fille était devenue une femme forte.

C'était elle maintenant qui soutenait le courage de son frère et de ceux qui l'approchaient. Elle ne se plaignait point, et ne semblait touchée que des malheurs d'autrui. Elle avait des consolations et des paroles de charité pour les pauvres gens, qu'elle recommandait à ses protecteurs.

Ernest et Montaiglon furent bien des fois priés par elle de venir au secours d'infortunés qu'elle avait pris en pitié profonde, et dont ils s'occupèrent avec leur zèle ordinaire.

L'énergie d'Emma étonnait tous ceux qui l'avaient connue si folle, si rieuse, si gracieusement indolente, se laissant aller avec ivresse au bonheur d'être adulée comme elle l'avait toujours été depuis sa plus tendre enfance.

La frégate *la Daphné* reçut l'ordre de se préparer à retourner en France.

Montaiglon obtint facilement qu'Emma, son frère et la fidèle Calypso prissent passage à bord. L'officier demanda pour son propre compte l'hospitalité au commissaire, qui partagea sa cabine avec lui. Emma eut à sa disposition celle de son fiancé, qui l'avait fait disposer de la manière la plus élégante et la plus commode.

Mais tandis que la frégate s'apprêtait à partir, qu'on réparait les voiles, qui avaient servi à faire des tentes, et qu'on s'approvisionnait de vivres et d'eau douce, le jeune lieutenant voulut tenter encore un moyen de sauver quelques débris de la fortune des orphelins. Il se rendit seul à l'habitation, afin de proposer une transaction au géreur.

L'homme d'affaires se sentait trop fort pour céder en aucun point ; la conversation dura longtemps ; elle s'échauffa par degrés.

— Monsieur, prenez-y bien garde, dit enfin Montaiglon, je suis riche, et dussé-je y consacrer toute ma fortune, j'ai une trop belle cause pour ne point l'emporter.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? s'écria l'intendant.

— Que je n'aime pas les procès, mais que s'il faut en venir là, ce sera tant pis pour vous.

— Comment, monsieur ! Me croiriez-vous capable...

— Capable de tout, répondit le marin hors de lui, vous ne voulez pas de transaction... Très-bien !... je me porterai partie civile, et je démasquerai vos menées... Vous êtes un fripon et un faussaire, j'en suis sûr.

— Sortez ! sortez ! à moi, mes commandeurs ! à moi, du monde !

Vingt nègres armés de fourches et de serpettes accoururent.

L'officier mit la main sur la garde de son sabre.

— Monsieur, reprit-il avec sang-froid, je suis venu réclamer pour la dernière fois en faveur des orphelins Desgalets. Les tribunaux prononceront; je me retire.

— Et vous faites prudemment, répliqua d'un ton méprisant le géreur.

A ce dernier trait, l'officier fut obligé de faire un si violent effort de volonté pour se modérer, qu'il devint pâle comme un linceul, il tremblait de tous ses membres.

Le géreur et ses nègres eurent peur et reculèrent.

Quand Montaiglon les vit s'éloigner, il tourna brusquement les talons et regagna la ville.

En entrant dans la case de maman Titine, après avoir fait, à grands pas, près d'une lieue sous un soleil brûlant, il se laissa tomber sur un siége, et se plaignit d'un violent mal de tête.

On lui fit un lit, on le força de se coucher, le docteur Esturgeot fut prévenu. Déjà plusieurs cas de fièvre jaune avaient reparu; l'on craignait que Montaiglon ne fût atteint de l'épidémie. Emma et les femmes de couleur s'empressèrent autour du malade, dont l'état empirait à vue d'œil.

Une heure après, le chirurgien-major descendit à terre; aux premiers symptômes, il reconnut que l'officier était frappé par le fléau.

— Je vous avais bien averti, lui dit-il, de ne pas continuer à courir par monts et par vaux, comme vous faisiez depuis le tremblement de terre. Allons! allons! Il s'agit d'appliquer un traitement énergique. Et surtout de la confiance, mon brave camarade, ne vous laissez point abattre. Un moral solide vaut mieux que toutes nos prescriptions.

L'officier sourit en entendant le médecin accumuler ensuite les termes de duodénite, d'entérite et d'hépatite, destinés à lui donner le change.

— Je vois que j'ai la fièvre jaune, docteur, ne vous efforcez pas de me tromper, mais le courage ne me fait pas défaut, soyez tranquille.

— On sait que vous n'en manquez pas, répondit le docteur Esturgeot.

Tout en parlant ainsi, le chirurgien ne perdait pas de temps ; déjà il se préparait à faire une saignée générale dans le but d'affaiblir le malade et de dégager un peu sa tête, brûlante comme un fer rouge.

Montaiglon était couché dans le même lit où M. Desgalets avait rendu le dernier soupir.

Autour de lui se trouvaient Emma, Julien, Calypso et les filles de couleur attentives à ses moindres mouvements.

Le commissaire passait à son chevet toutes les heures que lui laissait le service, mais elles étaient rares, car le prochain départ de *la Daphné* lui donnait un grand surcroît de travail.

Maître Mathieu et Cartonnet vinrent aussi visiter leur officier; les braves gens rentrèrent à bord désolés, l'équipage prit part à leur tristesse : Montaiglon, quoique sévère en service, était profondément estimé par les matelots. Il n'avait jamais infligé une punition à la légère, et s'était trop souvent signalé par son courage, tant à la mer qu'au Fort-Royal, pour n'être point l'homme populaire du gaillard d'avant.

M. de Vaumorin se fit un devoir d'aller prendre congé du jeune lieutenant de vaisseau ; il le trouva moins abattu qu'il ne s'y attendait, et cependant dans un état qui ne permettait point de le transporter à bord.

Montaiglon demanda qu'on le laissât en tête-à-tête avec son capitaine.

— Commandant, lui dit-il, mon rétablissement est probable, je le crois, mais il est possible aussi que je succombe.

— A Dieu ne plaise, mon ami, votre convalescence est prochaine.

— Pardon, commandant, hier et aujourd'hui sont de bons jours, demain sera sans doute mauvais. Enfin, je vous prie de vous charger de ce pli que j'ai écrit à la dérobée la

nuit dernière, pendant que la bonne mère Titine dormait au lieu de me veiller.

— Vous avez commis une affreuse imprudence.

— Il m'importait de laisser mes dernières volontés ; si je dois mourir, je mourrai content de moi, j'aurai rempli tous mes devoirs.

Le commandant jeta les yeux sur la missive, elle était adressée au commissaire.

— Pourquoi vous servir de mon intermédiaire? demanda-t-il.

— Parce que je ne veux pas que M. de Portandic sache que je le nomme mon exécuteur testamentaire avant qu'il ne soit arrivé à Brest. Vous connaissez, d'ailleurs, le règlement à cet égard.

— C'est juste ; mais, mon ami, vous êtes sauvé.

— Commandant, poursuivit Montaiglon sans répondre, veuillez, au besoin, témoigner que je jouissais de toutes mes facultés, lorsque je vous ai fait ce dépôt. Je suis moi-même dans une position exceptionnelle, vous savez que mon départ, peu après la mort de ma mère, me plaçait dans la catégorie des mineurs. Un testament olographe lèvera toutes les difficultés.

— Je vous promets tout ce que vous demandez, mon cher Montaiglon, répondit M. de Vaumorin, que l'insistance du malade forçait à se prononcer clairement.

— C'est très-bien ! reprit ce dernier, je vous remercie de tout mon cœur. Il ne me reste plus qu'à vous demander votre protection pour mademoiselle Desgalets et son frère, pendant la traversée de France. Ayez la bonté de leur laisser la jouissance de ma chambre à bord, malgré mon débarquement.

— Vous n'êtes pas remplacé, mon cher Montaiglon ; vos intentions seront remplies.

— Les termes me manquent, commandant, pour vous témoigner toute ma reconnaissance. Encore une prière, pourtant : n'oubliez pas mon brave maître Mathieu.

— Je vous l'ai promis.

— Ni Cartonnet non plus.

— Il est porté pour l'avancement de faveur, en raison de sa belle conduite pendant le tremblement de terre.

— Alors, commandant, bon voyage; et puissé-je vous retrouver à Brest, si Dieu me prête vie!

— Adieu, mon cher Montaiglon, adieu! au revoir! Venez nous rejoindre à la première occasion, et n'oubliez pas qu'il y aura toujours une place à mon bord pour un officier tel que vous.

Le commandant emporta le pli qui contenait les dernières volontés de Montaiglon, avec mission de ne le remettre au commissaire qu'en arrivant à Brest.

Le soir même, la frégate fut prête à mettre sous voiles.

Ernest de Portandic vint faire ses derniers adieux à son ami.

Alors eut lieu une scène déchirante : Emma, jusque-là réservée, calme et fière, ne put se contenir. Elle prit la main décharnée de Montaiglon, et la serra comme pour ne plus la quitter :

— Non! non! je ne veux plus m'éloigner, s'écriait-elle, ma place est auprès de lui, auprès de mon époux; laissez-moi, laissez-moi, je ne l'abandonnerai point.

— Emma, si vous m'aimez, consentez à partir, disait Montaiglon abattu par la violence même de son émotion.

— Si je t'aime, Albert! j'oserai le déclarer, enfin, je le dirai tout haut! Il fut un jour où j'hésitai; mais depuis que je t'appartiens, depuis que tu souffres, ta pensée seule m'occupe. C'est pour toi que je prie nuit et jour, Albert! je ne te laisserai point seul!... Albert!

Montaiglon fit signe qu'il voulait parler, Emma contint ses sanglots.

— Ernest, mon ami, je vous en conjure, conduisez-la dans sa famille; remplacez-moi, veillez sur elle. Et vous, Emma, n'opposez point une vaine résistance, n'essayez pas de rester sur cette terre de malheur!

— Non! non! s'écria la jeune fille éplorée, je ne partirai pas.

— Je puis mourir, que deviendriez-vous en ce pays?

— Mourir! serait-il possible? reprit la créole avec égarement en serrant pour la première fois l'officier entre ses bras; mourir! non, non! je ne veux pas le quitter, vous dis-je... laissez-moi.

Elle ne put supporter la lutte plus longtemps, et tomba anéantie sur le lit de l'officier.

Montaiglon baisa ses longs cheveux noirs; des larmes roulaient dans ses yeux jaunes et ternes. Les femmes de la case entraînèrent Emma hors de la chambre.

— Adieu, Ernest murmura le malade. Sauvez-la; qu'on l'emmène Cette scène m'a fait mal... j'ai soif... je brûle... Emma... Julien!... Adieu.

Montaiglon retomba sur sa couche en répétant les noms de Julien et d'Emma; puis il fut pris d'un affreux délire.

Le docteur Esturgeot entra; il ne cachait point les inquiétudes que lui causait l'état de Montaiglon.

— Que diable! C'est étrange! disait-il; j'aurais juré ce matin qu'il était sauvé... Mais il était en voie de guérison, positivement. Voici un accès qui déroute le vieux praticien. Anormal! extraordinaire!... Ah çà, comment cela se fait-il?

Personne ne répondit.

Le commissaire était déjà sorti pour faire transporter au canot la jeune créole, qui ne se rendait plus compte de ce qui se passait autour d'elle.

Julien et Calypso la soutenaient, maman Titine eut à peine le temps d'embrasser sa fille.

Le docteur ne voyait plus autour de Montaiglon que d'officieuses négresses dont il ne put rien obtenir de satisfaisant. Elles n'avaient point saisi la scène dont elles venaient d'être témoins. Il les pressa de questions, elles essayèrent de s'expliquer tant bien que mal.

— Peste soit du charabias ! dit le chirurgien à bout de patience. Voici un homme qui se meurt. Si cette crise continue, il ne passera pas la nuit. Surtout ne lui donnez pas à boire, entendez-vous? Et attendez-moi; je vais chercher des aides. Ce pauvre Montaiglon est abandonné.

Tout égoïste qu'il était, le docteur Esturgeot avait la conscience de ses devoirs ou plutôt de son service. Il venait d'être débarqué par ordre supérieur en raison de l'épidémie et du petit nombre d'officiers de santé présents dans la ville. Il avait été fâché de ce contre-temps, dont il se consolait à sa manière, c'est-à-dire en faisant bonne chère chez le gouverneur, à l'état-major duquel on l'avait provisoirement attaché.

Dès que le canot de *la Daphné* eut pris le large, les secours abondèrent autour de Montaiglon. Maman Titine et ses filles, après avoir fait leurs adieux à Calypso, à Julien et à l'infortunée Emma, qui ne les entendait pas, venaient de rentrer en foule. Le docteur Esturgeot reparut, suivi d'un infirmier, fit appliquer des sangsues, des synapismes et des ventouses scarifiées, défendit de nouveau qu'on donnât à boire au malade, et promit de revenir de grand matin.

XI

RETOUR EN FRANCE

Le lendemain, à neuf heures, Esturgeot se rendit à bord de *la Daphné*. Déjà l'on garnissait le cabestan pour lever l'ancre.

— Messieurs, je viens prendre congé de vous, dit le jovial chirurgien-major, à table ! à table, je vous prie : voyons si mon successeur au gamellat marche dignement sur mes traces.

Les officiers descendirent gaiement, comme des gens qui partent pour la France ; le docteur eut la place d'honneur entre les deux plus jolies passagères ; pour la dernière fois il trônait.

Le commissaire seul était sombre ; il s'occupait de Julien, assis à côté de lui, et ne prêtait aucune attention aux facéties du chirurgien-major.

— Heureux mortels ! disait ce dernier, vous allez donc revoir la terre classique du beurre, des huîtres et des fraises de Plougastel. Vous arriverez à Brest au commencement du printemps. Le Petit-Jardin vous ouvrira ses ca-

binets particuliers, et vous serez sur la route du grand village. O Paris! Paris! *Fortunatos nimium!*

— Mousse, du madère.

— Ex-chef de gamelle, à votre santé, la gamelle reconnaissante!

— A votre bon voyage, messieurs!

— Commissaire, vous ne trinquez pas?

Ernest remercia froidement.

— Tenez, commissaire, je veux porter une santé que vous ne refuserez point: « Aux Brestoises en général et à mademoiselle de Graincourt en particulier! »

— Dites donc à madame Branteuil, interrompit un enseigne.

— Non! non! à mademoiselle Geniève de Graincourt! reprit le chirurgien-major; j'ai oublié de vous apprendre en temps convenable qu'elle n'est pas mariée. J'ai reçu une autre lettre de la *Société du Cancan maritime*, depuis mon débarquement. Par malheur j'ai eu trop d'occupations ces jours-ci pour vous la porter à bord...

— Eh bien?

— Eh bien! le mariage n'était qu'un *puff*. L'histoire en est du reste assez curieuse. Vous n'ignorez pas que mademoiselle Geneviève a pour cousin un aimable enseigne, M. Alexandre, dont je vous ai dit un mot *in illo tempore*. Il paraîtrait que le jeune homme s'était mis sur les rangs pour obtenir la blanche main de sa jolie cousine. Dépité d'avoir été refoulé avec perte, il a fait courir le bruit qu'elle épousait le vieux Branteuil. Plus une nouvelle est absurde, plus elle a de vogue. Axiome! Celle-ci a fait fureur; le feu a pris aux étoupes, nous en avons vu la fumée. Bref, mademoiselle de Graincourt est aussi peu dame qu'avant notre départ de Brest. *Igitur, ergo*, donc, je réitère ma motion. Commissaire, vous me ferez honneur, ou je vous déclare *in partibus infidelium*.

Ernest de Portandic avait le cœur trop oppressé pour se

mêler à la joyeuse conversation des convives. De guerre lasse, afin d'en finir, il accepta le toast.

— Je savais bien qu'il trinquerait! Mais, à propos, commissaire, connaissiez-vous la nouvelle?

Ernest fit un signe affirmatif; il avait en effet tout récemment appris ce que le chirurgien-major annonçait. Alors déjà Montaiglon était atteint de la fièvre jaune; il avait cru devoir s'abstenir de lui faire part de la missive assez embrouillée du capitaine de vaisseau en retraite. Dans cette lettre, M. de Graincourt ne flattait plus le commissaire, il lui parlait de sa fille comme promise à Montaiglon, qu'il nommait, et se tirait assez maladroitement d'un compliment de condoléance où il avait accumulé les mots d'*espoir*, de *futur contingent* et de *destinée*.

Bref, Ernest avait remis à l'arrivée à Brest sa décision définitive.

Après avoir demandé la main d'Emma comme on l'a vu, il repoussait en quelque sorte le souvenir de Geneviève, qu'il savait préparée à en épouser un autre que lui.

Le déjeuner ne se prolongea point; l'ordre de se rendre aux postes d'appareillage avait retenti sur le pont; on se leva de table après un calembour fulminant du docteur.

Le digne homme excellait à ce jeu de mots.

Un officier s'approcha de lui en ce moment :

— Trêve de plaisanteries, de grâce. Un mot sérieux, je vous prie. Comment va Montaiglon? L'avez-vous vu ce matin?

— Je le quittais quand je me suis rendu au canot.

— Mais encore?

— Ne m'en parlez! je le croyais sauvé. Hier au soir il a eu une crise imprévue; sa nuit a été affreuse. Il n'y a plus de remède... C'est un homme mort à l'heure qu'il est.

Un cri déchirant partit de la cabine qui avait été celle de Montaiglon. Le commissaire s'y précipita.

On vit Emma dans les bras de Calypso, elle venait de tomber sans connaissance.

— Major, dit un pilotin en entrant dans le carré des officiers, montez vite, votre canot va pousser.

— Adieu, messieurs, et bon voyage! répéta gracieusement le docteur Esturgeot qui sortit à grands pas.

Le second chirurgien de la frégate, qui maintenant y remplissait les fonctions de chef, se hâta de porter secours à mademoiselle Desgalets.

La Daphné appareilla.

Tant qu'Emma s'était trouvée aux prises avec le malheur, elle avait fait preuve d'une énergie dont personne ne l'aurait crue capable. Tour à tour fille et amante dévouée, elle avait surmonté ses faiblesses pour secourir son père, pour assurer l'avenir de son frère orphelin, pour soigner son fiancé mourant.

Maintenant une funeste réaction avait lieu.

L'imprudente parole du docteur lui ravissait son unique espérance. Elle se rappelait vaguement son désespoir de la veille, elle se reprochait d'avoir obéi à son exaltation, elle s'accusait de la crise fatale à laquelle Montaiglon avait dû succomber. Cette pensée poignante lui pesait comme un remords et l'empêchait de prendre aucun repos.

La conduite d'Ernest était admirable ; il lui prodiguait les consolations ; il essayait de lui faire concevoir des illusions qu'il ne pouvait partager, car M. de Vaumorin avait eu de bien plus amples détails sur l'état de Montaiglon. Avant de descendre pour déjeuner, le docteur Esturgeot alla trouver le commandant et lui dit qu'il venait de laisser l'officier dans un état désespéré, au dernier période du *vomito negro*.

Le médecin ayant complétement condamné le malade, s'était hâté de venir prendre congé de ses anciens commensaux, car il croyait son secours inutile désormais.

La mort de Montaiglon passa donc pour un fait constant à bord de *la Daphné*. Maître Mathieu et Cartonnet pleurè-

rent la perte de leur brave protecteur, auquel ses bienfaits survivaient. Le gabier de beaupré venait d'être nommé quartier-maître de manœuvre, le maître canonnier porté à la plus haute paye de son grade. Or, le commandant ne leur avait point caché qu'ils devaient surtout ces faveurs aux instances du lieutenant de vaisseau.

L'on pressent les pensées du commissaire. Quoique Geneviève ne fût point mariée, il ne songeait plus qu'à Emma. Il était touché de la noblesse des sentiments de cette malheureuse orpheline qui venait de tout perdre à la fois. Il se disait que sa mission était de la protéger, de se consacrer à elle et à son frère, pauvres enfants ruinés qui n'avaient plus ni présent ni avenir.

Vers la fin de la traversée, Emma, minée par une profonde mélancolie, était à peine reconnaissable; le feu de ses yeux était presque éteint; ses traits amaigris, ses joues creuses et décolorées. Le commissaire sentit renaître son amour pour la jeune fille en la voyant ainsi pâle, chancelante, courbée sous le poids du malheur. Son plan fut tracé; il se promit de s'ouvrir franchement à M. de Graïncourt en arrivant à Brest.

Nous ne dirons pas comment se conduisirent maître Mathieu et Cartonnet pendant le voyage. Ils étaient devenus les plus dévoués serviteurs de Julien. C'étaient eux qui s'efforçaient de lui donner quelques distractions; Calypso leur en témoigna sa reconnaissance.

— Vous faites bien, cher, disait-elle au canonnier, de prendre soin de mon petit garçon. Ma pauvre maîtresse ne fait que pleurer, et lui pleure comme elle. Ça fait pitié! Gardez-le avec vous, maître Mathieu, il faut lui apprendre votre beau métier.

— Soyez tranquille, ma belle amour, répondit le sous-officier, je vous en ferai un artilleur fini avant la fin de la traversée.

Calypso était trop affligée elle-même pour que maître Mathieu osât reprendre auprès d'elle le cours de ses galan-

teries; mais parfois il exprimait sa pensée à son fidèle confident :

— Oui, oui, mon vieux Cardonnet, lui dit-il un soir de belle humeur, ce serait une fameuse manœuvre, foi de canonnier, que d'amarrer à la serre contre son cœur une belle pièce de trente comme cette Calypso.

— Maître Grain-de-Beauté, répondit le quartier-maître, vous connaissez mes sentiments là-dessus. Ça viendra. Passez seulement le contrat et nommez-moi votre garçon d'honneur, je me charge des rafraîchissements.

— Ah! mon Dieu! reprit tristement le canonnier, si notre brave capitaine qui doit sûrement commander dans le paradis une batterie de fameux calibre, était encore de ce monde, tout ça eût été facile, je crois ; et cette pauvre petite demoiselle qui était si gentille le jour du bal, n'aurait pas à cette heure le physique couleur d'une vieille gargousse en parchemin.

— Holà! maître Mathieu, voici trois et quatre fois que je vous entends parler de l'artillerie du bon Dieu ; c'est une idée de votre part, n'est-ce pas? histoire de faire une ressemblance entre la frégate et le paradis.

— Cartonnet, tu es un ignorant, tu ne connais pas Milton.

— Milton, qu'est-ce que c'est que ça?

— Un ancien qui a tourné en vers la guerre du bon Dieu avec le diable.

— Cette idée! et puis?

— Vois-tu, nous nous divertissions avec ça au quartier de recouvrance. C'était le fourrier de la 47ᵉ permanente qui nous distillait la chose chaque soir entre la retraite et le roulement des chandelles.

— Eh bien! donc, il était dit dans le livre qu'il y a des canons au ciel?

— Pas précisément, Cartonnet, mais Satan, qui est malin, avait levé un régiment d'artillerie gros calibre pour faire la guerre au paradis. Voilà que les anges, pas bêtes,

vous inventent de leur envoyer des projectiles un peu soignés, des planètes, quoi !

— Planètes ! murmura le quartier-maître.

— Oui, comme qui dirait le soleil, la lune et les étoiles.

— Ah ! par exemple ; et comment donc faisaient-ils pour leur envoyer ça par la tête, ces anges-là ?

— Voilà aussi ce que je me suis demandé ; d'où vient que j'ai naturellement pensé qu'ils avaient aussi des canons de calibre conforme, où ils mettaient un gros soleil pour boulet rond, et un paquet d'étoiles en place de mitraille.

— C'est juste, maître Grain-de-Beauté, il n'y a rien à répondre. Donc je crois bien que notre capitaine aura le commandement d'une batterie pareille à bord d'un navire à cinquante ponts.

— Oh ! il n'est pas mention de navire dans le *Paradis perdu* reprit le canonnier d'un ton de supériorité bien sentie.

— Attention ! maître Grain-de-Beauté, je vous ai passé les canons, passez-moi les vaisseaux : où voulez-vous que je navigue après ma mort ?

Cette conversation est l'échantillon d'une foule d'autres où l'éloge de Calypso et l'oraison funèbre de l'officier se mélangeaient singulièrement à des termes de manœuvre et à bien des réflexions naïves qui seraient hors de notre sujet.

Il est inutile de dire que peu de temps après le tremblement de terre, Ernest avait écrit à M. de Graincourt, il racontait dans sa lettre la catastrophe de Fort-Royal, la mort de M. Desgalets, les fiançailles de Montaiglon et d'Emma ; il annonçait l'intention de la jeune fille de passer en Europe par la première occasion, et finissait en priant l'ancien capitaine de vaisseau de présenter ses hommages à Mmes de Graincourt et Branteuil.

Cette lettre s'était croisée avec celle qu'il avait reçue quelques jours avant le départ de la frégate.

Quand il descendit à terre, il trouva la famille de Graincourt prête à accueillir les orphelins. On crut naturellement que Montaiglon était à bord avec sa fiancée.

— Mon Dieu ! répondit le commissaire, Montaiglon n'est pas revenu avec nous.

— Et Emma ? et Julien ?

— Ils y sont.

— Mais encore ?

— Selon toute apparence, Montaiglon n'est plus, à l'heure qu'il est ; la fièvre jaune l'a emporté.

La famille de Graincourt répondit par une exclamation simultanée, où l'étonnement avait autant de part que la douleur. Et puis, quand on en vint aux détails, lorsqu'Ernest eut raconté les scènes affreuses dont il avait été témoin, lorsqu'il eut peint l'affliction d'Emma dans les termes les plus touchants, Mme de Graincourt et sa fille ne purent retenir leurs larmes.

— M. de Vaumorin doit conduire ici tout à l'heure ces deux infortunés, suivis de leur bonne nourrice, ajouta le commissaire. J'ai pris les devants afin de vous préparer à les recevoir comme ils doivent être reçus.

— Ernest, suivez-moi, dit le capitaine de vaisseau en l'entraînant dans son cabinet ; et dès qu'ils y furent : N'avez-vous rien à me confier ? demanda le vieux marin ; il faut dès aujourd'hui que nous n'ayons plus de secrets l'un pour l'autre. Soyez franc, comme je le serai moi-même. La mort de M. Montaiglon porte atteinte à mes projets... J'avais enfin décidé Mme de Graincourt à vous accorder Geneviève.

Le commissaire garda le silence.

— Je le vois, vous avez arraché de votre cœur le souvenir de votre premier amour.

— Commandant, j'étais décidé à tout vous confesser : j'ai pris ma détermination à la mer, elle est irrévocable. Si Montaiglon est mort, ainsi que tout porte à le croire, je veux me dévouer à celle qui est sa veuve sans avoir été sa femme, je veux aller à la Martinique faire valoir les droits des orphelins Desgalets, les rétablir dans leurs propriétés, veiller

à leur avenir. Je crois que c'est là mon devoir; je crois que c'est remplir les vœux de Montaiglon.

— Votre noble cœur vous dicte cette conduite, Ernest. Suivez donc son impulsion, je vous approuve; vous méritez d'être heureux, ajouta après un gros soupir le vieil officier, qui serrait affectueusement la main du commis de marine.

M. de Vaumorin entra peu d'instants après. Geneviève vola au-devant de sa cousine; elle la tint quelque temps embrassée. Mme de Graincourt regarda Julien avec attendrissement et le pressa maternellement sur son cœur.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, comme il ressemble à mon infortuné frère !

Des affaires de service appelaient le commandant de *la Daphné* à la préfecture maritime.

— Monsieur de Portandic, dit-il en s'adressant au commissaire, il me reste à remplir un pénible devoir. Voici un pli que votre ami, M. Montaiglon, m'a chargé de vous remettre à l'arrivée à Brest; et je dois attester qu'il jouissait encore de la plénitude de ses facultés intellectuelles quand il m'en a fait le dépositaire.

A ces mots le capitaine de vaisseau sortit; le commissaire décacheta le paquet d'une main tremblante et lut des yeux une lettre ainsi conçue :

« Mon cher ami,

» Mlle de Graincourt étant mariée, épousez Emma si je meurs; elle ne m'a choisi qu'à cause de ma fortune; cette fortune est à elle et à son frère; soyez heureux. »

Suivait un testament en deux lignes qui instituait Mlle Emma Desgalets légataire universelle de Montaiglon et MM. de Graincourt et de Portandic ses exécuteurs testamentaires.

Le commissaire, en étouffant ses sanglots, présenta ces

deux pièces à M. de Graincourt qui les parcourut et voulut ensuite les lire à haute voix.

Après la déclaration que venait de lui faire Ernest, le vieux commandant jugea immédiatement qu'il n'avait pas de meilleur parti à prendre pour tracer à chacun la ligne du devoir.

Emma, Geneviève et Mme de Graincourt éprouvèrent sans doute des impressions bien diverses.

La première se prit à pleurer amèrement ; les deux autres sentirent qu'il ne fallait plus songer au mariage projeté avec le commissaire.

Calypso fit un soupir, mais n'en ressentit pas moins une bien vive satisfaction. Pour elle, la mort de Montaiglon était un fait accompli depuis un grand mois ; elle voyait ses deux enfants de lait devenir riches tout à coup, et l'union d'Ernest et d'Emma se renouer en même temps. Or, la bonne fille de couleur, avait toujours eu un penchant secret pour cette dernière combinaison.

Julien restait pensif : les malheurs de ces quatre derniers mois l'avaient bien changé ; ce n'était déjà plus un enfant. Il avait appris à réfléchir.

Bien des fois pendant la traversée, il avait dit résolûment à maître Mathieu et à Cartonnet :

— Puisque je suis pauvre à présent, je veux gagner ma vie ; je demanderai à mon oncle de m'embarquer comme mousse, et je ferai mon avancement en travaillant bien.

Le maître canonnier et le quartier-maître l'avaient loué de sa volonté généreuse ; ils l'avaient encouragé à persévérer. Maintenant, Julien voyait sa sœur héritière d'une belle fortune ; quoique vivement ému au souvenir de l'officier, il songeait encore à ses projets qui se modifiaient seulement, puisqu'il ne serait point obligé de renoncer à ses études.

De longtemps personne ne rompit le silence.

Ernest jugea convenable de se retirer et sortit.

XII

LA GABARE LE DANUBE

Près de deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée à Brest de la frégate *la Daphné*. De nouvelles habitudes étaient prises dans l'intérieur de M. de Graincourt.

Déjà l'on s'occupait de l'éducation du petit Julien, qui travaillait avec un zèle bien rare à son âge.

Mme de Graincourt et sa fille comblaient d'attentions délicates l'infortunée Emma, dont la santé ne se rétablissait point. Elle semblait vaincue par le mal, ses couleurs n'avaient point reparu, sa tristesse était toujours la même; elle ne se plaignait pas cependant, elle tâchait de se résigner en silence et de ne pas troubler par sa douleur l'asile hospitalier où elle était accueillie avec tant d'empressement et d'affection.

Jamais le nom de Montaiglon n'était prononcé devant elle.

C'est à peine si le commissaire osait se présenter à de rares intervalles.

On espérait qu'à la longue la jeunesse reprendrait le dessus; pourtant, à voir la pauvre fille si faible et si souf-

frante, on craignait pour elle l'âpreté du climat, on redoutait surtout les approches de l'hiver.

D'un autre côté, le vieux capitaine de vaisseau avait eu des conversations confidentielles avec Ernest. Ils s'occupaient alors d'Emma et de son avenir.

Ernest lui-même était accablé de tristesse.

L'on attendait, sans se le dire, la nouvelle positive de la mort de l'officier, dont on ne doutait plus. Plusieurs lettres de Fort-Royal, parties peu après *la Daphné*, confirmaient la déclaration du docteur Esturgeot. Une consultation de médecins avait eu lieu le jour même de l'appareillage de la frégate : Montaiglon mourant avait été condamné à l'unanimité.

Maître Mathieu et Cartonnet se présentèrent discrètement à diverses reprises, pour demander à Calypso si l'on n'avait rien appris de nouveau ; ils sortirent toujours sans avoir obtenu de réponse décisive, mais sans conserver le moindre espoir.

Toutes les fois que, hors la présence d'Emma, la famille de Graincourt avait parlé de ce triste événement, la jeune créole remarquait que Geneviève était plus prévenante, plus tendre encore que de coutume.

Un jour, les deux cousines étaient dans leur chambre ; Emma, toujours d'une extrême faiblesse, prit tristement la parole.

— Geneviève, murmura-t-elle, que tu es bonne ! Mon Dieu ! comment peux-tu m'aimer ainsi ?

— Emma, d'où vient cette question ? répondit la jeune Brestoise en prenant la main de son amie. Je n'ai pas de plus cher désir que de te voir enfin heureuse. Tu es si douce, si charmante, qu'il faudrait avoir bien mauvais cœur pour ne pas t'aimer.

— Ta générosité augmente ma douleur, dit Emma. Quoi ! pas un reproche, pas une plainte ; quand je t'ai fait tant de mal !

— Toi ! s'écria Geneviève étonnée ; pauvre sœur ! D'où

vient ce trouble nouveau? Calme-toi, je t'en prie; quels reproches puis-je donc avoir à te faire?

— Non! non! reprit la créole, je n'accepterai point ce sacrifice; il est temps que je parle, je n'ai que trop hésité.

— Que veux-tu dire?

— Quoi! tu étais aimée par deux nobles cœurs, je te les ai ravis tous deux!

— Emma, ne songeons plus à tout cela, je t'en supplie.

— De grâce, repartit la créole, laisse-moi parler, laisse-moi te dire ce qui me pèse sur la conscience. M. de Portandic t'aimait, il t'aime encore; toi, tu le regrettes tout bas.

Geneviève rougit et se tut.

— C'est par générosité, pour obéir aux volontés dernières de son digne ami, qu'il accepte de s'unir à moi.

— Ne te faut-il pas un protecteur, un soutien? répondit enfin Geneviève avec effort.

— Ton père et Julien seront mes protecteurs.

— Emma, repousse ces pensées; attendons encore, je t'en prie.

— Ernest t'aime Geneviève, j'en suis sûre.

— Non, Emma, il m'a justement oubliée, puisque je fus destinée à un autre.

La jeune créole répondit en tremblant:

— Tu obéissais à ta mère, Geneviève, je sais tout; je veux que vous soyez heureux.

— Ma bonne Emma, calme-toi de grâce; Ernest veut se consacrer à ton bonheur, il a des droits à ta main, il mérite...

— Il mérite, interrompit Emma, d'épouser celle qu'il aime, celle qui lui rend son amour.

— Mais toi, ne l'as-tu point aimé aussi? N'as-tu point hésité entre lui et celui dont nous pleurons la perte?

— Albert! Albert! reprit la créole avec plus de chaleur, si tu avais su que sa main était libre encore, tu n'aurais pas exigé de ton ami un tel sacrifice. Va! mon noble époux,

je serai digne de toi ! Geneviève, je te le déclare, je ne serai jamais à M. de Portandic.

Geneviève violemment émue essayait d'apaiser le trouble extrême de sa cousine ; elle la suppliait d'attendre, de ne point se forger des chimères pour les combattre, de ne point se tourmenter inutilement.

— C'est toi qu'aime Ernest, disait-elle à son tour en serrant tendrement les mains de la créole, je ne songe plus à lui. Pauvre enfant ! elle s'attristait en pensant à moi ; elle s'accusait d'avoir été aimée ! Mais qui peut te connaître sans t'aimer, ma bonne sœur ? Viens ! descendons ! Allons trouver ma mère, viens te distraire au salon ; Emma ! ma chère Emma, m'entends-tu ? ne t'inquiète pas, je t'en conjure.

En parlant ainsi, Geneviève entraînait sa cousine vers le salon.

Tout à coup elles entendirent des éclats de voix qui en partaient.

— Dieu ! quel bonheur ! quelle nouvelle ! s'écriaient à la fois M. et Mme de Graincourt et le commissaire, qui venait d'entrer un instant auparavant. Il faudra l'annoncer avec ménagements à la bonne Emma.

La créole avait parfaitement saisi ces derniers mots :

— Il est sauvé ! s'écria-t-elle en entrant brusquement.

— Montaiglon est sauvé, mademoiselle, répondit Ernest.

— Répétez-moi qu'il vit encore ; dites-moi qu'il est ici, qu'il va entrer.

— Il vit, mademoiselle, il est guéri, il va revenir, mais à mon grand regret, je ne puis vous annoncer qu'il soit déjà de retour à Brest. Seulement, son intention est de prendre passage sur la gabare *le Danube* qui est en partance, m'écrit-il. Il en a même obtenu l'autorisation positive et non sans difficultés, car le gouvernement voulait lui donner le commandement de *l'Améthyste*, dont le capitaine est mort. Montaiglon a refusé cet honneur pour venir vous rejoindre sans perdre un seul jour ; et même, s'il

l'avait pu, il serait parti par le bâtiment marchand qui a porté sa lettre à Bordeaux. Malheureusement ce navire avait un si grand nombre de passagers, que force lui a été d'attendre une autre occasion.

Emma, tremblante de bonheur, resta quelques instants sans répondre. Calypso, Julien arrivèrent sur les entrefaites, on leur transmit l'heureuse nouvelle.

— Ah ! chère amie, s'écria bientôt la bonne nourrice, permettez-moi d'aller prévenir maître Mathieu et Cartonnet... Comme ils vont être contents !

Calypso courut au quartier de la marine, où elle trouva les deux officiers mariniers, dont nous ne décrirons pas les transports d'allégresse. Ils voulurent venir féliciter Emma sur-le-champ.

Nous renonçons à faire le tableau de cette joie calme chez les uns, bruyante chez les autres, profondément sentie par tous.

Le lendemain, Ernest ne salua pas Geneviève sans une certaine timidité ; un bienveillant sourire l'accueillit ; Mme de Graincourt fut la première à l'encourager par quelques mots d'une interprétation facile.

Emma observait avec plaisir ce changement subit dans les manières du commis de marine.

M. de Graincourt, devenu tout joyeux, était à chaque instant sur le point de laisser partir sa bordée ; on voyait qu'il avait hâte de renouer pour la dernière fois l'union de Geneviève et d'Ernest, mais il sentait qu'il n'était pas encore temps, et l'on parlait de l'arrivée du *Danube*. C'était le sujet obligé de la conversation, car il répondait à toutes les pensées secrètes des interlocuteurs. Pour Geneviève, pour son père, *le Danube* signifiait presque autant Ernest que Montaiglon.

— Dès aujourd'hui, je veux aller à la pointe aux signaux, disait le vieil officier, afin qu'on m'envoie prévenir aussitôt que *le Danube* sera en vue.

Il achevait à peine cette phrase lorsqu'on sonna à la porte.

— Si c'était lui ! pensa Emma.

— Si c'était M. Montaiglon, s'écria Geneviève.

— Mon enfant, dit Mme de Graincourt en échangeant un sourire avec Ernest, ton impatience est bien grande. Quoique nous désirions autant que toi le bonheur d'Emma, nous ne sommes pas si prompts à croire que la personne attendue va paraître à chaque instant.

On entendit un colloque animé dans l'antichambre ; la voix de Calypso retentissait en exclamations pressées, puis une voix plus grave lui répondait :

— Mais enfin qui est-ce donc ? demanda M. de Graincourt en se levant. Calypso ne connaît personne à Brest.

Le docteur Esturgeot qui parut en ce moment expliqua tout par sa seule présence.

Emma tressaillit.

La dernière fois qu'elle avait entendu la voix de cet homme, elle avait perdu sa dernière espérance. Julien, qui venait de rentrer, se plaça auprès de sa sœur, en fronçant le sourcil et faisant la moue.

— Comment êtes-vous revenu en France, docteur ? — A bord de quel navire ? Où est Montaiglon ? Nous apportez-vous de ses nouvelles ?

Telles furent les questions simultanées d'Ernest, de M. et de Mme de Graincourt.

Le docteur salua lentement, jeta un regard observateur sur l'assemblée, abusa de toutes les formules de la politesse et finit par s'asseoir.

— Montaiglon est encore à la Martinique ; je l'y ai laissé très-bien rétabli et s'occupant activement avec le plus grand succès des affaires de Mlle Desgalets et de son frère.

— Ah ! il nous ménageait cette surprise, ou bien il a oublié de m'en parler dans sa lettre, dit Ernest.

— Il a été si pressé qu'il m'a chargé de vous apprendre le reste de vive voix. Il voulait revenir par le même bâtiment de Bordeaux qui m'a ramené, mais le gouverneur l'a retenu pour lui donner le commandement de *l'Améthyste*.

Chacun des assistants pensa que Montaiglon n'avait pas voulu mettre le docteur dans la confidence de son retour par *le Danube* ; personne ne fit d'observation.

— Je vous dirai, poursuivit le chirurgien après avoir familièrement offert une prise de tabac au commandant Graincourt, je vous dirai que sa guérison est un vrai miracle. Après une rechute épouvantable qui l'avait fait condamner par toute la Faculté, après trois jours de *vomito*, d'agonies, de crises inconcevables, il a commencé à reprendre vie contrairement à toute présomption. Son moral de fer l'a sauvé. Je me rendrai cette justice que je ne l'ai pas négligé un seul instant. Dès que j'ai entrevu la chance de le sauver, je l'ai entouré de gens capables, je ne l'ai pour ainsi dire pas perdu de vue. La bonne mère Titine s'est merveilleusement bien conduite de son côté ; elle et ses enfants se sont montrés infatigables. Mon infirmier en chef n'avait qu'à témoigner un désir, je n'avais qu'à faire un signe, tous ces braves gens se mettaient en quatre. Ils trouvaient à l'instant les médicaments, les sangsues, etc... Quand j'ai pu lui faire prendre quelques aliments j'ai été servi à souhait. Rien n'a manqué. Bref, sa convalescence a été rapide, il est maintenant mieux portant que jamais.

— Mais docteur, comment avez-vous fait pour obtenir de quitter la Martinique?

— Il est avec le ciel des accommodements. J'ai fléchi la rigueur du gouverneur qui voulait me garder encore, et grâce à l'arrivée de quelques officiers de santé de la Guadeloupe, j'ai pu abandonner un pays où les meilleures tables sont fort mauvaises. Nous commencions à manquer de tout à Fort-Royal. Figurez-vous que le gouverneur, par un sentiment d'humanité fort louable, mais peu avantageux à ses commensaux, avait donné, pour le service des malades, toutes ses boîtes de Colin, toutes ses conserves de France, et la meilleure partie de sa basse-cour.

— En sorte, cher docteur, dit malignement M. de Grain-

court, que votre cœur n'a pu résister à cette dernière catastrophe.

— Dites mon estomac, commandant. Le cœur n'a rien à voir là-dedans... Ce pauvre cœur! les gens du monde le mettent à toutes les sauces!

— Vous disiez donc que M. Montaiglon avait mis en bonne voie les affaires de ma nièce? interrompit la mère de Geneviève.

— Oui, madame, il est parvenu à faire déterrer le secrétaire de Desgalets; il y a trouvé des papiers importants qu'il a mis entre les mains du procureur du roi; le gouverneur et l'ordonnateur ont pris un intérêt particulier à l'affaire. On a fait comparaître M. le géreur. Plusieurs des pièces qu'il produisait ont paru suspectes; on les a examinées avec plus de soin, elles ont été reconnues fausses. Une descente de justice a eu lieu à l'habitation, on y a trouvé des cachets de notaire contrefaits. Cette première découverte en amènera d'autres sans aucun doute. Provisoirement, le maître fripon est à la geôle, et attendu la position intéressante des plaignants, l'affaire est instruite d'office, car Montaiglon n'était pas à même de se porter partie civile.

Le docteur n'apportait que de bonnes nouvelles, les préventions d'Emma se dissipèrent; Julien se rapprocha. L'on parla beaucoup de la Martinique, un peu de Brest, où l'actif chirurgien-major avait déjà eu le temps de faire une récolte honnête de bruits plus ou moins dignes de foi. On lui demanda quelques détails sur sa traversée de Saint-Pierre (Martinique) à Bordeaux.

— Ne m'en parlez pas; c'est à fendre l'âme. Les vents nous ont contrariés pendant les quinze premiers jours, il a fallu ménager les provisions, nous avons été pitoyablement nourris durant tout le voyage; et pour comble de malheurs, nous venons d'être assaillis par ce terrible coup de vent du 7, qui a fait tant de mal sur les côtes de France. Enfin ce n'est que par un hasard inespéré que nous

sommes entrés à bon port.... Aussi, après tant de contrariétés, il faut encore que je rende grâce à ma bonne étoile, car un peu plus je partais à bord du *Danube*.

— Que dites-vous du *Danube ?* demanda le commissaire.

— Comment ! vous ignorez encore le sort de cette gabare ?

— Oui, docteur; que lui est-il donc arrivé ?

— Perdue corps et biens sur les Pierres-Noires; c'est la nouvelle de Brest.

Un coup de foudre n'aurait pas produit un effet plus prompt dans l'assemblée.

Emma ne poussa pas un cri, ne tomba pas en défaillance, ne dit pas une parole. Elle resta glacée, immobile, pétrifiée en quelque sorte; seulement ses yeux sombres s'arrêtèrent sur le docteur avec une fixité menaçante.

Julien, Calypso, Geneviève s'étaient instinctivement rapprochés de la jeune fille. Elle se leva bientôt, et d'un pas lent, elle se rendit dans sa chambre.

— Vous l'avez tuée ! s'écria Ernest au désespoir.

— Ma pauvre enfant ! mon Dieu ! c'en est donc fait, le malheur te poursuit sans pitié, murmura Mme de Graincourt en suivant les pas de sa nièce.

— Docteur Esturgeot ! dit avec véhémence le vieux commandant, docteur Esturgeot ! savez-vous que vous nous plongez tous dans la désolation ? Docteur Esturgeot ! cette nouvelle est-elle vraie ? répondez !

Le chirurgien-major, stupéfait, n'articula pas un mot et fit un mouvement comme pour sortir.

— Non ! non ! vous ne vous en irez pas sans avoir démenti cette nouvelle absurde... *Le Danube* ne peut être perdu, poursuivit M. de Graincourt en saisissant le bras du chirurgien; dites, dites que c'est un vain bruit sans aucun fondement. De qui le tenez-vous ? mais parlez, parlez donc !

— J'attends que vous ayez fini, comme j'attendais auparavant qu'on m'apprît de quoi il était question.

— Du *Danube*, du *Danube !* reprit l'ancien commandant d'une voix tonnante.

— Eh bien! avant de monter, j'ai trouvé à la porte de la préfecture maritime le capitaine de corvette Branteuil qui revient des Pierres-Noires où il a été envoyé hier pour constater le sinistre. C'est lui qui m'a tout appris : il a vu les débris de la gabare, il a retrouvé son tableau d'arcasse et lu son nom en toute lettres.

M. de Graincourt, découragé, se laissa tomber sur un fauteuil: Ernest s'approcha de lui et lui serra silencieusement la main.

Le docteur sortit, il ne respira librement que dans la rue.

— Ouf! se dit-il, quelle scène! Ils croient apparemment que Montaiglon était à bord... mais il commande *l'Améthyste*; que diable! j'en suis sûr!... Après tout, m'en voici dehors; qu'ils s'arrangent.

Là-dessus le docteur Esturgeot regarda sa montre et força le pas, car il était invité à dîner chez le prévôt de l'hôpital, gourmet émérite et membre zélé de la Société du Cancan maritime.

Une heure après, Emma crachait le sang. Sa constitution ruinée par les chagrins et les inquiétudes, n'avait pu résister à cette dernière secousse. Un vaisseau était rompu dans la poitrine. L'on appella des médecins; ils déclarèrent que le mal était extrêmement grave, il ne fit qu'empirer les jours suivants. L'infortunée jeune fille se voyait mourir avec une sombre satisfaction. De temps en temps elle faisait allusion à son état et disait à Calypso :

— Nourrice, aime bien Julien, je t'en prie, tiens-lui aussi lieu de sœur, comme tu lui as tenu lieu de mère.

Et la fille de couleur, désolée, essayait en vain de cacher ses larmes.

— Au moins, murmurait encore Emma en parlant de Geneviève et d'Ernest, je ne serai plus un obstacle à leur bonheur.

D'autres fois elle parlait de Montaiglon, comme si elle devait bientôt le revoir. Puis elle recommandait tour à tour Julien à son oncle, à sa tante, à sa cousine, au commissaire.

Un soir, le temps était lourd, la malheureuse créole ne respirait plus qu'à peine; la famille de Graincourt, Ernest, Julien, Calypso, se trouvaient rassemblés dans la vaste chambre d'Emma. Les fenêtres étaient ouvertes au couchant, et par-dessus les toits de la ville basse, on apercevait à l'horizon les derniers feux du soleil. La jeune poitrinaire avait déjà reçu les sacrements; des larmes roulaient dans tous les yeux; elle fit un signe, on écouta:

— Ernest, dit-elle, approchez.

Le commissaire approcha.

— Geneviève, ma sœur, donne-moi ta main.

Geneviève lui donna sa main.

Alors, comme toute la famille la regardait avec émotion elle prit aussi la main d'Ernest et y plaça celle de Geneviève.

— Mon oncle, ma tante, permettez que je les unisse en votre nom. La bénédiction de leur amie leur portera bonheur. Aimez, aimez Julien comme votre enfant.

A ces mots, prononcés d'une voix entrecoupée, elle fit un léger mouvement et ferma les yeux; puis on entendit à peine le souffle de sa respiration.

Des pas précipités résonnèrent lourdement dans l'escalier; Joseph, le vieux domestique de M. de Graincourt, ouvrit.

C'était Montaiglon.

L'officier n'avait pas pris passage sur *le Danube*.

Un cri de surprise s'échappa de la bouche du valet de chambre :

— Silence ! silence ! monsieur, dit-il ensuite, n'entrez pas, je vais prévenir M. de Graincourt.

— Montaiglon ! que vois-je ! Ah ! mon Dieu ! vous arrivez trop tard, s'écria le capitaine de vaisseau.

— Comment! elle ne peut être mariée; elle est en deuil de son père.

M. de Graincourt secoua tristement la tête.

Montaiglon, effrayé de ce silence, interrogeait du regard :

— Non, pas encore, murmura le vieil officier, qui répondait à sa pensée; mais elle se meurt.

Par un de ces phénomènes étranges dont le magnétisme offre quelques exemples, Emma, quoique séparée de Montaiglon par un très-grand espace, ne perdit pas un seul mot de cette courte conversation, qu'aucun autre n'avait entendue.

— Faites donc entrer Albert, murmura-t-elle.

Montaiglon se laissa conduire au chevet de la mourante; elle leva sur lui un regard d'amour, de regret, de pitié peut-être, elle lui sourit de ce cruel sourire de la mort qui arrache des larmes; puis elle abaissa un second regard sur Julien.

L'officier comprit.

— Au nom de Dieu! au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde! dit-il en étendant la main au-dessus de la tête du jeune adolescent, Emma, je te jure qu'il sera mon fils, mon seul fils; je l'adopte comme tel. Meurs en paix.

Montaiglon prit la main de celle en qui il avait placé tout son amour et la porta à ses lèvres.

Le lendemain matin, cette main, froide comme la glace, était encore sur son cœur. Calypso et Julien agenouillés de l'autre côté du lit, pleuraient amèrement; les yeux d'Emma étaient à jamais fermés.

ÉPILOGUE

LA POINTE DES BLAGUEURS

Dans les premiers jours d'octobre 1843, *l'Artilleur*, beau brig de vingt canons, appareillait de la rade de Brest pour les Antilles.

Selon l'usage, une foule de curieux se trouvait rassemblée sur une éminence qui domine la vaste baie et mérite, à juste titre le nom populaire de *Pointe-aux-Blagueurs*. Plusieurs groupes étaient formés de matelots, de femmes de marins, d'élèves de marine récemment sortis du vaisseau école *le Borda*, d'officiers de tous les grades, et de vieux navigateurs, critiques attentifs des manœuvres de la jeune marine.

— Parbleu ! dit un de ces derniers, voici un bâtiment qui appareille dans les règles, pas d'escamotages, pas de leurs sottises modernes.

— C'est qu'aussi, répondit le commandant Branteuil,

l'officier qui le commande n'est pas un de ces fashionables à gants jaunes, dont le corps est empesté par le temps qui court.

—Qui est-ce donc?

— C'est Montaiglon, le futur époux de cette jeune créole qui mourut, il y a quatre ans, dans la maison de Graincourt.

— Ah! c'est M. Montaiglon!... mais on a beaucoup crié contre sa nomination au grade de capitaine de corvette.

— Et bien à tort, messieurs, car il l'a retardée lui-même pendant plus de deux ans.

— Voici qui est curieux!

— Messieurs, ce jeune commandant que je connais beaucoup n'est pas seulement un officier du plus grand mérite; c'est avant tout un homme droit et loyal, un marin de la vieille roche. Figurez-vous qu'à la mort de Mlle Desgalets, il adopta le petit frère de sa fiancée, et que depuis il s'est dévoué tout entier à l'éducation et à l'avenir de cet enfant. Ce fut pour être à même de veiller sur lui de plus près qu'il refusa le grade supérieur que le vice-amiral Saint-Amand avait obtenu pour lui, d'après les bonnes notes de Vaumorin; mais on ne pouvait l'embarquer comme capitaine de corvette sur *le Borda*, une place de lieutenant de vaisseau y était vacante, Montaiglon n'hésita point, afin d'être auprès de son fils adoptif qu'il emmène maintenant à son bord.

— Ma foi! voilà un trait digne des temps antiques! refuser le grade de capitaine de corvette, c'est merveilleux!

Un peu plus loin se trouvaient quelques élèves de deuxième classe dont l'un fumait une vieille pipe avec affectation, tandis que d'autres avaient mis par genre leurs cravates en ceinture, ce qui les exposait à des angines tonsillaires, attendu le vent du nord qui soufflait bon frais.

Ils s'entretenaient de leur camarade et collègue Julien Desgalets et ne le ménageaient guère.

Avec une charité déjà toute maritime, ils lui reprochaient sa bonne conduite à bord de l'école, son rang de premier de

la promotion et la protection de M. Montaiglon qui, à les entendre, était bien le plus brutal des mentors.

Une voix glapissante, qui fit tourner la tête à tous les assistants, interrompit les bienveillants commentaires de messieurs les amiraux en herbe.

— Hé ! ma commère, disait-elle à propos de *l'Artilleur* et de Montaiglon, dont l'histoire était naturellement à l'ordre du jour, voilà justement ce que vous ne saviez point. Il n'était pas à bord du *Danube* ; la gabare partit de Fort-Royal pendant qu'il se trouvait à Saint-Pierre occupé à régler les affaires de la succession, et à poursuivre ce brigand de géreur, qui à cette heure est au bagne.

— Et qui vend les cocos trois fois plus cher que les autres, c'est une abomination !

Des matelots disaient que Cartonnet, après avoir rempli les fonctions de second maître de manœuvre sur le vaisseau-école, venait enfin d'être embarqué comme maître à bord de *l'Artilleur* ; et ils admiraient Mathieu Beauzeuil, ci-devant Coco-Bel-Œil et Grain-de-Beauté, lequel, pour faire la même campagne, venait de solliciter la faveur de quitter *le Borda*, ce qui lui faisait perdre trente francs par mois de sa paye.

— Malgré ça, poursuivit le narrateur, ils sont contents comme des rois; car les voilà avec leur cher capitaine M. Montaiglon, un fameux matelot !

— Je n'ai jamais vu deux hommes si désolés que ceux-là, à l'époque du désarmement de *la Daphné*, quand ils allèrent à l'enterrement de cette demoiselle de la Martinique qui avait été passagère à leur bord. Ça faisait pitié à voir, foi de gabier !

— Cette demoiselle n'était-elle pas la fille de lait de la mauricaude que maître Grain-de-Beauté a épousée l'hiver dernier ?

— Justement.

— On dit qu'il emmène sa particulière à bord avec lui.

— Tiens ! cette idée !

— Maître Mathieu, sûrement, s'écria la femelle à voix aigre dont on a déjà recueilli quelques paroles, il peut s'en vanter de sa femme, c'est du propre! une mulâtresse de quarante ans, on dirait qu'elle en a cinquante! quand il n'aurait eu qu'à choisir dans tout Brest et tout Recouvrance.

— Ne regrettez rien, mère Carbonneau; à coup sûr il ne se serait pas estropié contre une vieille poulie qui chante à faux comme vous.

— Ah çà! polisson de fainéant, veux-tu que je t'arrache les yeux, dis? Sais-tu à qui tu parles?

— A la veuve de l'escadre d'Alger, sans vous offenser, répliqua le matelot avec le plus grand sang-froid. Vous avez le temps de porter le deuil, à deux jours seulement par chacun de vos anciens; mais pour les nouveaux... absents à l'appel... robe blanche tant qu'il vous plaira.

— Insolent! cria la furibonde hôtesse que ses compagnes eurent toutes les peines du monde à retenir.

Pendant cette scène qui avait attroupé les curieux, le brig s'enfonçait dans le goulet. Une embarcation, qui n'en avait débordé qu'un bon quart d'heure après l'appareillage, se rapprochait de terre.

— Ah! ah! messieurs, s'écria un jeune enseigne, venez voir, venez voir, un canot chargé de beau sexe!

Les jeunes officiers s'avancèrent vers le parapet et s'y accoudèrent, en essayant de reconnaître les dames signalées.

— Eh! parbleu! c'est Mme de Graincourt et Mme de Portandic, sa fille.

— La femme d'un commis principal de la marine, n'est-il pas vrai?

— Précisément.

— Jolie femme, messieurs!

— Charmante!

— A-t-elle de la fortune?

— Mais elle n'en manque pas.

— Alexandre aurait bien voulu l'épouser.

— Ah! son cousin... Un fameux fat!

— Le bruit a aussi couru dans le temps qu'elle se mariait avec le vieux père Branteuil, qui était ici tout à l'heure.

— Ces dames reviennent du bord, elles y ont un de leurs proches parents, le petit Julien Desgalets, le frère de cette créole qui dansait si bien!

— C'est tout un roman, je crois. N'étiez-vous pas à bord de *la Daphné?*

— Si fait, messieurs.

— Contez-nous ça?

Pendant que l'ex-enseigne de la *Daphné* racontait à ses camarades l'histoire des amours d'Emma et de Montaiglon, tandis que le brig *l'Artilleur* emportait au large Julien, maître Cartonnet, maître Mathieu et sa femme Calypso, qui allait revoir à la Martinique la vieille maman Titine, deux officiers de santé de la marine s'abordèrent à quelques pas du groupe des officiers.

— Bonjour!

— Bonjour, quoi de nouveau?

— Tu ne sais pas?

— Rien.

— Le père Esturgeot est mort, la nuit dernière, d'une indigestion de champignons et de truffes.

— Bah! tu plaisantes!

— Non! rien n'est plus positif, je viens de procéder à son autopsie.

— Eh bien! si j'avais été chargé de son horoscope, j'aurais deviné juste.

— C'était un fameux gastronome!

— Un excellent chef de gamelle!

— Un maître de cérémonies achevé!

— Il était un peu hableur.

— Et très-pédant.

— Quel cancanier!

— Le club des Vieux Garçons prendra le deuil!...

— On dit qu'il lègue à cette déplorable société des mémoires, des notes et une série de petits romans maritimes très-curieux.

— Possible, mais pas véridiques, je le nie !...

— Une chose à remarquer, c'est qu'il avait la main malheureuse en fait de nouvelles.

— Ce n'est pas étonnant, il était si bavard !

— Après tout, nous faisons une perte ! car c'était ce qu'on nomme un bon garçon. Que penses-tu d'une partie de billard ?

Telle fut l'oraison funèbre du docteur Martial Esturgeot.

FIN.

3
11



